UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01688838 0

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
Professor W.S. Milner

Le Gendre de Monsieur Poirier

et autres Comédies

A 9213 g

Le Gendre de Monsieur Poirier

et autres Comédies

Par

Émile Augier
de l'Académie française

224441
10. 4. 24

Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

ÉMILE AUGIER

né en 1820, mort en 1889

PQ
2154
A6G4
1920

TABLE

	Pages
LE GENDRE DE M. POIRIER . .	7
L'AVENTURIÈRE	141
GABRIELLE	257

LE GENDRE
DE MONSIEUR POIRIER

COMÉDIE

Par ÉMILE AUGIER et JULES SANDEAU

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 8 avril 1854,
et reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE, le 3 mai 1864.

PERSONNAGES

	Acteurs qui ont créé les rôles.
M. POIRIER	MM. LESUEUR.
GASTON, marquis de Presles . .	BERTON.
HECTOR, duc de Montmeyran .	DUPUIS.
VERDELET	VILLAR.
VATEL	THIBAUT.
CHEVASSUS	BORDIER.
ANTOINETTE	Mme ROSE CHÉRI.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. Poirier.

ACTE PREMIER

Un salon très riche. — Portes latérales, fenêtres au fond, donnant sur un jardin. — Cheminée avec feu.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, LE DUC, en uniforme de chasseur d'Afrique.

LE DOMESTIQUE, assis, tenant un journal.

Je vous répète, brigadier, que M. le marquis ne peut pas vous recevoir ; il n'est pas encore levé.

LE DUC.

A neuf heures ! (A part.) Au fait, le soleil se lève tard pendant la lune de miel. (Haut.) A quelle heure déjeune-t-on ici ?

LE DOMESTIQUE.

A onze heures... Mais qu'est-ce que ça vous fait ?

LE DUC.

Vous mettrez un couvert de plus.

LE DOMESTIQUE.

Pour votre colonel ?

LE DUC.

Oui, pour mon colonel... C'est le journal d'aujourd'hui ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, 15 février 1846.

LE DUC.

Donnez !

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore lu.

LE DUC.

Vous ne voulez pas me donner le journal ? Alors vous voyez bien que je ne peux pas attendre. Annoncez-moi.

LE DOMESTIQUE.

Qui, vous ?

LE DUC.

Le duc de Montmeyran.

LE DOMESTIQUE.

Farceur !

SCÈNE II

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.

Tiens, c'est toi ?

Ils s'embrassent.

LE DOMESTIQUE, à part.

Fichtre !... j'ai dit une bêtise...

Il sort.

LE DUC.

Cher Gaston !

GASTON.

Cher Hector ! parbleu ! je suis content de te voir !

LE DUC.

Et moi donc !

GASTON.

Tu ne pouvais arriver plus à propos !

LE DUC.

A propos ?

GASTON.

Je te conterai cela... Mais, mon pauvre garçon, comme te voilà fait ! Qui reconnaîtrait, sous cette casaque, un des princes de la jeunesse, l'exemple et le parfait modèle des enfants prodigues ?

LE DUC.

Après toi, mon bon. Nous nous sommes rangés

tous les deux : toi, tu t'es marié ; moi, je me suis fait soldat, et, quoi que tu penses de mon uniforme, j'aime mieux mon régiment que le tien.

GASTON, regardant l'uniforme du duc.

Bien obligé !

LE DUC.

Oui, regarde-la, cette casaque. C'est le seul habit où l'ennui ne soit pas entré avec moi. Et ce petit ornement que tu feins de ne pas voir...

Il montre ses galons.

GASTON.

Un galon de laine.

LE DUC.

Que j'ai ramassé dans la plaine d'Isly, mon bon.

GASTON.

Et quand auras-tu l'étoile des braves ?

LE DUC.

Ah ! mon cher, ne plaisantons plus là-dessus : c'était bon autrefois ; aujourd'hui, la croix est ma seule ambition, et, pour l'avoir, je donnerais gaiement une pinte de mon sang.

GASTON.

Ah çà ! tu es donc un troupier fini ?

LE DUC.

Eh ! ma foi, oui ! j'aime mon métier. C'est le seul qui convienne à un gentilhomme ruiné, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir pris plus tôt. C'est amusant, vois-tu, cette existence active

et aventureuse ; il n'y a pas jusqu'à la discipline qui n'ait son charme ; c'est sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie réglée d'avance, sans discussion possible et par conséquent sans irrésolution et sans regret. C'est de là que viennent l'insouciance et la gaieté. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content.

GASTON.

A peu de frais.

LE DUC.

Et puis, mon cher, ces idées patriotiques, dont nous nous moquions au café de Paris et que nous traitions de chauvinisme, nous gonflent diablement le cœur en face de l'ennemi. Le premier coup de canon défonce les blagues et le drapeau n'est plus un chiffon au bout d'une perche, c'est la robe même de la patrie.

GASTON.

Soit ; mais ton enthousiasme pour un drapeau qui n'est pas le tien...

LE DUC.

Bah ! on n'en voit plus la couleur au milieu de la fumée de la poudre.

GASTON.

Enfin, tu es content, c'est l'essentiel. Es-tu à Paris pour longtemps ?

LE DUC.

Pour un mois, pas plus. Tu sais comment j'ai arrangé ma vie ?

GASTON.

Non, comment ?

LE DUC.

Je ne t'ai pas dit ?... C'est très ingénieux : avant de partir, j'ai placé chez un banquier les bribes de mon patrimoine, cent mille francs environ, dont le revenu doit me procurer tous les ans trente jours de mon ancienne existence, en sorte que j'ai soixante mille livres de rente pendant un mois de l'année et six sous par jour pendant les onze autres. J'ai naturellement choisi le carnaval pour mes prodigalités : il a commencé hier, j'arrive aujourd'hui et ma première visite est pour toi.

GASTON.

Merci ! Ah çà ! je n'entends pas que tu loges ailleurs que chez moi.

LE DUC.

Oh ! je ne veux pas te donner d'embarras...

GASTON.

Tu ne m'en donneras aucun ; il y a justement dans l'hôtel un petit pavillon, au fond du jardin.

LE DUC.

Tiens, franchement, ce n'est pas toi que je crains de gêner, c'est moi. Tu comprends : tu vis en famille ; ta femme, ton beau-père...

GASTON.

Ah ! oui, tu te figures, parce que j'ai épousé la fille d'un ancien marchand de draps, que ma maison est devenue le temple de l'ennui, que ma femme a apporté dans ses nippes une horde farouche de vertus bourgeoises, et qu'il ne reste plus qu'à écrire sur ma porte : « Ci-gît Gaston, marquis de Presles ! » Détrompe-toi. Je mène un train de

prince, je fais courir, je joue un jeu d'enfer, j'achète des tableaux, j'ai le premier cuisinier de Paris, un drôle qui prétend descendre de Vatel et qui prend son art au grand sérieux ; je tiens table ouverte (entre parenthèses, tu dîneras demain avec tous nos amis et tu verras comment je traite) bref, le mariage n'a rien supprimé de mes habitudes rien... que les créanciers.

LE DUC.

Ta femme, ton beau-père, te laissent ainsi la bride sur le cou ?

GASTON.

Parfaitement. Ma femme est une petite pensionnaire, assez jolie, un peu gauche, un peu timide, encore tout ébaubie de sa métamorphose et qui, j'en jurerais, passe son temps à regarder dans son miroir la marquise de Presles. Quant à M. Poirier, mon beau-père, il est digne de son nom. Modeste et nourrissant comme tous les arbres à fruit, il était né pour vivre en espalier. Toute son ambition était de fournir aux desserts d'un gentilhomme : ses vœux sont exaucés.

LE DUC.

Bah ! il y a encore des bourgeois de cette pâte-là ?

GASTON.

Pour te le peindre en un mot, c'est Georges Dandin à l'état de beau-père... Sérieusement, j'ai fait un mariage magnifique.

LE DUC.

Je pense bien que tu ne t'es mésallié qu'à bon escient.

GASTON.

Je t'en fais juge : Tu sais dans quelle position je me trouvais. Orphelin à quinze ans, maître de ma fortune à vingt, j'avais promptement exterminé mon patrimoine et m'étais mis en devoir d'amasser un capital de dettes digne du neveu de mon oncle. Or, au moment où, grâce à mon activité, ce capital atteignait le chiffre de cinq cent mille francs, mon septuagénaire d'oncle n'épousait-il pas tout à coup une jeune personne romanesque dont il se croyait adoré ? Corvisart l'a dit, à soixante-dix ans on a toujours des enfants. J'avais compté sans mes cousins ; il me fallut décompter.

LE DUC.

Tu passais à l'état de neveu honoraire.

GASTON.

Je songeai à reprendre du service actif dans le corps des gendres ; c'est alors que le ciel mit M. Poirier sur mon chemin.

LE DUC.

Où l'as-tu rencontré ?

GASTON.

Il avait des fonds à placer et cherchait un emprunteur ; c'était une chance de nous rencontrer : nous nous rencontrâmes. Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fît de moi son débiteur ; je lui en offrais assez pour qu'il fît de moi son gendre. Je pris des renseignements sur sa moralité ; je m'assurai que sa fortune venait d'une source honnête, et, ma foi, j'acceptai la main de sa fille.

Gaston condescending + cynical

LE DUC.

Avec quels appointements ?

GASTON.

Le bonhomme avait quatre millions, il n'en a plus que trois.

LE DUC.

Un million de dot !

GASTON.

Mieux que cela : tu vas voir. Il s'est engagé à payer mes dettes, et je crois même que c'est aujourd'hui que ce phénomène sera visible : ci, cinq cent mille francs. Il m'a remis, le jour du contrat, un coupon de rentes de vingt-cinq mille francs : ci, cinq cents autres mille francs.

LE DUC.

Voilà le million ; après ?

GASTON.

Après ? Il a tenu à ne pas se séparer de sa fille et à nous défrayer de tout dans son hôtel ; en sorte que, logé, nourri, chauffé, voituré, servi, il me reste vingt-cinq mille livres de rentes pour l'entretien de ma femme et le mien.

LE DUC.

C'est très joli.

GASTON.

Attends donc !

LE DUC.

Il y a encore quelque chose ?

GASTON.

Il a racheté le château de Presles, et je m'attends, d'un jour à l'autre, à trouver les titres de propriété sous ma serviette.

LE DUC.

C'est un homme délicieux !

GASTON.

Attends donc !

LE DUC.

Encore ?

GASTON.

Après la signature du contrat, il est venu à moi, il m'a pris les mains, et, avec une bonhomie touchante, il s'est confondu en excuses de n'avoir que soixante ans ; mais il m'a donné à entendre qu'il se dépêcherait d'en avoir quatre-vingts... Au surplus, je ne le presse pas... il n'est pas gênant, le pauvre homme. Il se tient à sa place, se couche comme les poules, se lève comme les coqs, règle les comptes, veille à l'exécution de mes moindres désirs ; c'est un intendant qui ne me vole pas : je le remplacerais difficilement.

LE DUC.

Décidément, tu es le plus heureux des hommes.

GASTON.

Attends donc ! Tu pourrais croire qu'aux yeux du monde, mon mariage m'a délustré, m'a décati, comme dirait M. Poirier : rassure-toi, je suis toujours à la mode ; c'est moi qui donne le ton. Les femmes m'ont pardonné, et, enfin, comme j'avais l'honneur de te le dire, tu ne pouvais arriver plus à propos.

LE DUC.

Pourquoi ?

GASTON.

Tu ne me comprends pas, toi, mon témoin naturel, mon second obligé ?

LE DUC.

Un duel ?

GASTON.

Oui, mon cher, un joli petit duel, comme dans le bon temps... Eh bien, qu'en dis-tu ? Est-il mort, ce marquis de Presles, et faut-il songer à le porter en terre ?

LE DUC.

Avec qui te bas-tu, et à quel propos ?

GASTON.

Avec le vicomte de Pontgrimaud, à propos d'une querelle de jeu.

LE DUC.

Une querelle de jeu ? alors cela peut s'arranger.

GASTON.

Est-ce au régiment que l'on apprend à arranger les affaires d'honneur ?

LE DUC.

Tu l'as dit, c'est au régiment. C'est là qu'on apprend l'emploi du sang ; tu ne me persuaderas pas qu'il en faille pour terminer une querelle de jeu ?

GASTON.

Et si cette querelle de jeu n'était qu'un prétexte ? s'il y avait autre chose derrière ?

LE DUC.

Une femme ?

GASTON.

Voilà !

LE DUC.

Une intrigue ! déjà ! ce n'est pas bien.

GASTON.

Que veux-tu !... une passion de l'an dernier que je croyais morte de froid, et qui, après mon mariage, a eu son été de la Saint-Martin. Tu vois que ce n'est ni bien sérieux ni bien inquiétant.

LE DUC.

Et peut-on savoir ?

GASTON.

Je n'ai pas de secrets pour toi... C'est la comtesse de Montjay.

LE DUC.

Je t'en fais mon compliment ; mais c'est furieusement grave. J'avais songé à lui faire la cour : j'ai reculé devant les périls d'une telle liaison, périls qui n'ont rien de chevaleresque. Tu n'ignores pas que la comtesse n'a pas de fortune personnelle ?

GASTON.

Qu'elle attend tout de son vieux mari, et qu'il aurait le mauvais goût de la déshériter, s'il lui découvrait une faiblesse ? Je sais tout cela.

LE DUC.

Et, de gaieté de cœur, tu as repris une pareille chaîne ?

GASTON.

L'habitude, un reste d'amour, l'attrait du fruit défendu, le plaisir de couper l'herbe sous le pied à ce petit drôle de Pontgrimaud, que je déteste...

LE DUC.

Tu lui fais bien de l'honneur !

GASTON.

Que veux-tu ! il m'agace les nerfs, ce petit monsieur, qui se croit de noblesse d'épée parce que M. Grimaud, son grand-père, était fournisseur aux armées. C'est vicomte, on ne sait comment ni pourquoi, et ça veut être plus légitimiste que nous ; ça se porte à tout propos champion de la noblesse, pour avoir l'air de la représenter... Si on fait une égratignure à un Montmorency, ça crie comme si on l'écorchait lui-même... Bref, il y avait entre nous deux une querelle dans l'air ; elle a crevé hier soir à une table de lansquenet. Il en sera quitte pour un coup d'épée... ce sera le premier qu'on aura reçu dans sa famille.

LE DUC.

T'a-t-il envoyé ses témoins ?

GASTON.

Je les attends... Tu m'assisteras avec Grandlieu.

LE DUC.

C'est entendu.

GASTON.

Tu t'installes chez moi, c'est entendu aussi ?

LE DUC.

Eh bien, soit.

GASTON.

Ah çà ! quoique en carnaval, tu ne comptes pas rester déguisé en héros ?

LE DUC.

Non. J'ai écrit de là-bas à mon tailleur...

GASTON.

Tiens, j'entends des voix... C'est mon beau-père ; tu vas le voir au complet, avec son ami Verdelet, son ancien associé... Parbleu ! tu as de la chance.

SCÈNE III

LES MÊMES, POIRIER, VERDELET.

GASTON.

Boujour, monsieur Verdelet, bonjour.

VERDELET.

Votre serviteur, messieurs.

GASTON, présentant le duc.

Un de mes bons amis, mon cher monsieur Poirier : le duc de Montmeyran.

LE DUC.

Brigadier aux chasseurs d'Afrique.

VERDELET, à part.

A la bonne heure !

POIRIER.

Très honoré, monsieur le duc !

GASTON.

Plus honoré que vous ne pensez, cher monsieur Poirier : monsieur le duc veut bien accepter ici l'hospitalité que je me suis empressé de lui offrir.

VERDELET, à part.

Un rat de plus dans le fromage.

LE DUC.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir accepté une invitation que mon ami Gaston m'a faite un peu étourdiment peut-être.

POIRIER.

Monsieur... le marquis mon gendre n'a pas besoin de me consulter pour installer ses amis ici ; les amis de nos amis...

GASTON.

Très bien, monsieur Poirier. Hector occupera le pavillon du jardin. Est-il en état ?

POIRIER.

J'y veillerai.

LE DUC.

Je suis confus, monsieur, de l'embarras...

GASTON.

Pas du tout ! monsieur Poirier sera trop heureux..

POIRIER.

Trop heureux.

GASTON.

Vous aurez soin, n'est-ce pas, qu'on tienne aux ordres d'Hector le petit coupé bleu ?

POIRIER.

Celui dont je me sers habituellement ?

LE DUC.

Alors je m'oppose...

POIRIER.

Oh ! il y a une place de fiacres au bout de la rue.

VERDELET, à part.

Cassandre ! Ganache !

GASTON, au duc.

Et maintenant, allons visiter mes écuries... J'ai reçu hier un arabe dont tu me diras des nouvelles... Viens.

LE DUC, à Poirier.

Vous permettez, monsieur ? Gaston est impatient de me montrer son luxe, et je le conçois : c'est une façon pour lui de me parler de vous.

POIRIER.

Monsieur le duc comprend toutes les délicatesses de mon gendre.

GASTON, bas, au duc.

Tu vas me gâter mon beau-père. (Fausse sortie, sur

la porte.) A propos, monsieur Poirier, vous savez que j'ai demain un grand dîner ; est-ce que vous nous ferez le plaisir d'être des nôtres ?

POIRIER.

Non, merci... je dînerai chez Verdelet.

GASTON.

Ah ! monsieur Verdelet ! je vous en veux de m'enlever mon beau-père chaque fois que j'ai du monde ici.

VERDELET, à part.

Impertinent !

POIRIER.

A mon âge, on gêne la jeunesse.

VERDELET, à part.

Géronte, va !

GASTON.

A votre aise, mon cher monsieur Poirier.

Il sort avec le duc.

SCÈNE IV

POIRIER, VERDELET.

VERDELET.

Je trouve ton gendre obséquieux avec toi. Tu me l'avais bien dit que tu saurais te faire respecter.

POIRIER.

Je fais ce qui me plaît. J'aime mieux être aimé que craint.

VERDELET.

Ça n'a pas toujours été ton principe. Du reste, tu as réussi : ton gendre a pour toi des bontés familières qu'il ne doit pas avoir pour les autres domestiques.

POIRIER.

Au lieu de faire de l'esprit, mêle-toi de tes affaires.

VERDELET.

Je m'en mêle parbleu ! Nous sommes solidaires ici, nous ressemblons un peu aux jumeaux siamois, et, quand tu te mets à plat ventre devant ce marquis, j'ai de la peine à me tenir debout.

POIRIER.

A plat ventre ! Ne dirait-on pas ?... ce marquis !... Crois-tu donc que son titre me jette de la poudre aux yeux ? J'ai toujours été plus libéral que toi, tu le sais bien, je le suis encore. Je me moque de la noblesse comme de ça ! Le talent et la vertu sont les seules distinctions sociales que je reconnaisse et devant lesquelles je m'incline.

VERDELET.

Diable ! ton gendre est donc bien vertueux ?

POIRIER.

Tu m'ennuies. Ne veux-tu pas que je lui fasse sentir qu'il me doit tout ?

VERDELET.

Oh ! oh ! il te prend sur le tard des délicatesses exquises. C'est le fruit de tes économies. Tiens, Poirier, je n'ai jamais approuvé ce mariage,

tu le sais ; j'aurais voulu que ma chère filleule épousât un brave garçon de notre bord : mais, puisque tu ne m'as pas écouté...

POIRIER.

Ah ! ah ! écouter monsieur ! il ne manquerait plus que cela !

VERDELET.

Pourquoi donc pas ?

POIRIER.

Oh ! monsieur Verdelet ! vous êtes un homme de bel esprit et de beaux sentiments ; vous avez lu des livres amusants ; vous avez sur toutes choses des opinions particulières ; mais, en matière de sens commun, je vous rendrais des points.

VERDELET.

En matière de sens commun... tu veux dire en matière commerciale. Je ne conteste pas : tu as gagné quatre millions tandis que j'amassais à peine quarante mille livres de rente.

POIRIER.

Et encore, grâce à moi.

VERDELET.

D'accord ! cette fortune me vient par toi, elle retournera à ta fille, quand ton gendre t'aura ruiné.

POIRIER.

Quand mon gendre m'aura ruiné ?

VERDELET.

Oui, dans une dizaine d'années.

POIRIER.

Tu es fou !

VERDELET.

Au train dont il y va, tu sais trop bien compter pour ne pas voir que cela ne peut pas durer longtemps.

POIRIER.

Bien, bien, c'est mon affaire.

VERDELET.

S'il ne s'agissait que de toi, je ne soufflerais mot.

POIRIER.

Et pourquoi ne souffleriez-vous mot ? vous ne me portez donc aucun intérêt ? cela vous est égal qu'on me ruine, moi qui ai fait votre fortune ?

VERDELET.

Qu'est-ce qui te prend ?

POIRIER.

Je n'aime pas les ingrats !

VERDELET.

Diantre ! tu te rattrapes sur moi des familiarités de ton gendre. Je te disais donc que, s'il ne s'agissait que de toi, je prendrais ton mal en patience, n'étant pas ton parrain ; mais je suis celui de ta fille.

POIRIER.

Et j'ai fait un beau pas de clerc en vous donnant ce droit sur elle.

VERDELET.

Ma foi ! tu pouvais lui choisir un parrain qui l'aurait moins aimée !

POIRIER.

Oui, je sais... vous l'aimez plus que je ne fais moi-même... C'est votre prétention... et vous le lui avez persuadé, à elle.

VERDELET.

Nous retombons dans cette litanie ? Va ton train !

POIRIER.

Oui, j'irai mon train. Croyez-vous qu'il me soit agréable de me voir expulsé, par un étranger, du cœur de mon enfant ?

VERDELET.

Elle a pour toi toute l'affection...

POIRIER.

Ce n'est pas vrai, tu me supplantes ! elle n'a de confiance et de câlineries que pour toi.

VERDELET.

C'est que je ne lui fais pas peur, moi. Comment veux-tu que cette petite fille ait de l'épanchement pour un hérisson comme toi ? Elle ne sait par où te dorloter, tu es toujours en boule.

POIRIER.

C'est toi qui m'a réduit au rôle de père rabat-joie, en prenant celui de papa-gâteau. Ça n'est pas bien malin de se faire aimer des enfants quand on obéit à toutes leurs fantaisies, sans se soucier de leurs véritables intérêts. C'est les aimer pour soi, et non pour eux.

VERDELET.

Doucement, Poirier ; quand les vrais intérêts de ta fille ont été en jeu, ses fantaisies n'ont rencontré de résistance que chez moi. Je l'ai assez contrariée, la pauvre Toinon, à l'occasion de son mariage, tandis que tu l'y poussais bêtement.

POIRIER.

Elle aimait le marquis. Laissez-moi lire mon journal.

Il s'assied et parcourt le *Constitutionnel.*

VERDELET.

Tu as beau dire que l'enfant avait le cœur pris, c'est toi qui le lui as fait prendre. Tu as attiré M. de Presles chez toi.

POIRIER, se levant.

Encore un d'arrivé ! M. Michaud, le propriétaire de forges, est nommé pair de France.

VERDELET.

Qu'est-ce que ça me fait ?

POIRIER.

Comment, ce que ça te fait ? Il t'est indifférent de voir un des nôtres parvenir, de voir que le

gouvernement honore l'industrie en appelant à lui ses représentants ? N'est-ce pas admirable, un pays et un temps où le travail ouvre toutes les portes ? Tu peux aspirer à la pairie et tu demandes ce que cela te fait ?

VERDELET.

Dieu me garde d'aspirer à la pairie ! Dieu garde surtout mon pays que j'y arrive !

POIRIER.

Pourquoi donc ? M. Michaud y est bien !

VERDELET.

M. Michaud n'est pas seulement un industriel, c'est un homme du premier mérite. Le père de Molière était tapissier : ce n'est pas une raison pour que tous les fils de tapissier se croient poètes.

POIRIER.

Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'État. Qui mettra la main au gouvernail, sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque ?

VERDELET.

Une barque n'est pas un vaisseau, un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce. J'enrage quand je vois cette manie qui s'empare de toutes les cervelles ! On dirait, ma parole, que, dans ce pays-ci, le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire... Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne ; il y arrondit sa pelote, un beau jour

il ferme boutique et s'établit homme d'État... Ce n'est pas plus difficile que cela ! il n'y a pas d'autre recette ! Morbleu ! messieurs, que ne vous dites-vous aussi bien : « J'ai tant auné de drap, que je dois savoir jouer du violon. »

POIRIER.

Je ne saisis pas le rapport...

VERDELET.

Au lieu de songer à gouverner la France, gouvernez votre maison. Ne mariez pas vos filles à des marquis ruinés qui croient vous faire honneur en payant leurs dettes avec vos écus...

POIRIER.

Est-ce pour moi que tu dis cela ?

VERDELET.

Non, c'est pour moi.

SCÈNE V

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Bonjour, mon père ; comment allez-vous ? Bonjour, parrain. Tu viens déjeuner avec nous ? tu es bien gentil !

POIRIER.

Il est gentil !... Qu'est-ce que je suis donc alors, moi qui l'ai invité ?

ANTOINETTE.

Vous êtes charmant !

POIRIER.

Je ne suis charmant que quand j'invite Verdelet. C'est agréable pour moi !

ANTOINETTE.

Où est mon mari ?

POIRIER.

A l'écurie. Où veux-tu qu'il soit ?

ANTOINETTE.

Est-ce que vous blâmez son goût pour les chevaux ?... Il sied bien à un gentilhomme d'aimer les chevaux et les armes.

POIRIER.

Soit ; mais je voudrais qu'il aimât autre chose.

ANTOINETTE.

Il aime les arts, la peinture, la poésie, la musique.

POIRIER.

Peuh ! ce sont des arts d'agrément.

VERDELET.

Tu voudrais qu'il aimât des arts de désagrément peut-être ; qu'il jouât du piano ?

POIRIER.

C'est cela ; prends son parti devant Toinon,

pour te faire bien venir d'elle. (A Antoinette.) Il me disait encore tout à l'heure que ton mari me ruine... Le disais-tu ?

VERDELET.

Oui, mais tu n'as qu'à serrer les cordons de ta bourse.

POIRIER.

Il est beaucoup plus simple que ce jeune homme s'occupe.

VERDELET.

Il me semble qu'il s'occupe beaucoup.

POIRIER.

Oui, à dépenser de l'argent du matin au soir. Je lui voudrais une occupation plus lucrative.

ANTOINETTE.

Laquelle ?... Il ne peut pourtant vendre du drap ou de la flanelle.

POIRIER.

Il en est incapable. On ne lui demande pas tant de choses : qu'il prenne tout simplement une position conforme à son rang ; une ambassade, par exemple.

VERDELET.

Prendre une ambassade ! Ça ne se prend pas comme un rhume.

POIRIER.

Quand on s'appelle le marquis de Presles, on peut prétendre à tout.

ANTOINETTE.

Mais on est obligé de ne prétendre à rien, mon père.

VERDELET.

C'est vrai : ton gendre a des opinions...

POIRIER.

Il n'en a qu'une, c'est la paresse.

ANTOINETTE.

Vous êtes injuste, mon père ; mon mari a ses convictions.

Elle va à la fenêtre.

VERDELET.

A défaut de conviction, il a l'entêtement chevaleresque de son parti. Crois-tu que ton gendre renoncera aux traditions de sa famille, pour le seul plaisir de renoncer à sa paresse ?

POIRIER, à demi-voix.

Tu ne connais pas mon gendre, Verdelet ; moi, je l'ai étudié à fond, avant de lui donner ma fille. C'est un étourneau ; la légèreté de son caractère le met à l'abri de toute espèce d'entêtement. Quant à ses traditions de famille, s'il y tenait beaucoup, il n'eût pas épousé mademoiselle Poirier.

VERDELET.

C'est égal, il eût été prudent de le sonder à ce sujet avant le mariage.

POIRIER.

Que tu es bête ! j'aurais eu l'air de lui proposer un marché ; il aurait refusé tout net. On n'obtient de pareilles concessions que par les bons procédés, par une obsession lente et insensible... Depuis trois mois, il est ici comme un coq en pâte.

VERDELET.

Je comprends : tu as voulu graisser la girouette avant de souffler dessus.

POIRIER.

Tu l'as dit, Verdelet. (A Antoinette.) On est bien faible pour sa femme, pendant la lune de miel. Si tu lui demandais ça gentiment... le soir... tout en déroulant tes cheveux...

ANTOINETTE.

Oh ! mon père !

POIRIER.

Dame ! c'est comme ça que madame Poirier m'a demandé de la mener à l'Opéra, et je l'y ai menée le lendemain... Tu vois !

ANTOINETTE.

Je n'oserai jamais parler à mon mari d'une chose si grave.

POIRIER.

Ta dot peut cependant bien te donner voix au chapitre.

ANTOINETTE.

Il lèverait les épaules, il ne me répondrait pas.

VERDELET.

Il lève les épaules quand tu lui parles ?

ANTOINETTE.

Non, mais...

VERDELET.

Oh ! oh ! tu baisses les yeux... Il paraît que ton

mari te traite un peu légèrement. C'est ce que j'ai toujours craint.

POIRIER.

Est-ce que tu as à te plaindre de lui ?

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Est-ce qu'il ne t'aime pas ?

ANTOINETTE.

Je ne dis pas cela.

POIRIER.

Qu'est-ce que tu dis, alors ?

ANTOINETTE.

Rien.

VERDELET.

Voyons, ma fille, explique-toi franchement avec tes vieux amis. Nous ne sommes créés et mis au monde que pour veiller sur ton bonheur ; à qui te confieras-tu si tu te caches de ton père et de ton parrain ? — Tu as du chagrin.

ANTOINETTE.

Je n'ai pas le droit d'en avoir... mon mari est très doux et très bon.

POIRIER.

Eh bien, alors ?

VERDELET.

Est-ce que cela suffit ? Il est doux et bon, mais il ne fait guère plus attention à toi qu'à une jolie poupée, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE.

C'est ma faute. Je suis timide avec lui ; je n'ose lui ouvrir ni mon esprit ni mon cœur. Je suis sûre qu'il me prend pour une pensionnaire qui a voulu être marquise.

POIRIER.

Cet imbécile !

VERDELET.

Que ne t'expliques-tu à lui ?

ANTOINETTE.

J'ai essayé plusieurs fois ; mais le ton de sa première réponse était toujours en tel désaccord avec ma pensée, que je n'osais plus continuer. Il y a des confidences qui veulent être encouragées ; l'âme a sa pudeur... Tu dois comprendre cela, mon bon Tony ?

POIRIER.

Eh bien, et moi, est-ce que je ne le comprends pas ?

ANTOINETTE.

Vous aussi, mon père. Comment dire à Gaston que ce n'est pas son titre qui m'a plu, mais la grâce de ses manières et de son esprit, son humeur chevaleresque, son dédain des mesquineries de la vie ? comment lui dire enfin qu'il est l'homme de mes rêveries, si, au premier mot, il m'arrête par une plaisanterie ?

POIRIER.

S'il plaisante, c'est qu'il est gai, ce garçon.

VERDELET.

Non, c'est que sa femme l'ennuie.

POIRIER, à Antoinette.

Tu ennuies ton mari ?

ANTOINETTE.

Hélas ! j'en ai peur !

POIRIER.

Parbleu ! ce n'est pas toi qui l'ennuies, c'est son oisiveté. Un mari n'aime pas longtemps sa femme quand il n'a pas autre chose à faire que de l'aimer.

ANTOINETTE.

Est-ce vrai, Tony ?

POIRIER.

Puisque je te le dis, tu n'as pas besoin de consulter Verdelet.

VERDELET.

Je crois, en effet, que la passion s'épuise vite et qu'il faut l'administrer comme la fortune, avec économie.

POIRIER.

Un homme a des besoins d'activité qui veulent être satisfaits à tout prix et qui s'égarent quand on leur barre le chemin.

VERDELET.

Une femme doit être la préoccupation et non l'occupation de son mari.

POIRIER.

Pourquoi ai-je toujours adoré ta mère ? c'est que je n'avais jamais le temps de penser à elle.

VERDELET.

Ton mari a vingt-quatre heures par jour pour t'aimer...

POIRIER.

C'est trop de douze.

ANTOINETTE.

Vous m'ouvrez les yeux.

POIRIER.

Qu'il prenne un emploi et les choses rentreront dans l'ordre.

ANTOINETTE.

Qu'en dis-tu, Tony ?

VERDELET.

C'est possible ! La difficulté est de le faire consentir.

POIRIER.

J'attacherai le grelot. Soutenez-moi tous les deux.

VERDELET.

Est-ce que tu comptes aborder la question tout de suite ?

POIRIER.

Non, après déjeuner. J'ai observé que monsieur le marquis a la digestion gaie.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GASTON, LE DUC.

GASTON, présentant le duc à sa femme.

Ma chère Antoinette, monsieur de Montmeyran ; ce n'est pas un inconnu pour vous.

ANTOINETTE.

En effet, monsieur ; Gaston m'a tant de fois parlé de vous, que je crois tendre la main à un ancien ami.

LE DUC.

Vous ne vous trompez pas, madame ; vous me faites comprendre qu'un instant peut suffire pour improviser une vieille amitié. (Bas, au marquis.) Elle est charmante, ta femme !

GASTON, bas, au duc.

Oui, elle est gentille. (A Antoinette.) J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, ma chère : Hector veut bien demeurer avec nous pendant tout son congé.

ANTOINETTE.

Que c'est aimable à vous, monsieur ! J'espère que votre congé est long ?

LE DUC.

Un mois, et je retourne en Afrique.

VERDELET.

Vous donnez là un noble exemple, monsieur le

duc ; c'est bien à vous de n'avoir pas considéré l'oisiveté comme un héritage de famille.

GASTON, à part.

Une pierre dans mon jardin ! Il finira par le paver, ce bon monsieur Verdelet.

Entre un domestique apportant un tableau.

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter ce tableau pour monsieur le marquis.

GASTON.

Mettez-le sur cette chaise, près de la fenêtre... là ! c'est bien ! (Le domestique sort.) Viens voir cela, Montmeyran.

LE DUC.

C'est charmant ! le joli effet de soir ! Ne trouvez-vous pas, madame ?

ANTOINETTE.

Oui, charmant !... et comme c'est vrai !... que tout cela est calme, recueilli ! On aimerait à se promener dans ce paysage silencieux.

POIRIER, à Verdelet, lui montrant le journal.

Pair de France !

GASTON.

Regarde donc cette bande de lumière verte, qui court entre les tons orangés de l'horizon et le bleu froid du reste du ciel ! comme c'est rendu !

LE DUC.

Et le premier plan !... quelle pâte, quelle solidité !

GASTON.

Et le miroitement presque imperceptible de cette flaque d'eau sous le feuillage... est-ce joli !

POIRIER.

Voyons ça, Verdelet... (Ils s'approchent tous deux.) Eh bien, qu'est-ce que ça représente ?

VERDELET.

Parbleu ! ça représente neuf heures du soir, en été, dans les champs.

POIRIER.

Ça n'est pas intéressant, ce sujet-là, ça ne dit rien ! J'ai dans ma chambre une gravure qui représente un chien au bord de la mer, aboyant devant un chapeau de matelot... à la bonne heure ! ça se comprend, c'est ingénieux, c'est simple et touchant.

GASTON.

Eh bien, monsieur Poirier, puisque vous aimez les tableaux touchants, je vous en ferai faire un d'après un sujet que j'ai pris moi-même sur nature. Il y avait sur une table un petit oignon coupé en quatre, un pauvre petit oignon blanc ! le couteau était à côté... Ce n'était rien et ça tirait les larmes des yeux.

VERDELET, bas, à Poirier.

Il se moque de toi.

POIRIER, bas, à Verdelet.

Laisse-le faire.

LE DUC.

De qui est ce paysage ?

GASTON.

D'un pauvre diable plein de talent, qui n'a pas le sou.

POIRIER.

Et combien avez-vous payé ça ?

GASTON.

Cinquante louis.

POIRIER.

Cinquante louis ! le tableau d'un inconnu qui meurt de faim ! A l'heure du dîner, vous l'auriez eu pour vingt-cinq francs.

ANTOINETTE.

Oh ! mon père !

POIRIER.

Voilà une générosité bien placée !

GASTON.

Comment, monsieur Poirier ! trouveriez-vous mauvais qu'on protège les arts ?

POIRIER.

Qu'on protège les arts, bien ! mais les artistes, non... ce sont tous des fainéants et des débauchés. On raconte d'eux des choses qui donnent la chair de poule et que je ne me permettrais pas de répéter devant ma fille.

VERDELET, bas, à Poirier.

Quoi donc ?

POIRIER, bas.

On dit, mon cher...

Il le prend à part et lui parle dans le tuyau de l'oreille.

VERDELET.

Tu crois ces choses-là, toi ?

POIRIER.

Je l'ai entendu dire à des gens qui le savaient.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame la marquise est servie.

POIRIER, au domestique.

Vous monterez une fiole de mon pomard de 1811... (Au duc.) année de la comète... monsieur le duc !... quinze francs la bouteille ! Le roi n'en boit pas de meilleur. (Bas, à Verdelet.) Tu n'en boiras pas... ni moi non plus.

GASTON, au duc.

Quinze francs la bouteille, en rendant le verre, mon bon.

VERDELET, bas, à Poirier.

Il se moque toujours de toi, et tu le souffres ?

POIRIER, bas.

Il faut être coulant en affaires.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, LE DUC, ANTOINETTE, VERDELET, POIRIER.

On sort de la salle à manger.

GASTON.

Eh bien, Hector, qu'en dis-tu ? Voilà la maison ! c'est ainsi tous les jours que Dieu fait. Crois-tu qu'il y ait au monde un homme plus heureux que moi ?

LE DUC.

Ma foi ! j'avoue que je te porte envie, tu me réconcilies avec le mariage.

ANTOINETTE, bas, à Verdelet.

Quel charmant jeune homme, que M. de Montmeyran !

VERDELET, bas.

Il me plaît beaucoup.

GASTON, à Poirier, qui entre le dernier.

Monsieur Poirier, il faut que je vous le dise une bonne fois, vous êtes un homme excellent. Croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat.

POIRIER.

Oh ! monsieur le marquis !

GASTON.

Appelez-moi Gaston, que diable ! Et vous, mon cher monsieur Verdelet, savez-vous bien que j'ai plaisir à vous voir ?

ANTOINETTE.

Il est de la famille, mon ami.

GASTON.

Touchez donc là, mon oncle !

VERDELET, lui donnant la main. — A part.

Il n'est pas méchant.

GASTON.

Conviens, Hector, que j'ai eu de la chance ! Tenez, monsieur Poirier, j'ai un poids sur la conscience. Vous ne songez qu'à faire de ma vie une fête de tous les instants ; ne m'offrirez-vous jamais une occasion de m'acquitter ? Tâchez donc une fois de désirer quelque chose qui soit en mon pouvoir.

POIRIER.

Eh bien, puisque vous êtes en si bonnes dispositions, accordez-moi un quart d'heure d'entretien ; je veux avoir avec vous une conversation sérieuse.

LE DUC.

Je me retire.

POIRIER.

Au contraire, monsieur, faites-nous l'amitié de rester. Nous allons tenir en quelque sorte un conseil de famille ; vous n'êtes pas de trop, non plus que Verdelet.

GASTON.

Diantre, cher beau-père, un conseil de famille ! voudriez-vous me faire interdire, par hasard ?

POIRIER.

Dieu m'en garde, mon cher Gaston! Asseyons-nous.

On s'assied en cercle autour de la cheminée à gauche de la scène.

GASTON.

La parole est à monsieur Poirier.

POIRIER.

Vous êtes heureux, mon cher Gaston, vous le dites, et c'est ma plus douce récompense.

GASTON.

Je ne demande qu'à doubler la gratification.

POIRIER.

Mais voilà trois mois donnés aux douceurs de la lune de miel, la part du roman me semble suffisante, et je crois l'instant venu de penser à l'histoire.

GASTON.

Palsambleu ! vous parlez comme un livre ; pensons à l'histoire, je le veux bien.

POIRIER.

Que comptez-vous faire ?

GASTON.

Aujourd'hui ?

POIRIER.

Et demain, et à l'avenir... vous devez avoir une idée.

GASTON.

Sans doute, mon plan est arrêté : je compte faire aujourd'hui ce que j'ai fait hier, et demain ce que j'aurai fait aujourd'hui... Je ne suis pas un esprit versatile malgré mon air léger, et, pourvu que l'avenir ressemble au présent, je me tiens satisfait.

POIRIER.

Vous êtes cependant trop raisonnable pour croire à l'éternité de la lune de miel.

GASTON.

Trop raisonnable, vous l'avez dit, et trop ferré sur l'astronomie... Mais vous n'êtes pas sans avoir lu Henri Heine ?

POIRIER.

Tu dois avoir lu ça, Verdelet ?

VERDELET.

Je l'ai lu, j'en conviens.

POIRIER.

Cet être-là a passé sa vie à faire l'école buissonnière.

GASTON.

Eh bien, Henri Heine, interrogé sur le sort

des vieilles pleines lunes, répond qu'on les casse pour en faire des étoiles.

POIRIER.

Je ne saisis pas...

GASTON.

Quand notre lune de miel sera vieille, nous la casserons, et il y aura de quoi faire toute une voie lactée.

POIRIER.

L'idée est sans doute fort gracieuse.

LE DUC.

Elle n'a de mérite que son extrême simplicité.

POIRIER.

Mais sérieusement, mon gendre, la vie un peu oisive que vous menez ne vous semble-t-elle pas funeste au bonheur d'un jeune ménage ?

GASTON.

Nullement.

VERDELET.

Un homme de votre valeur ne peut pas se condamner au désœuvrement à perpétuité.

GASTON.

Avec de la résignation...

ANTOINETTE.

Ne craignez-vous pas, mon ami, que l'ennui ne vous gagne ?

GASTON.

Vous vous calomniez, ma chère.

ANTOINETTE.

Je n'ai pas la vanité de croire que je puisse remplir votre existence tout entière, et, je vous l'avoue, je serais heureuse de vous voir suivre l'exemple de M. de Montmeyran.

GASTON, se levant en s'adossant à la cheminée.

Me conseillez-vous de m'engager, par hasard ?

ANTOINETTE.

Non, certes.

GASTON.

Mais quoi donc, alors ?

POIRIER.

Nous voudrions vous voir prendre une position digne de votre nom.

GASTON.

Il n'y a que trois positions que mon nom me permette : soldat, évêque ou laboureur. Choisissez.

POIRIER.

Nous nous devons tous à la France : la France est notre mère.

VERDELET.

Je comprends le chagrin d'un fils qui voit sa mère se remarier ; je comprends qu'il n'assiste pas à la noce ; mais, s'il a du cœur, il ne boudera pas sa mère ; et, si le second mari la rend heureuse, il lui tendra bientôt la main.

POIRIER.

L'abstention de la noblesse ne peut durer éternellement ; elle commence elle-même à le recon-

naître, et déjà plus d'un grand nom a donné l'exemple : M. de Valchevrière, M. de Chazerolle, M. de Mont-Louis...

GASTON.

Ces messieurs ont fait ce qu'il leur a convenu de faire ; je ne les juge pas, mais il ne m'est pas permis de les imiter.

ANTOINETTE.

Pourquoi donc, mon ami ?

GASTON.

Demandez à Montmeyran.

VERDELET.

L'uniforme de M. le duc répond pour lui.

LE DUC.

Permettez, monsieur : le soldat n'a qu'une opinion, le devoir ; qu'un adversaire, l'ennemi.

POIRIER.

Cependant, monsieur, on pourrait vous répondre...

GASTON.

Brisons là, monsieur Poirier ; il n'est pas question ici de politique. Les opinions se discutent, les sentiments ne se discutent pas. Je suis lié par la reconnaissance : ma fidélité est celle d'un serviteur et d'un ami... Plus un mot là-dessus. (Au duc.) Je te demande pardon, mon cher ; c'est la première fois qu'on parle politique ici, je te promets que ce sera la dernière.

LE DUC, bas, à Antoinette.

On vous a fait faire une maladresse, madame.

ANTOINETTE.

Ah ! monsieur, je le sens trop tard !

VERDELET, bas, à Poirier.

Te voilà dans de beaux draps ! you are in a fix !

POIRIER, bas.

Le premier assaut a été repoussé, mais je ne lève pas le siège.

GASTON.

Sans rancune, monsieur Poirier ; je me suis exprimé un peu vertement, mais j'ai l'épiderme délicat à cet endroit, et, sans le vouloir, j'en suis certain, vous m'aviez égratigné. Je ne vous en veux pas, touchez là.

POIRIER.

Vous êtes trop bon.

UN DOMESTIQUE.

Il y a, dans le petit salon, des gens qui prétendent avoir rendez-vous avec M. Poirier.

POIRIER.

Très bien, priez-les de m'attendre un instant, je suis à eux. (Le domestique sort.) Vos créanciers, mon gendre.

GASTON.

Les vôtres, mon cher beau-père, je vous les ai donnés.

LE DUC.

En cadeau de noces.

VERDELET.

Adieu, monsieur le marquis.

GASTON.

Vous nous quittez déjà !

VERDELET.

Le mot est aimable. Antoinette m'a donné une petite commission.

POIRIER.

Tiens ! laquelle ?

VERDELET.

C'est un secret entre elle et moi.

GASTON.

Savez-vous bien que si j'étais jaloux...

ANTOINETTE.

Mais vous ne l'êtes pas.

GASTON.

Est-ce un reproche ? Eh bien, je veux être jaloux. Monsieur Verdelet, au nom de la loi, je vous enjoins de me dévoiler ce mystère.

VERDELET.

A vous moins qu'à personne.

GASTON.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

VERDELET.

Vous êtes la main droite d'Antoinette, et la main droite doit ignorer...

GASTON.

Ce que donne la main gauche. Vous avez raison, j'ai été indiscret, et je me mets à l'amende. (Donnant sa bourse à Antoinette.) Joignez mon offrande à la vôtre, ma chère enfant.

ANTOINETTE.

Merci pour mes pauvres.

POIRIER, à part.

Comme il y va !

LE DUC.

Me permettez-vous, madame, de vous voler aussi un peu de bénédictions ? (Lui donnant sa bourse.) Elle est bien légère, mais c'est l'obole du brigadier.

ANTOINETTE.

Offerte par le cœur d'un duc.

POIRIER, à part.

Ça n'a pas le sou, et ça fait l'aumône !

VERDELET.

Et toi, Poirier, n'ajouteras-tu rien à ma récolte ? harvest.

POIRIER.

Moi, j'ai donné mille francs au bureau de bienfaisance.

VERDELET.

A la bonne heure. Adieu, messieurs. Votre charité ne figurera pas sur les listes du bureau, mais elle n'en est pas plus mauvaise.

Il sort avec Antoinette.

SCÈNE II

GASTON, LE DUC, POIRIER.

POIRIER.

A bientôt, monsieur le marquis ; je vais payer vos créanciers.

GASTON.

Ah çà ! monsieur Poirier, parce que ces gens-là m'ont prêté de l'argent, ne vous croyez pas tenu d'être poli avec eux. — Ce sont d'abominables coquins... Tu as dû les connaître, Hector ? le père Salomon, M. Chevassus, M. Cogne.

LE DUC.

Si je les ai connus !... Ce sont les premiers arabes auxquels je me sois frotté. Ils me prêtaient à cinquante pour cent, au denier deux, comme disaient nos pères.

POIRIER.

Quel brigandage ! Et vous aviez la sottise... Pardon, monsieur le duc... pardon !

LE DUC.

Que voulez-vous ! Dix mille francs au denier deux font encore plus d'usage que rien du tout à cinq pour cent.

POIRIER.

Mais, monsieur, il y a des lois contre l'usure.

LE DUC.

Les usuriers les respectent et les observent, ils

ne prennent que l'intérêt légal ; seulement on leur fait un billet et on ne touche que moitié en espèces.

POIRIER.

Et le reste ?

LE DUC.

On le touche en lézards empaillés, comme du temps de Molière... car les usuriers ne progressent plus, sans doute, pour avoir atteint la perfection tout d'abord.

GASTON.

Comme les Chinois.

POIRIER.

J'aime à croire, mon gendre, que vous n'avez pas emprunté à ce taux.

GASTON.

J'aimerais à le croire aussi, beau-père.

POIRIER.

A cinquante pour cent !

GASTON.

Ni plus ni moins.

POIRIER. you don't get them at all

Et vous avez touché des lézards empaillés ? (stuffed lizards)

GASTON.

Beaucoup.

POIRIER.

Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt ? Avant votre mariage, j'aurais obtenu une transaction.

GASTON.

C'est justement ce que je ne voulais pas. Il ferait beau voir que le marquis de Presles rachetât sa parole au rabais, et fît lui-même cette insulte à son nom !

POIRIER.

Cependant, si vous ne devez que moitié...

GASTON.

Je n'ai reçu que moitié, mais je dois le tout ; ce n'est pas à ces voleurs que je le dois, c'est à ma signature.

POIRIER.

Permettez, monsieur le marquis, je me crois honnête homme ; je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne, et je suis incapable de vous donner un conseil indélicat ; mais il me semble qu'en remboursant ces drôles de leurs déboursés réels, et en y ajoutant les intérêts composés à six pour cent, vous auriez satisfait à la plus scrupuleuse probité.

GASTON.

Il ne s'agit pas ici de probité, c'est une question d'honneur.

POIRIER.

Quelle différence faites-vous donc entre les deux ?

GASTON.

L'honneur est la probité du gentilhomme.

POIRIER.

Ainsi, nos vertus changent de nom quand vous voulez bien les pratiquer ? Vous les décrassez pour

vous en servir ? Je m'étonne d'une chose, c'est que le nez d'un noble daigne s'appeler comme le nez d'un bourgeois.

GASTON.

C'est que tous les nez sont égaux.

LE DUC.

A six pouces près.

POIRIER.

Croyez-vous donc que les hommes ne le soient pas ?

GASTON.

La question est grave.

POIRIER.

Elle est résolue depuis longtemps, monsieur le marquis.

LE DUC.

Nos droits sont abolis, mais non pas nos devoirs. De tous nos privilèges il ne nous reste que deux mots, mais deux mots que nulle main humaine ne peut rayer : *Noblesse oblige*. Et, quoi qu'il arrive, nous resterons toujours soumis à un code plus sévère que la loi, à ce code mystérieux que nous appelons l'honneur.

POIRIER.

Eh bien, monsieur le marquis, il est heureux pour votre honneur que ma probité paye vos dettes. Seulement, comme je ne suis pas gentilhomme, je vous préviens que je vais tâcher de m'en tirer au meilleur marché possible.

GASTON.

Ah ! vous serez bien fin si vous faites lâcher prise à ces bandits : ils sont maîtres de la situation.

POIRIER.

Nous verrons, nous verrons. (A part.) J'ai mon idée, je vais leur jouer une petite comédie de ma façon. (Haut.) Je ne veux pas les irriter en les faisant attendre plus longtemps.

LE DUC.

Non, diable ! ils vous dévoreraient.

Poirier sort.

SCÈNE III

GASTON, LE DUC, puis ANTOINETTE.

GASTON.

Pauvre M. Poirier ! j'en suis fâché pour lui... cette révélation lui gâte tout le plaisir qu'il se faisait de payer mes dettes.

LE DUC.

Écoute donc : ils sont rares les gens qui savent se laisser voler. C'est un art de grand seigneur.

UN DOMESTIQUE.

MM. de Ligny et de Chazerolles demandent à parler à M. le marquis de la part de M. de Pontgrimaud.

GASTON.

C'est bien. (Le domestique sort.) Va recevoir ces messieurs, Hector. Tu n'as pas besoin de moi pour arranger la partie.

ANTOINETTE, entrant.

Une partie ?

GASTON.

Oui, j'ai gagné une grosse somme à Pontgrimaud et je lui ai promis sa revanche. (A Hector.) Que ce soit demain, dans l'après-midi.

LE DUC, bas, à Gaston.

Quand te reverrai-je ?

GASTON, de même.

Madame de Montjay m'attend à trois heures... Eh bien, à cinq heures, ici.

Le duc sort.

SCÈNE IV

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON s'assied sur un canapé, ouvre une revue, bâille, et dit à sa femme :

Viendrez-vous ce soir aux Italiens ?

ANTOINETTE.

Oui, si vous y allez.

GASTON.

J'y vais... Quelle robe mettrez-vous ?

ANTOINETTE.

Celle qui vous plaira.

GASTON.

Oh ! cela m'est égal... je veux dire que vous êtes jolie avec toutes.

ANTOINETTE.

Vous qui avez si bien le sentiment de l'élégance, mon ami, vous devriez me donner des conseils.

GASTON.

Je ne suis pas un journal de modes, ma chère enfant ; au surplus, vous n'avez qu'à regarder les grandes dames et à prendre modèle... Voyez madame de Nohan, madame de Villepreux...

ANTOINETTE.

Madame de Montjay...

GASTON.

Pourquoi madame de Montjay plus qu'une autre ?

ANTOINETTE.

Parce qu'elle vous plaît plus qu'une autre.

GASTON.

Où prenez-vous cela ?

ANTOINETTE.

L'autre soir, à l'Opéra, vous lui avez fait une longue visite dans sa loge. Elle est très jolie... A-t-elle de l'esprit ?

GASTON.

Beaucoup.

Un silence.

ANTOINETTE.

Pourquoi ne m'avertissez-vous pas, quand je fais quelque chose qui vous déplaît ?

GASTON.

Je n'y ai jamais manqué.

ANTOINETTE.

Oh ! vous ne m'avez jamais adressé une remontrance.

GASTON.

C'est donc que vous n'avez jamais rien fait qui m'ait déplu.

ANTOINETTE.

Sans aller bien loin, tout à l'heure, en insistant pour que vous prissiez un emploi, je vous ai froissé.

GASTON.

Je n'y pensais déjà plus.

ANTOINETTE.

Croyez bien que, si j'avais su à quel sentiment respectable je me heurtais...

GASTON.

En vérité, ma chère enfant, on dirait que vous me faites des excuses.

ANTOINETTE.

C'est que j'ai peur que vous n'attribuiez à une vanité puérile...

GASTON.

Et quand vous auriez un peu de vanité, le grand crime !

ANTOINETTE.

Je n'en ai pas, je vous jure.

GASTON, se levant.

Alors, ma chère, vous êtes sans défauts, car je ne vous en voyais pas d'autres... Savez-vous bien que vous avez fait la conquête de Montmeyran ? Il y a là de quoi être fière. Hector est difficile.

ANTOINETTE.

Moins que vous.

GASTON.

Vous me croyez difficile ? Vous voyez bien que vous avez de la vanité, je vous y prends.

ANTOINETTE.

Je ne me fais pas d'illusion sur moi-même, je sais tout ce qui me manque pour être digne de vous... mais, si vous vouliez prendre la peine de diriger mon esprit, de l'initier aux idées de votre monde, je vous aime assez pour me métamorphoser.

GASTON, lui baisant la main.

Je ne pourrais que perdre à la métamorphose, madame ; je serais d'ailleurs un mauvais instituteur. Il n'y a qu'une école où l'on apprenne ce que vous croyez ignorer : c'est le monde. Étudiez-le.

ANTOINETTE.

Oui, je prendrai modèle sur madame de Montjay.

GASTON.

Encore ce nom !... me feriez-vous l'honneur d'être jalouse ? Prenez garde, ma chère, ce sentiment est du dernier bourgeois. Apprenez, puisque vous me permettez de faire le pédagogue, apprenez que, dans notre monde, le mariage n'est pas le ménage ; nous ne mettons en commun que les choses nobles et élégantes de la vie. Ainsi, quand je suis loin de vous, ne vous inquiétez pas de ce que je fais ; dites-vous seulement : « Il fatigue ses défauts pour m'apporter une heure de perfection... ou à peu près. »

ANTOINETTE.

Je trouve que votre plus grand défaut, c'est votre absence.

GASTON.

Le madrigal est joli, et je vous en remercie.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHEVASSUS.

GASTON.

Qui vient là ?

CHEVASSUS.

Un de vos créanciers.

GASTON.

Vous ici, monsieur Chevassus ? vous vous êtes trompé de porte, l'escalier de service est de l'autre côté.

CHEVASSUS.

Je ne voulais pas sortir sans vous voir, monsieur le marquis : ces messieurs qui étaient avec moi auraient eu le même désir, mais ils ne sont pas entrés, par modestie, et je viens de leur part...

GASTON.

Dites-leur que je les tiens quittes de leurs remerciements.

CHEVASSUS.

Pardon ! en leur nom et au mien, je viens chercher les vôtres.

GASTON.

Qu'est-ce à dire ?

CHEVASSUS.

Vous nous avez assez longtemps traités de Gobsecks, de grippe-sous et de fesse-mathieux...

GASTON.

Je ne vous en fais pas mes excuses.

CHEVASSUS.

Je suis bien aise de vous dire que nous sommes d'honnêtes gens.

GASTON.

Quelle est cette plaisanterie ?

CHEVASSUS.

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est un fait : nous vous avons prêté notre argent au taux du commerce.

GASTON.

Comment dites-vous ?

CHEVASSUS.

A six pour cent, pas davantage.

GASTON.

Mes billets n'ont-ils pas été acquittés intégralement ?

CHEVASSUS.

Il s'en faut d'une bagatelle...

GASTON.

Finissons, s'il vous plaît.

CHEVASSUS.

Comme qui dirait deux cent dix-huit mille francs. Hélas ! oui, il a fallu en passer par là ou tout perdre. Votre beau-père voulait absolument qu'on vous mît à Clichy.

GASTON.

Mon beau-père voulait ?...

CHEVASSUS.

Oui, oui ! il paraît que vous lui en faites voir de cruelles, à ce pauvre homme. Ce n'est pas que je le plaigne au surplus, il a fait une sottise qui ne lui coûtera jamais assez. En attendant, elle nous coûte cher à nous.

GASTON.

Votre père, madame, a joué là une comédie indigne. (A Chevassus.) Je reste votre débiteur et celui de ces messieurs. J'ai vingt-cinq mille livres de rente.

CHEVASSUS.

Vous savez bien que vous n'y pouvez pas toucher

sans le consentement de votre femme. Nous avons vu le contrat ; on vous a lié les mains, et vous ne rendez pas votre femme assez heureuse...

Antoinette s'assied à la table et écrit rapidement.

GASTON.

Sortez !

CHEVASSUS.

Doucement ! on ne chasse pas comme des chiens d'honnêtes gens dont on est l'obligé... qui ont cru que la signature du marquis de Presles valait quelque chose... et qui se sont trompés !

ANTOINETTE, tendant un papier à Chevassus.

Vous ne vous êtes pas trompés, monsieur : vous êtes tous payés.

GASTON intercepte le papier, le lit et le donnant à Chevassus.

Et maintenant, dehors !

CHEVASSUS.

Trop bon, monsieur le marquis ! mille fois trop bon !

Il sort avec force révérences.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, GASTON.

GASTON, enlevant sa femme dans ses bras.

Tiens, toi, je t'adore !

ANTOINETTE.

Cher Gaston !

GASTON.

Où diable monsieur ton père a-t-il pris le cœur qu'il t'a donné ?

ANTOINETTE.

Ne jugez pas mon père trop sévèrement, mon ami !... Il est bon et généreux, mais il a des idées étroites et ne connaît que son droit. C'est la faute de son esprit, et non celle de son cœur. Enfin, mon ami, si vous trouvez que j'ai fait mon devoir à propos, pardonnez à mon père le moment d'angoisses...

GASTON.

J'aurais mauvaise grâce à vous rien refuser.

ANTOINETTE.

Vous ne lui ferez pas mauvais visage ? bien sûr ?

GASTON.

Non, puisque c'est votre bon plaisir, chère marquise... marquise, entendez-vous ?

ANTOINETTE.

Appelez-moi votre femme... c'est le seul titre dont je puisse être fière !

GASTON.

Vous m'aimez donc un peu ?

ANTOINETTE.

Vous ne vous en étiez pas aperçu, ingrat ?

GASTON.

Si fait... mais j'aime à vous l'entendre dire...

surtout dans ce moment-ci. (La pendule sonne trois heures.) Trois heures ! (A part.) Diable !... madame de Montjay qui m'attend chez elle.

ANTOINETTE.

A quoi pensez-vous en souriant ?

GASTON.

Voulez-vous faire un tour de promenade au Bois avec moi ?

ANTOINETTE.

Mais... je ne suis pas habillée.

GASTON.

Vous jetterez un châle sur vos épaules... Sonnez votre femme de chambre.

Antoinette sonne.

SCÈNE VII

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Eh bien, mon gendre, vous avez vu vos créanciers ?

GASTON, sèchement.

Oui, monsieur...

ANTOINETTE, bas, à Gaston, lui prenant le bras.

Rappelez-vous votre promesse.

GASTON, d'un air aimable.

Oui, cher beau-père, je les ai vus.

Entre la femme de chambre.

ANTOINETTE, à la femme de chambre.

Apportez-moi un châle et un chapeau, et dites qu'on attelle.

GASTON, à Poirier.

Permettez-moi de vous témoigner mon admiration pour votre habileté... vous avez joué ces drôles-là sous jambe. (Bas, à Antoinette.) Je suis gentil ?

POIRIER.

Vous prenez la chose mieux que je n'espérais... j'étais préparé à de fières ruades de votre honneur.

GASTON.

Je suis raisonnable, cher beau-père... Vous avez agi selon vos idées : je le trouve d'autant moins mauvais, que cela ne nous a pas empêchés d'agir selon les nôtres.

POIRIER.

Hein ?

GASTON.

Vous n'avez soldé à ces faquins que leur créance réelle ; nous avons payé le reste.

POIRIER, à sa fille.

Comment, tu as signé ! (Antoinette fait signe que oui.) Ah ! Dieu du ciel ! qu'as-tu fait là ?

ANTOINETTE.

Je vous demande pardon, mon père...

POIRIER.

Je me mets la cervelle à l'envers pour te gagner une somme rondelette, et tu la jettes par la fenêtre ! Deux cent dix-huit mille francs !

GASTON.

Ne pleurez pas, monsieur Poirier, c'est nous qui les perdons, et c'est vous qui les gagnez.

La femme de chambre entre tenant un châle et un chapeau.

ANTOINETTE.

Adieu, mon père, nous allons au Bois.

GASTON.

Donnez-moi le bras, ma femme.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

POIRIER, seul.

Ah ! mais... il m'ennuie, mon gendre ! Je vois bien qu'il n'y a rien à tirer de lui... Ce garçon-là mourra dans la gentilhommerie finale. Il ne veut rien faire, il n'est bon à rien, il me coûte les yeux de la tête, il est maître chez moi... Il faut que ça finisse. — (Il sonne. — Entre un domestique.) Faites monter le portier et le cuisinier. (Le domestique sort.) Nous allons voir, mon gendre !... J'ai assez fait le gros dos et la patte de velours. Vous ne voulez pas faire de concession, mon bel ami ? A votre aise ! je n'en ferai pas plus que vous : restez marquis, je redeviens bourgeois. J'aurai du moins le contentement de vivre à ma guise.

SCÈNE IX

POIRIER, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Monsieur m'a fait demander ?

POIRIER.

Oui, François, monsieur vous a fait demander. Vous allez mettre sur-le-champ l'écriteau sur la porte.

LE PORTIER.

L'écriteau ?

POIRIER.

« A louer présentement un magnifique appartement au premier étage, avec écuries et remises. »

LE PORTIER.

L'appartement de monsieur le marquis ?

POIRIER.

Vous l'avez dit, François.

LE PORTIER.

Mais, monsieur le marquis ne m'a pas donné d'ordres...

POIRIER.

Qui est le maître ici, imbécile ? à qui est l'hôtel

LE PORTIER.

A vous, monsieur.

POIRIER.

Faites donc ce que je vous dis, sans réflexion.

LE PORTIER.

Oui, monsieur.

Entre Vatel.

POIRIER.

Allez, François. (Le portier sort.) Approchez, monsieur Vatel ; vous préparez un grand dîner pour demain ?

VATEL.

Oui, monsieur, et j'ose dire que le menu ne serait pas désavoué par mon illustre aïeul. Ce sera véritablement un objet d'art, et M. Poirier sera étonné.

POIRIER.

Avez-vous le menu sur vous ?

VATEL.

Non, monsieur, il est à la copie ; mais je le sais par cœur.

POIRIER.

Veuillez me le réciter.

VATEL.

Le potage aux ravioles à l'Italienne et le potage à l'orge à la Marie Stuart.

POIRIER.

Vous remplacerez ces deux potages inconnus par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette.

VATEL.

Comment, monsieur ?

POIRIER.

Je le veux. Continuez !

VATEL.

Relevé. La carpe du Rhin à la Lithuanienne ; les poulardes à la Godard... le filet de bœuf braisé aux raisins, à la Napolitaine ; le jambon de Westphalie, rôtie madère.

POIRIER.

Voici un relevé plus simple et plus sain : la barbue sauce aux câpres... le jambon de Bayonne aux épinards, le fricandeau à l'oseille, le lapin sauté.

VATEL.

Mais, monsieur Poirier... je ne consentirai jamais...

POIRIER.

Je suis le maître ici, entendez-vous ? Continuez !

VATEL.

Entrées. Les filets de volaille à la Concordat... les croustades de truffes garnies de foie à la Royale ; le faisan étoffé à la Montpensier ; les perdreaux rouges, farcis à la Bohémienne.

POIRIER.

A la place de ces entrées... nous ne mettrons rien du tout, et nous passerons tout de suite au rôti, c'est l'essentiel.

VATEL.

C'est contre tous les préceptes de l'art.

POIRIER.

Je prends ça sur moi. Voyons vos rôtis.

VATEL.

C'est inutile, monsieur. Mon aïeul s'est passé son épée au travers du corps pour un moindre affront... je vous donne ma démission.

POIRIER.

J'allais vous la demander, mon bon ami ; mais, comme on a huit jours pour remplacer un domestique...

VATEL.

Un domestique ! Monsieur, je suis un cuisinier.

POIRIER.

Je vous remplacerai par une cuisinière. En attendant, vous êtes pour huit jours encore à mon service, et vous voudrez bien exécuter le menu.

VATEL.

Je me brûlerais la cervelle plutôt que de manquer à mon nom.

POIRIER, à part.

Encore un qui tient à son nom ! (Haut.) Brûlez-vous la cervelle, monsieur Vatel, mais ne brûlez pas vos sauces... Bien le bonjour. (Vatel sort.) Et maintenant, allons écrire quelques invitations à mes vieux camarades de la rue des Bourdonnais. Monsieur le marquis de Presles, on va vous couper vos talons rouges !

Il sort en fredonnant le premier couplet de *Monsieur et Madame Denis.*

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON.

La bonne promenade, la bonne bouffée de printemps ! on se croirait en avril.

ANTOINETTE.

Vous ne vous êtes pas trop ennuyé, vraiment ?

GASTON.

Avec vous, ma chère ? Vous êtes tout simplement la plus charmante femme que je connaisse.

ANTOINETTE.

Des compliments, monsieur ?

GASTON.

Non pas ! la vérité sous sa forme la plus brutale. Quelle jolie excursion j'ai faite dans votre

esprit ! que de points de vue inattendus ! que de découvertes ! je vivais auprès de vous sans vous connaître, comme un Parisien dans Paris.

ANTOINETTE.

Je ne vous déplais pas trop ?

GASTON.

C'est à moi de vous faire cette question. Je ressemble à un campagnard qui a hébergé une reine déguisée ; tout à coup la reine met sa couronne et le rustre confus s'inquiète de ne pas lui avoir fait plus de fête.

ANTOINETTE.

Rassurez-vous, bon villageois ; votre reine n'accusait que son incognito.

GASTON.

Pourquoi l'avoir si longtemps gardé, méchante ? Est-ce par coquetterie et pour faire nouvelle lune ? Vous avez réussi ; je n'étais que votre mari, je veux être votre amant.

ANTOINETTE.

Non, cher Gaston, restez mon mari ; il me semble qu'on peut cesser d'aimer son amant, mais non pas d'aimer son mari.

GASTON.

A la bonne heure, vous n'êtes pas romanesque.

ANTOINETTE.

Je le suis à ma manière ; j'ai là-dessus des

idées qui ne sont peut-être plus de mode, mais qui sont enracinées en moi comme toutes les impressions d'enfance : quand j'étais petite fille, je ne comprenais pas que mon père et ma mère ne fussent pas parents ; et le mariage m'est resté dans l'esprit comme la plus tendre et la plus étroite des parentés. L'amour pour un autre homme que mon mari, pour un étranger, me paraît un sentiment contre nature.

GASTON.

Voilà des idées de matrone romaine, ma chère Antoinette ; conservez-les toujours pour mon honneur et mon bonheur.

ANTOINETTE.

Prenez garde ! il y a le revers de la médaille ! je suis jalouse, je vous en avertis. Comme il n'y a pour moi qu'un homme au monde, il me faut toute son affection. Le jour où je découvrirais qu'il la porte ailleurs, je ne ferais ni plainte ni reproche, mais le lien serait rompu ; mon mari redeviendrait tout à coup un étranger pour moi... je me croirais veuve.

GASTON, à part.

Diable ! (Haut.) Ne craignez rien à ce sujet, chère Antoinette... nous allons vivre comme deux tourtereaux, comme Philémon et Baucis, sauf la chaumière... Vous ne tenez pas à la chaumière ?

ANTOINETTE.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je veux donner une fête splendide pour célébrer

notre mariage, je veux que vous éclipsiez toutes les femmes et que tous les hommes me portent envie.

ANTOINETTE.

Faut-il tant de bruit autour du bonheur ?

GASTON.

Est-ce que vous n'aimez pas les fêtes ?

ANTOINETTE.

J'aime tout ce qui vous plaît. Avons-nous du monde à dîner aujourd'hui ?

GASTON.

Non, c'est demain ; aujourd'hui, nous n'avons que Montmeyran. Pourquoi cette question ?

ANTOINETTE.

Dois-je faire une toilette ?

GASTON.

Parbleu ! — je veux qu'en te voyant Hector ait envie de se marier. Va, chère enfant ; cette journée te sera comptée dans mon cœur.

ANTOINETTE.

Oh ! je suis bien heureuse !

Elle sort.

SCÈNE II

GASTON, seul ; puis POIRIER.

GASTON.

Il n'y a pas à dire, elle est plus jolie que madame de Montjay... Que le diable m'emporte si je ne suis pas en train de devenir amoureux de ma femme !... L'amour est comme la fortune : pendant que nous le cherchons bien loin, il nous attend chez nous, les pieds sur les chenets. (Entre Poirier.) Eh bien, cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir ? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre ? Avez-vous pris votre parti ?

POIRIER.

Non, monsieur ; mais j'ai pris un parti.

GASTON.

Violent ?

POIRIER.

Nécessaire.

GASTON.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander... ?

POIRIER.

Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois... (Il lui montre un siège ; ils s'asseyent tous deux, l'un à droite et l'autre à gauche de la table du milieu.) En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON.

Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER.

Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation. Mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul ; et, puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON.

Allez, Sully ! allez, Turgot !... coupez, taillez, j'y consens ! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en !

POIRIER.

Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON.

Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER.

Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON.

Ah ! vous ne me consultez pas ?

POIRIER.

Cela vous étonne ?

GASTON.

Un peu ; mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER.

Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON.

Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense ? La langue vous a fourché.

POIRIER.

Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre, la familiarité est permise.

GASTON.

Et, de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme ?...

POIRIER, se levant.

C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON.

Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas !

POIRIER.

Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit ; mais...

GASTON.

Où prenez-vous cela ?

POIRIER.

Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON.

Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER.

Je ne suis pas un marquis, moi !

GASTON.

Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER.

Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, Dieu merci ! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON.

Vous n'en faites pas de cas ?

POIRIER.

Non, monsieur, non ! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez ; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres ; je me ris des hasards de la naissance ; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON.

Me trouveriez-vous du mérite, par hasard ?

POIRIER.

Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON.

Non ? Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille ?

POIRIER, interdit.

Pourquoi je vous ai donné... ?

GASTON.

Vous aviez donc une arrière-pensée ?

POIRIER.

Une arrière-pensée ?

GASTON.

Permettez ! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous ; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix ; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER, se rasseyant.

Quand même, monsieur !... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant, quel mal y verriez-vous? qui me reprochera, à moi qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille ? J'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir ; à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON.

Je ne conteste pas, monsieur Poirier. Vous n'avez eu qu'un tort, c'est de manquer de confiance en moi.

POIRIER.

C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON.

Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries ? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres, et je m'en accuse ; mais, dans les choses sérieuses, je suis sérieux. Il est très juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, à part.

Comprendrait-il la situation ?

GASTON.

Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon ? si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER.

Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON.

Encore ! c'est donc votre marotte de danser à la cour ?

POIRIER.

Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON.

Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris ! expliquez-vous.

POIRIER, piteusement.

Je suis ambitieux !

GASTON.

On dirait que vous en rougissez ; pourquoi donc ? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État.

POIRIER.

C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON.

C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER.

Oh ! je ne prétends pas...

GASTON.

Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir, à ce bon monsieur Poirier ? Une préfecture ? fi donc ! Le conseil d'État ? non ! Un poste diplomatique ? justement l'ambassade de Constantinople est vacante...

POIRIER.

J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

GASTON.

Attendez ! (Lui frappant sur l'épaule.) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER.

Oh ! croyez-vous ?

GASTON.

Mais, voilà le diable ! vous ne faites partie

d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut...

POIRIER.

Soyez donc tranquille ! je payerai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON.

Ah ! Machiavel ! Sixte-Quint ! vous les roulerez tous !

POIRIER.

Je crois que oui.

GASTON.

Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin ? Il vous faut un titre.

POIRIER.

Oh ! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité : je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON.

Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse ; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER.

Celle qu'on ne doit qu'à soi-même !

GASTON.

Vous serez comte.

POIRIER.

Non. Il faut être raisonnable. Baron, seulement.

GASTON.

Le baron Poirier !... cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER.

Oui, le baron Poirier !

GASTON, le regardant et partant d'un éclat de rire.

Je vous demande pardon ; mais là, vrai ! c'est trop drôle ! Baron ! monsieur Poirier !... baron de Catillard !

POIRIER, à part.

Je suis joué !...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DUC.

GASTON.

Arrive donc, Hector ! arrive donc ! — Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle ? Pourquoi Louis Gaston de Presles s'est fait sauter à La Hogue ? Pourquoi Philippe Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron !

LE DUC.

Que veux-tu dire ?

GASTON.

Voilà le secret du petit assaut qu'on m'a livré ce matin.

LE DUC, à part.

Je comprends.

POIRIER.

Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans ? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout ? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC.

Bien répliqué, monsieur !

GASTON.

Voilà qui promet pour la tribune.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là des messieurs qui demandent à voir l'appartement.

GASTON.

Quel appartement ?

LE DOMESTIQUE.

Celui de M. le marquis.

GASTON.

Le prend-on pour un muséum d'histoire naturelle ?

POIRIER, au domestique.

Priez ces messieurs de repasser. (Le domestique sort.) Excusez-moi, mon gendre ; entraîné par la

gaieté de votre entretien, je n'ai pas pu vous dire que je loue le premier étage de mon hôtel.

GASTON.

Hein ?

POIRIER.

C'est une des petites réformes dont je vous parlais.

GASTON.

Et où comptez-vous me loger ?

POIRIER.

Au deuxième ; l'appartement est assez vaste pour nous contenir tous.

GASTON.

L'arche de Noé !

POIRIER.

Il va sans dire que je loue les écuries et les remises.

GASTON.

Et mes chevaux ? vous les logerez au deuxième aussi ?

POIRIER.

Vous les vendrez.

GASTON.

J'irai donc à pied ?

LE DUC.

Ça te fera du bien. Tu ne marches pas assez.

POIRIER.

D'ailleurs, je garde mon coupé bleu. Je vous le prêterai.

LE DUC.

Quand il fera beau.

GASTON.

Ah çà ! monsieur Poirier !...

LE DOMESTIQUE, rentrant.

M. Vatel demande à parler à monsieur le marquis.

GASTON.

Qu'il entre ! (Entre Vatel en habit noir.) Quelle est cette tenue, monsieur Vatel ? êtes-vous d'enterrement, ou la marée manque-t-elle ?

VATEL.

Je viens donner ma démission à M. le marquis.

GASTON.

Votre démission ? la veille d'une bataille !

VATEL.

Telle est l'étrange position qui m'est faite ; je dois déserter pour ne pas me déshonorer ; que M. le marquis daigne jeter les yeux sur le menu que m'impose Poirier.

GASTON.

Que vous impose M. Poirier ? Voyons cela. (Lisant.) Le lapin sauté ?

POIRIER.

C'est le plat de mon vieil ami Ducaillou.

GASTON.

La dinde aux marrons ?

POIRIER.

C'est le régal de mon camarade Groschenet.

GASTON.

Vous traitez la rue des Bourdonnais ?

POIRIER.

En même temps que le faubourg Saint-Germain.

GASTON.

J'accepte votre démission, monsieur Vatel. (Vatel sort.) Ainsi, demain, mes amis auront l'honneur d'être présentés aux vôtres ?

POIRIER.

Vous l'avez dit, ils auront cet honneur. M. le duc sera-t-il humilié de manger ma soupe entre M. et madame Pincebourde ?

LE DUC.

Nullement. Cette petite débauche ne me déplaira pas. Madame Pincebourde doit chanter au dessert ?

GASTON.

Après dîner, nous ferons un cent de piquet.

LE DUC.

Ou un loto.

POIRIER.

Ou un nain jaune.

GASTON.

Et, de temps en temps, j'espère, nous renouvellerons cette bamboche ?

POIRIER.

Mon salon sera ouvert tous les soirs et vos amis seront toujours les bienvenus.

GASTON.

Décidément, monsieur Poirier, votre maison va devenir un lieu de délices, une petite Capoue. Je craindrais de m'y amollir, j'en sortirai pas plus tard que demain.

POIRIER.

J'en serai au regret... mais mon hôtel n'est pas une prison. Quelle carrière embrasserez-vous ? la médecine ou le barreau ?

GASTON.

Qui parle de cela ?

POIRIER.

Les ponts et chaussées peut-être ? ou le professorat ? car vous ne pensez pas tenir votre rang avec neuf mille francs de rente ?

LE DUC.

Neuf mille francs de rente ?

POIRIER, à Gaston.

Dame ! le bilan est facile à établir ; vous avez reçu cinq cent mille francs de la dot de ma fille. La corbeille de noces et les frais d'installation en ont absorbé cent mille. Vous venez d'en donner deux cent dix-huit mille à vos créanciers, il vous en reste donc cent quatre-vingt-deux mille, qui, placés au taux légal, représentent neuf mille livres de rente... Est-ce clair ? Est-ce avec ce revenu que vous nourrirez vos amis de carpes à la Lithua-

nienne et de volailles à la Concordat ? Croyez-moi, mon cher Gaston, restez chez moi ; vous y serez encore mieux que chez vous. Pensez à vos enfants... qui ne seront pas fâchés de trouver un jour dans la poche du marquis de Presles les économies du bonhomme Poirier. Au revoir, mon gendre ; je vais régler le compte de M. Vatel.

Il sort.

SCÈNE IV

LE DUC, GASTON.

Ils se regardent un instant. Le duc éclate de rire.

GASTON.

Tu trouves cela drôle, toi ?

LE DUC.

Ma foi, oui ! Voilà donc ce beau-père modeste et nourrissant comme tous les arbres à fruit ? ce Georges Dandin ? Tu as trouvé ton maître, mon fils. Mais, au nom du ciel, ne fais pas cette piteuse mine ! Regarde-toi, tu as l'air d'un paladin qui partait pour la croisade et que la pluie a fait rentrer ! Ris donc un peu ; l'aventure n'est pas tragique.

GASTON.

Tu as raison !... Parbleu ! monsieur Poirier, mon beau-père, vous me rendez là un service dont vous ne vous doutez pas.

LE DUC.

Un service ?

GASTON.

Oui, mon cher, oui, j'allais tout simplement me couvrir de ridicule ; j'étais en chemin de devenir amoureux de ma femme... Heureusement M. Poirier m'arrête à la première station.

LE DUC.

Ta femme n'est pas responsable des sottises de Poirier. Elle est charmante.

GASTON.

Laisse-moi donc tranquille ! Elle ressemble à son père.

LE DUC.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je te dis qu'elle a un air de famille... je ne pourrais plus l'embrasser sans penser à ce vieux crocodile. Et puis je voulais bien rester au coin du feu... mais du moment qu'on y met la marmite... (Il tire sa montre.) Bonsoir !

LE DUC.

Où vas-tu ?

GASTON.

Chez madame de Montjay : voilà deux heures qu'elle m'attend.

LE DUC.

Non, Gaston, n'y va pas.

GASTON.

Ah ! on veut me rendre la vie dure ici, on veut me mettre en pénitence !...

LE DUC.

Écoute-moi donc !

GASTON.

Tu n'as rien à me dire.

LE DUC.

Et ton duel ?

GASTON.

Tiens ! c'est vrai... je n'y pensais plus.

LE DUC.

Tu te bats demain à deux heures, au bois de Vincennes.

GASTON.

Très bien ! De l'humeur dont je suis, Pontgrimaud passera demain un joli quart d'heure.

SCÈNE V

LES MÊMES, VERDELET, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Vous sortez, mon ami ?

GASTON.

Oui, madame, je sors.

Il sort.

VERDELET.

Dis donc, Toinon ? il ne paraît pas d'humeur aussi charmante que tu le disais.

ANTOINETTE.

Je n'y comprends rien...

LE DUC.

Il se passe ici des choses graves, madame.

ANTOINETTE.

Quoi donc ?

LE DUC.

Votre père est ambitieux.

VERDELET.

Ambitieux !... Poirier ?

LE DUC.

Il avait compté sur le nom de son gendre pour arriver...

VERDELET.

A la pairie, comme M. Michaud ! (A part.) Vieux fou !

LE DUC.

Irrité du refus de Gaston, il cherche à se venger à coups d'épingle, et je crains bien que ce ne soit vous qui payiez les frais de la guerre.

ANTOINETTE.

Comment cela ?

VERDELET.

C'est bien simple... si ton père rend la maison odieuse à ton mari, il cherchera des distractions dehors.

ANTOINETTE.

Des distractions dehors ?

LE DUC.

M. Verdelet a mis le doigt sur le danger, et vous seule pouvez le prévenir. Si votre père vous

aime, mettez-vous entre lui et Gaston. Obtenez la cessation immédiate des hostilités ; rien n'est encore perdu... tout peut se réparer.

ANTOINETTE.

« Rien n'est encore perdu ! tout peut se réparer ! » Vous me faites trembler ! Contre qui donc ai-je à me défendre ?

LE DUC.

Contre votre père.

ANTOINETTE.

Non, vous ne me dites pas tout... Les torts de mon père ne m'enlèveraient pas mon mari en un jour... Il fait la cour à une femme, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Non, madame ; mais...

ANTOINETTE.

Pas de ménagements, monsieur le duc... j'ai une rivale.

LE DUC.

Calmez-vous, madame.

ANTOINETTE.

Je le devine, je le sens, je le vois... Il est auprès d'elle.

LE DUC.

Non, madame, il vous aime.

ANTOINETTE.

Il ne me connaît que depuis une heure ! Ce n'est

pas à moi qu'il a senti le besoin de raconter sa colère... Il a été se plaindre ailleurs.

VERDELET.

Ne te bouleverse pas comme ça, Toinon ; il a été prendre l'air, voilà tout. C'était mon remède quand Poirier m'exaspérait.

Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour M. le marquis.

ANTOINETTE.

Il est sorti ; mettez-la là. (Elle regarde la lettre. — A part.) Une écriture de femme ! (Haut.) De quelle part ?

LE DOMESTIQUE.

C'est le valet de pied de madame de Montjay qui l'a apportée.

Il sort.

ANTOINETTE, à part.

De madame de Montjay !

LE DUC.

Je verrai Gaston avant vous, madame ; si vous voulez, je lui remettrai cette lettre ?

ANTOINETTE.

Craignez-vous que je ne l'ouvre ?

LE DUC.

Oh ! madame !

ANTOINETTE.

Elle se sera croisée avec Gaston.

VERDELET.

Qu'est-ce que tu vas supposer là ? La maîtresse de ton mari n'aurait pas l'imprudence de lui écrire chez toi.

ANTOINETTE.

Pour ne point oser lui écrire chez moi, il faudrait qu'elle me méprisât bien ! D'ailleurs, je ne dis pas que ce soit sa maîtresse. Je dis qu'il lui fait la cour. Je le dis parce que j'en suis sûre.

LE DUC.

Je vous jure, madame...

ANTOINETTE.

L'oseriez-vous jurer sérieusement, monsieur le duc ?

LE DUC.

Mon serment ne vous prouverait rien, car un galant homme a le droit de mentir en pareil cas. Quoi qu'il en soit, madame, je vous ai prévenue du danger ; je vous ai indiqué le moyen d'y échapper ; j'ai rempli mon devoir d'ami et d'honnête homme ; ne m'en demandez pas plus.

Il sort.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, VERDELET.

ANTOINETTE.

Ah ! je viens de perdre tout ce que j'avais gagné dans le cœur de Gaston... Il m'appelait marquise, il y a une heure... Mon père lui a rappelé brutalement que je suis mademoiselle Poirier.

VERDELET.

Eh bien, est-ce qu'on ne peut pas aimer mademoiselle Poirier ?

ANTOINETTE.

Mon dévouement aurait fini par le toucher peut-être, ma tendresse par attirer la sienne ; il était déjà sur la pente insensible qui le conduisait à moi ! mon père lui fait rebrousser chemin ! — Sa maîtresse ! Il est impossible qu'elle le soit déjà, n'est-ce pas, Tony ? Est-ce que tu crois qu'elle l'est ?

VERDELET.

Moi ? pas du tout !

ANTOINETTE.

Qu'il lui fasse la cour depuis quelques jours, je le comprends ; mais, pour être son amant, il faudrait qu'il eût commencé le lendemain de notre mariage et ce serait infâme !

VERDELET.

Oui, mon enfant.

ANTOINETTE.

Il ne m'a pas épousée avec la certitude qu'il ne m'aimerait jamais... il n'a pas dû me condamner si vite.

VERDELET.

Non, sans doute.

ANTOINETTE.

Tu n'en as pas l'air bien sûr... Es-tu fou, Tony, d'accueillir un soupçon si odieux ! Je te jure que mon mari est incapable d'une infamie. Ré-

ponds donc que c'est évident ! Le prends-tu pour un misérable ?

VERDELET.

Non pas !

ANTOINETTE.

Alors tu peux jurer qu'il est innocent... jure-le, mon bon Tony, jure-le !

VERDELET.

Je le jure ! je le jure !

ANTOINETTE.

Pourquoi lui écrit-elle ?

VERDELET.

Pour l'inviter à quelque soirée, tout simplement.

ANTOINETTE.

Une soirée bien pressée, puisqu'elle envoie l'invitation par un domestique. — Oh ! quand je pense que le secret de ma destinée est enfermé sous ce pli... Allons-nous-en... cette lettre m'attire... je suis tentée.

Elle la remet sur la table et reste immobile à la regarder.

VERDELET.

Viens, tu as raison.

Elle ne bouge pas.

SCÈNE VII

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Dis donc, fifille... Antoinette... (A Verdelet.) Qu'est-ce qu'elle regarde là ? une lettre ?

Il prend la lettre.

ANTOINETTE, vivement.

Laissez, mon père ! c'est une lettre pour M. de Presles.

POIRIER, regardant l'adresse.

Jolie écriture ! (Il la flaire.) Ça ne sent pas le tabac. C'est une lettre de femme.

ANTOINETTE, vivement.

Oui, de madame de Montjay, je sais ce que c'est.

POIRIER.

Comme tu as l'air agité... Est-ce que tu as la fièvre ? (Il lui prend la main.) Tu as la fièvre !

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Si fait ! Il y a quelque chose.

ANTOINETTE.

Il n'y a rien, je vous assure...

VERDELET, bas, à Poirier.

Laisse-la donc tranquille...

POIRIER.

Est-ce que le marquis te ferait des traits, par hasard ? Nom de nom ! si je le savais !

ANTOINETTE.

Si vous m'aimez, mon père...

POIRIER.

Si je t'aime !

ANTOINETTE.

Ne tourmentez plus Gaston.

POIRIER.

Est-ce que je le tourmente ! je fais des économies, voilà tout.

VERDELET.

Tu fais des taquineries, et elles retombent sur ta fille.

POIRIER.

Mêle-toi de ce qui te regarde. (A Antoinette.) Voyons, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce monsieur ? je veux le savoir.

ANTOINETTE.

Rien... rien... n'allez pas le quereller, au nom du ciel !

POIRIER.

Pourquoi mangeais-tu des yeux cette lettre ? Est-ce que tu crois que madame de Montjay... ?

ANTOINETTE.

Non, non...

POIRIER.

Elle le croit, n'est-ce pas, Verdelet ?

VERDELET.

Elle suppose...

POIRIER.

Il est facile de s'en assurer.

Il rompt le cachet.

ANTOINETTE.

Mon père !... le secret d'une lettre est sacré !

POIRIER.

Il n'y a de sacré pour moi que ton bonheur.

VERDELET.

Prends garde, Poirier !... Que dira ton gendre ?

POIRIER.

Je me soucie bien de mon gendre !

Il ouvre la lettre.

ANTOINETTE.

Ne lisez pas, au nom du ciel !

POIRIER.

Je lirai... Si ce n'est pas mon droit c'est mon devoir. (Lisant.) « Cher Gaston. » Ah ! le scélérat !

Il froisse la lettre et la jette avec colère.

ANTOINETTE.

Oh ! mon Dieu !... Elle tombe dans un fauteuil.

POIRIER, prenant Verdelet au collet.

C'est toi qui m'as laissé faire ce mariage-là !

VERDELET.

C'est trop fort !

POIRIER.

Quand je t'ai consulté, pourquoi ne t'es-tu pas mis en travers ? pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui devait arriver ?

VERDELET.

Je te l'ai dit vingt fois !... mais monsieur était ambitieux !

POIRIER.

Ça m'a bien réussi !

VERDELET.

Elle perd connaissance.

POIRIER.

Ah ! mon Dieu !

VERDELET, à genoux devant Antoinette.

Toinon, mon enfant ! reviens à toi...

POIRIER.

Ôte-toi de là... Est-ce que tu sais ce qu'il faut lui dire ? (A genoux devant Antoinette.) Toinon, mon enfant, reviens à toi !

ANTOINETTE.

Ce n'est rien, mon père.

POIRIER.

Sois tranquille... je te débarrasserai de ce monstre.

ANTOINETTE.

Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour être éprouvée de la sorte ? Après trois mois de mariage ! Non ! le lendemain ! le lendemain ! Il ne m'a pas

été fidèle un jour ! Il a couru chez cette femme en sortant de mes bras... Il n'avait donc pas senti battre mon cœur ? il n'avait donc pas compris que je me donnais à lui tout entière ? Le malheureux ! j'en mourrai !

POIRIER.

Tu en mourras ?... je te le défends ! Qu'est-ce que je deviendrais, moi ! Ah ! le brigand !... Où vas-tu ?

ANTOINETTE.

Chez moi.

POIRIER.

Veux-tu que je t'accompagne ?

ANTOINETTE.

Merci, mon père.

VERDELET, à Poirier.

Laissons-la pleurer seule... les larmes la soulageront.

SCÈNE VIII

POIRIER, VERDELET.

POIRIER.

Quel mariage ! quel mariage !

Il se promène en se donnant des coups de poing.

VERDELET.

Calme-toi, Poirier... tout peut se réparer. Notre devoir, maintenant, c'est de rapprocher ces deux cœurs.

POIRIER.

Mon devoir, je le connais, et je le ferai.

Il ramasse la lettre.

VERDELET.

Je t'en supplie, pas de coup de tête !

SCÈNE IX

LES MÊMES ; GASTON, qui va à la table et cherche fiévreusement dans les papiers et albums qui la couvrent.

POIRIER.

Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

GASTON.

Oui, une lettre.

POIRIER.

De madame de Montjay. Ne cherchez pas, elle est dans ma poche.

GASTON.

L'auriez-vous ouverte, par hasard ?

POIRIER.

Oui, monsieur, je l'ai ouverte.

GASTON.

Vous l'avez ouverte ? Savez-vous bien, monsieur, que c'est une indignité, que c'est l'action d'un malhonnête homme ?

VERDELET.

Monsieur le marquis !... Poirier !

POIRIER.

Il n'y a qu'un malhonnête homme ici, c'est vous !

GASTON.

Pas de reproches ! En me volant le secret de mes fautes, vous avez perdu le droit de les juger ! Il y a quelque chose de plus inviolable que la serrure d'un coffre-fort, monsieur ; c'est le cachet d'une lettre, car il ne se défend pas.

VERDELET, à Poirier.

Qu'est-ce que je te disais ?

POIRIER.

C'est trop fort ! Un père n'aurait pas le droit... Mais je suis bien bon de répondre ! Vous vous expliquerez devant les tribunaux, monsieur le marquis.

VERDELET.

Les tribunaux ?

POIRIER.

Ah ! vous croyez qu'on peut impunément apporter dans nos familles l'adultère et le désespoir ? Un bon procès, monsieur ! un procès en séparation de corps !

GASTON.

Un procès ? où cette lettre sera lue ?

POIRIER.

En public ; oui, monsieur, en public !

VERDELET.

Es-tu fou, Poirier ? un pareil scandale...

GASTON.

Mais vous ne songez pas que vous perdez une femme !

POIRIER.

Vous allez me parler de son honneur, peut-être ?

GASTON.

Oui, de son honneur, et, si ce n'est pas assez pour vous, sachez qu'il y va de sa ruine...

POIRIER.

Tant mieux, morbleu, j'en suis ravi ! Elle ne sera jamais trop punie, celle-là !

GASTON.

Monsieur...

POIRIER.

En voilà une, par exemple, qui n'intéressera personne ! Prendre le mari d'une pauvre jeune femme après trois mois de mariage !

GASTON.

Elle est moins coupable que moi, n'accusez que moi...

POIRIER.

Si vous croyez que je ne vous méprise pas comme le dernier des derniers !... N'êtes-vous pas honteux ? sacrifier une femme charmante... Que lui reprochez-vous ? Trouvez-lui un défaut, un seul, pour vous excuser ! Un cœur d'or ! des yeux superbes ! Et une éducation ! Tu sais ce qu'elle m'a coûté, Verdelet ?

VERDELET.

Modère-toi, de grâce...

POIRIER.

Crois-tu que je ne me modère pas ? Si je m'écoutais !... mais non... il y a des tribunaux... je vais chez mon avoué.

GASTON.

Attendez jusqu'à demain, monsieur, je vous en supplie... donnez-vous le temps de la réflexion.

POIRIER.

C'est tout réfléchi.

GASTON, à Verdelet.

Aidez-moi à prévenir un malheur irréparable.

VERDELET.

Ah ! vous ne le connaissez pas !

GASTON, à Poirier.

Prenez garde, monsieur. Je dois sauver cette femme, je dois la sauver à tout prix... Comprenez donc que je suis responsable de tout !

POIRIER.

Je l'entends bien ainsi.

GASTON.

Vous ne savez pas jusqu'où le désespoir pourrait m'emporter !

POIRIER.

Des menaces ?

GASTON.

Oui ! des menaces ; rendez-moi cette lettre... Vous ne sortirez pas !

POIRIER.

De la violence ! faut-il que je sonne mes gens ?

GASTON.

C'est vrai ! ma tête se perd. Écoutez-moi, du moins. Vous n'êtes pas méchant... c'est la colère, c'est la douleur qui vous égare.

POIRIER.

Colère légitime, douleur respectable !

GASTON.

Oui, monsieur, je reconnais mes fautes, je les déplore... mais, si je vous jurais de ne plus revoir madame de Montjay, si je vous jurais de consacrer ma vie au bonheur de votre fille ?

POIRIER.

Ce serait la seconde fois que vous le jureriez... Finissons !

GASTON.

Arrêtez ! vous aviez raison ce matin, c'est le désœuvrement qui m'a perdu.

POIRIER.

Ah ! vous le reconnaissez maintenant.

GASTON.

Eh bien, si je prenais un emploi ?...

POIRIER.

Un emploi ? vous ?

GASTON.

Vous avez le droit de douter de ma parole, je le sais ; mais gardez cette lettre, et, si je manque à mes engagements, vous serez toujours à temps...

POIRIER.

C'est vrai ! oui, c'est vrai.

VERDELET.

Eh bien, tu acceptes ? Tout vaut mieux qu'une séparation.

POIRIER.

Ce n'est pas tout à fait mon avis... Cependant puisque tu l'exiges... (Au marquis.) Je souscris pour ma part, monsieur, au traité que vous m'offrez... Il ne reste plus qu'à le soumettre à ma fille.

VERDELET.

Oh ! ce n'est pas ta fille qui demandera du scandale.

POIRIER.

Allons la trouver. (A Gaston.) Croyez bien, monsieur, qu'en tout ceci je ne consulte que le bonheur de mon enfant. Pour que vous n'ayez pas le droit d'en douter, je vous déclare d'avance que je n'attends plus rien de vous, que je n'accepterai rien, et resterai Gros-Jean comme devant.

VERDELET.

C'est bien, Poirier.

POIRIER, à Verdelet.

A moins pourtant qu'il ne rende ma fille si heureuse... si heureuse !... Ils sortent.

SCÈNE X

GASTON, seul.

Tu l'as voulu, marquis de Presles ! Est-ce assez d'humiliations ! Ah ! madame de Montjay ! — En ce moment, mon sort se décide. Que vont-ils me rapporter ? Ma condamnation ou celle de cette infortunée ? la honte ou le remords ? Et tout cela pour une fantaisie d'un jour ! Tu l'as voulu, marquis de Presles... n'accuse que toi !

Il reste absorbé.

SCÈNE XI

GASTON, LE DUC.

LE DUC, entrant, et frappant sur l'épaule de Gaston.

Qu'as-tu donc ?

GASTON.

Tu sais ce que mon beau-père me demandait ce matin ?

LE DUC.

Eh bien !

GASTON.

Si on te disait que j'y consens ?

LE DUC.

Je répondrais que c'est impossible.

GASTON.

C'est pourtant la vérité.

LE DUC.

Es-tu fou ? Tu le disais toi-même, s'il est un homme qui n'ait pas le droit...

GASTON.

Il le faut... Mon beau-père a ouvert une lettre de madame de Montjay ; dans sa colère, il voulait la porter chez son avoué, et, pour l'arrêter, j'ai dû me mettre à sa discrétion.

LE DUC.

Pauvre ami ! dans quel abîme as-tu roulé !

GASTON.

Ah ! si Pontgrimaud me tuait demain, quel service il me rendrait !

LE DUC.

Voyons, voyons, pas de ces idées-là !

GASTON.

Cela arrangerait tout.

LE DUC.

Tu n'as que vingt-cinq ans, ta vie peut être belle encore.

GASTON.

Ma vie ?... Regarde où j'en suis : ruiné, esclave d'un beau-père dont le despotisme s'autorisera de mes fautes, mari d'une femme que j'ai blessée au cœur et qui ne l'oubliera jamais !... Tu dis que ma vie peut être belle encore !... Mais je suis dégoûté de tout et de moi-même !... Mes étourderies, mes

sottises, mes égarements m'ont amené à ce point que tout me manque à la fois : la liberté, le bonheur domestique, l'estime du monde et la mienne propre !... Quelle pitié !...

LE DUC.

Du courage, mon ami ; ne te laisse pas abattre !

GASTON, se levant.

Oui, je suis un lâche ! Un gentilhomme a le droit de tout perdre, fors l'honneur.

LE DUC.

Que veux-tu faire ?

GASTON.

Ce que tu ferais à ma place.

LE DUC.

Non !

GASTON.

Tu vois bien que si, puisque tu m'as compris... Tais-toi !... je n'ai plus que mon nom, et je veux le garder intact... On vient.

SCÈNE XII

LES MÊMES, POIRIER, ANTOINETTE, VERDELET.

ANTOINETTE.

Non, mon père, non, c'est impossible !... Tout est fini entre M. de Presles et moi !

VERDELET.

Je ne te reconnais plus là, mon enfant.

POIRIER.

Mais puisque je te dis qu'il prendra une occupation ! qu'il ne reverra jamais cette femme ! qu'il te rendra heureuse !

ANTOINETTE.

Il n'y a plus de bonheur pour moi ! Si M. de Presles ne m'a pas aimée librement, croyez-vous qu'il m'aimera par contrainte ?

POIRIER, au marquis.

Parlez donc, monsieur !

ANTOINETTE.

M. de Presles se tait ; il sait que je ne croirais pas à ses protestations. Il sait aussi que tout lien est rompu entre nous, et qu'il ne peut plus être qu'un étranger pour moi... Reprenons donc tous les deux ce que la loi peut nous rendre de liberté... Je veux une séparation, mon père. Donnez-moi cette lettre : c'est à moi, à moi seule, qu'il appartient d'en faire usage ! Donnez-la-moi !

POIRIER.

Je t'en supplie, mon enfant, pense au scandale qui va nous éclabousser tous.

ANTOINETTE.

Il ne salira que les coupables !

VERDELET.

Pense à cette femme que tu vas perdre à jamais...

ANTOINETTE.

A-t-elle eu pitié de moi ?... Mon père, donnez-moi cette lettre. Ce n'est pas votre fille qui vous la demande, c'est la marquise de Presles outragée.

POIRIER.

La voilà... Mais puisqu'il prendrait une occupation...

ANTOINETTE.

Donnez. (Au marquis.) Je tiens ma vengeance, monsieur, elle ne saurait m'échapper. Vous aviez engagé votre honneur pour sauver votre maîtresse, je le dégage et vous le rends.

Elle déchire la lettre et la jette au feu.

POIRIER.

Eh bien, qu'est-ce qu'elle fait ?

ANTOINETTE.

Mon devoir !

VERDELET.

Brave enfant !

LE DUC.

Noble cœur !

GASTON.

Oh ! madame, comment vous exprimer ?... Orgueilleux que j'étais ! je croyais m'être mésallié... vous portez mon nom mieux que moi ! Ce ne sera pas trop de toute ma vie pour réparer le mal que j'ai fait.

ANTOINETTE.

Je suis veuve, monsieur.

Elle prend le bras de Verdelet pour sortir.

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

VERDELET, ANTOINETTE, POIRIER.

Antoinette est assise entre Verdelet et Poirier.

VERDELET.

Je te dis que tu l'aimes encore.

POIRIER.

Et moi, je te dis que tu le hais.

VERDELET.

Mais non, Poirier...

POIRIER.

Mais si !... Ce qui s'est passé hier ne te suffit pas ? Tu voudrais que ce vaurien m'enlevât ma fille à présent ?

VERDELET.

Je voudrais que l'existence d'Antoinette ne fût pas à jamais perdue, et, à la façon dont tu t'y prends...

POIRIER.

Je m'y prends comme il me plaît, Verdelet... Ça t'est facile de faire le bon apôtre, tu n'es pas à couteaux tirés avec le marquis, toi ! Une fois qu'il aurait emmené sa femme, tu serais toujours fourré chez elle, et, pendant ce temps, je vivrais dans mon trou, seul, comme un chat-huant... voilà ton rêve ! Oh ! je te connais, va ! Égoïste comme tous les vieux garçons !...

VERDELET.

Prends garde, Poirier ! Es-tu sûr qu'en poussant les choses à l'extrême, tu n'obéisses pas toi-même à un sentiment d'égoïsme ?...

POIRIER.

Nous y voilà ! C'est moi qui suis l'égoïste ici ! parce que je défends le bonheur de ma fille ! parce que je ne veux pas que mon gueux de gendre m'arrache mon enfant pour la torturer ! (A sa fille.) Mais dis donc quelque chose !... ça te regarde plus que moi.

ANTOINETTE.

Je ne l'aime plus, Tony. Il a tué dans mon cœur tout ce qui fait l'amour.

POIRIER.

Ah !

ANTOINETTE.

Je ne le hais pas, mon père ; il m'est indifférent, je ne le connais plus.

POIRIER.

Ça me suffit.

VERDELET.

Mais, ma pauvre Toinon, tu commences la vie à peine. As-tu jamais réfléchi sur la destinée d'une femme séparée de son mari? T'es-tu jamais demandé... ?

POIRIER.

Ah! Verdelet, fais-nous grâce de tes sermons! Elle sera, pardieu, bien à plaindre avec son bonhomme de père, qui n'aura plus d'autre ambition que de l'aimer et de la dorloter! Tu verras, fifille, quelle bonne existence nous mènerons à nous deux... (Montrant Verdelet.) A nous trois! car je vaux mieux que toi, gros égoïste!... Tu verras comme nous t'aimerons, comme nous te câlinerons! Ce n'est pas nous qui te planterons là pour courir après des comtesses!... Allons, faites tout de suite une risette à ce père... dites que vous serez heureuse avec lui.

ANTOINETTE.

Oui, mon père, bien heureuse.

POIRIER.

Tu l'entends, Verdelet?

VERDELET.

Oui, oui.

POIRIER.

Quant à ton garnement de mari... tu as été trop bonne pour lui, ma fille... nous le tenions!... Enfin!... Je lui servirai une pension de mille écus, et il ira se faire pendre ailleurs.

ANTOINETTE.

Ah! qu'il prenne tout, qu'il emporte tout ce que je possède.

POIRIER.

Non pas !

ANTOINETTE.

Je ne demande qu'une chose, c'est de ne jamais le revoir.

POIRIER.

Il entendra parler de moi sous peu... Je viens de lui décocher un dernier trait...

ANTOINETTE.

Qu'avez-vous fait ?

POIRIER.

Hier, en te quittant, je suis allé avec Verdelet chez mon notaire.

ANTOINETTE.

Eh bien ?

POIRIER.

J'ai mis en vente le château de Presles, le château de messieurs ses pères.

ANTOINETTE.

Vous avez fait cela ? Et toi, Tony, tu l'as laissé faire ?

VERDELET, bas, à Antoinette.

Sois tranquille.

POIRIER.

Oui, oui. La bande noire a bon nez, et j'espère qu'avant un mois, ce vestige de la féodalité ne souillera plus le sol d'un peuple libre. Sur son emplacement, on plantera des betteraves ; avec ses matériaux, on bâtira des chaumières pour l'homme utile, pour le laboureur, pour le vi-

gneron ; le parc de ses pères, on le rasera, on le sciera en petits morceaux, on le brûlera dans la cheminée des bons bourgeois qui ont gagné de quoi acheter du bois. J'en ferai venir quelques stères pour ma consommation personnelle.

ANTOINETTE.

Mais il croira que c'est une vengeance...

POIRIER.

Il aura raison.

ANTOINETTE.

Il croira que c'est moi...

VERDELET, bas, à Antoinette.

Sois donc tranquille, mon enfant.

POIRIER.

Je vais voir si les affiches sont prêtes, des affiches énormes dont nous couvrirons les murs de Paris. — « A vendre, le château de Presles ! »

VERDELET.

Il est peut-être déjà vendu.

POIRIER.

Depuis hier soir ? Allons donc ! je vais chez l'imprimeur.

SCÈNE II

VERDELET, ANTOINETTE.

VERDELET.

Ton père est absurde ! si on le laissait faire, il rendrait tout rapprochement impossible entre ton mari et toi.

ANTOINETTE.

Qu'espères-tu donc, mon pauvre Tony ? Mon amour est tombé de trop haut pour pouvoir se relever jamais. Tu ne sais pas ce que M. de Presles était pour moi...

VERDELET.

Mais si, mais si, je le sais.

ANTOINETTE.

Ce n'était pas seulement un mari, c'était un maître dont j'aurais été fière d'être la servante. Je ne l'aimais pas seulement, je l'admirais comme un représentant d'un autre âge. Ah ! Tony, quel réveil !

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. le marquis demande si madame peut le recevoir ?

ANTOINETTE.

Non.

VERDELET.

Reçois-le, mon enfant. (Au domestique.) M. le marquis peut entrer.

Le domestique sort.

ANTOINETTE.

A quoi bon ?

Le marquis entre.

GASTON.

Rassurez-vous, madame, vous n'aurez pas longtemps l'ennui de ma présence. Vous l'avez dit hier, vous êtes veuve, et je suis trop coupable pour ne pas sentir que votre arrêt est irrévocable. Je viens vous dire adieu.

VERDELET.

Comment, monsieur ?

GASTON.

Oui, monsieur, je prends le seul parti honorable qui me reste, et vous êtes homme à le comprendre.

VERDELET.

Mais, monsieur...

GASTON.

Je vous entends... Ne craignez rien de l'avenir et rassurez M. Poirier. J'ai un état, celui de mon père : soldat. Je pars demain pour l'Afrique avec M. de Montmeyran, qui me sacrifie son congé.

VERDELET, bas, à Antoinette.

C'est un homme de cœur.

ANTOINETTE, bas.

Je n'ai jamais dit qu'il fût lâche.

VERDELET.

Voyons, mes enfants... ne prenez pas de résolutions extrêmes... Vos torts sont bien grands, monsieur le marquis, mais vous ne demandez qu'à les réparer, j'en suis sûr.

GASTON.

Ah ! s'il était une expiation ! (Un silence) Il n'en est pas, monsieur. (A Antoinette.) Je vous laisse mon nom, madame, vous le garderez sans tache. J'emporte le remords d'avoir troublé votre vie, mais vous êtes jeune, vous êtes belle, et la guerre a d'heureux hasards.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Je viens te chercher.

GASTON.

Allons ! (Tendant la main à Verdelet.) Adieu, monsieur Verdelet. (Ils s'embrassent.) Adieu, madame ; adieu pour toujours !

LE DUC.

Il vous aime, madame.

GASTON.

Tais-toi !

LE DUC.

Il vous aime éperdument... En sortant de l'abîme dont vous l'avez tiré, ses yeux se sont ouverts, il vous a vue telle que vous êtes.

ANTOINETTE.

Mademoiselle Poirier l'emporte sur madame de Montjay ?... quel triomphe !...

VERDELET.

Ah ! tu es cruelle !

GASTON.

C'est justice, monsieur. Elle était digne de l'amour le plus pur, et je l'ai épousée pour son argent. J'ai fait un marché ! un marché que je n'ai pas même eu la probité de tenir. (A Antoinette.) Oui, le lendemain de notre mariage, je vous sacrifiais, par forfanterie de vice, à une femme qui ne vous vaut pas. C'était trop peu de votre jeunesse, de votre grâce, de votre pureté : pour éclairer ce cœur aveugle, il vous a fallu en un jour me sauver deux fois l'honneur. Quelle âme assez basse pour résister à tant de dévouement ? et que prouve mon amour, qui puisse me relever à vos yeux ? En vous aimant, je fais ce que tout homme ferait à ma place ; en vous méconnaissant, j'ai fait ce que n'eût fait personne. Vous avez raison, madame, méprisez un cœur indigne de vous ; j'ai tout perdu, jusqu'au droit de me plaindre, et je ne me plains pas... Viens, Hector.

LE DUC.

Attends... Savez-vous où il va, madame ? Sur le terrain.

VERDELET et ANTOINETTE.

Sur le terrain ?

GASTON.

Que fais-tu ?

LE DUC.

Puisque ta femme ne t'aime plus, on peut bien lui dire... Oui, madame, il va se battre.

ANTOINETTE.

Ah ! Tony, sa vie est en danger...

LE DUC.

Que vous importe, madame ? Tout n'est-il pas rompu entre vous ?

ANTOINETTE.

Oui, oui, je le sais, tout est rompu... M. de Presles peut disposer de sa vie... Il ne me doit plus rien...

LE DUC, à Gaston.

Allons, viens...

Ils vont jusqu'à la porte.

ANTOINETTE.

Gaston !

LE DUC.

Tu vois bien qu'elle t'aime encore !

GASTON, se jetant à ses pieds.

Ah ! madame, s'il est vrai, si je ne suis pas sorti tout à fait de votre cœur, dites un mot... donnez-moi le désir de vivre.

Entre Poirier.

SCÈNE IV

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur le marquis ?

ANTOINETTE.

Il va se battre.

POIRIER.

Un duel ! cela t'étonne ? Les maîtresses, les duels, tout cela se tient. Qui a terre a guerre.

ANTOINETTE.

Que voulez-vous dire, mon père ?... Supposeriez-vous...

POIRIER.

J'en mettrais ma main au feu.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur ? Vous ne répondez pas ?

POIRIER.

Crois-tu qu'il aura la franchise de l'avouer ?

GASTON.

Je ne sais pas mentir, madame. Ce duel est tout ce qui reste d'un passé odieux.

POIRIER.

Il a l'impudence d'en convenir ! Quel cynisme !

ANTOINETTE.

Et on me dit que vous m'aimez !... Et j'étais prête à vous pardonner au moment où vous alliez vous battre pour votre maîtresse !... On faisait de cette dernière offense un piège à ma faiblesse... Ah ! monsieur le duc !

LE DUC.

Il vous l'a dit, madame, ce duel est le reliquat d'un passé qu'il déteste et qu'il voudrait anéantir.

VERDELET, au marquis.

Eh bien, monsieur, c'est bien simple ; si vous n'aimez plus madame de Montjay, ne vous battez pas pour elle.

GASTON.

Quoi ! monsieur, faire des excuses ?

VERDELET.

Il s'agit de donner à Antoinette une preuve de votre sincérité ; c'est la seule que vous puissiez lui offrir. Le sacrifice qu'on vous demande est très grand, je le sais ; mais, s'il l'était moins, pourrait-il racheter vos torts ?

POIRIER, à part.

Voilà cet imbécile qui va les raccommoder, maintenant !

GASTON.

Je ferais avec joie le sacrifice de ma vie pour réparer mes fautes, mais celui de mon honneur... la marquise de Presles ne l'accepterait pas.

ANTOINETTE.

Et si vous vous trompiez, monsieur ? si je vous le demandais ?

GASTON.

Quoi ! madame, vous exigeriez ?...

ANTOINETTE.

Que vous fassiez pour moi presque autant que pour madame de Montjay ? Oui, monsieur. Vous consentiez pour elle à renier le passé de votre famille, et vous ne renonceriez pas pour moi à un duel... à un duel qui m'offense ? Comment croirai-je à votre amour, s'il est moins fort que votre vanité ?

POIRIER.

D'ailleurs, vous serez bien avancé quand vous

aurez attrapé un mauvais coup ! Croyez-moi, prudence est mère de sûreté.

VERDELET, à part.

Vieux serpent !

GASTON.

Voilà ce qu'on dirait, madame.

ANTOINETTE.

Qui oserait douter de votre courage ? N'avez-vous pas fait vos preuves ?

POIRIER.

Et que vous importe l'opinion d'un tas de godelureaux ? Vous aurez l'estime de mes amis, cela doit vous suffire.

GASTON.

Vous le voyez, madame, on rirait de moi... vous n'aimeriez pas longtemps un homme ridicule.

LE DUC.

Personne ne rira de toi. C'est moi qui porterai tes excuses sur le terrain, et je te promets qu'elles n'auront rien de plaisant.

GASTON.

Comment ! tu es aussi d'avis... ?

LE DUC.

Oui, mon ami : ton duel n'est pas de ceux qu'il ne faut pas arranger, et le sacrifice dont se contente ta femme ne touche qu'à ton amour-propre.

GASTON.

Des excuses, sur le terrain ?...

POIRIER.

J'en ferais, moi...

VERDELET.

Décidément, Poirier, tu veux forcer ton gendre à se battre ?

POIRIER.

Moi ? Je fais tout ce que je peux pour l'en empêcher.

LE DUC.

Allons, Gaston, tu n'as pas le droit de refuser cette marque d'amour à ta femme.

GASTON.

Eh bien... non ! c'est impossible.

ANTOINETTE.

Mon pardon est à ce prix.

GASTON.

Reprenez-le donc, madame, je ne porterai pas loin mon désespoir.

POIRIER.

Ta ra ta ta. Ne l'écoute pas, fifille ; quand il aura l'épée à la main, il se défendra malgré lui.

ANTOINETTE.

Si madame de Montjay vous défendait de vous battre, vous lui obéiriez. Adieu.

GASTON.

Antoinette... au nom du ciel !...

LE DUC.

Elle a mille fois raison.

GASTON.

Des excuses ! moi !

ANTOINETTE.

Ah ! vous n'avez que de l'orgueil !

LE DUC.

Voyons, Gaston, fais-toi violence. Je te jure que, moi, à ta place, je n'hésiterais pas.

GASTON.

Eh bien... A un Pontgrimaud ! — Va sans moi.

Il tombe dans un fauteuil.

LE DUC, à Antoinette.

Êtes-vous contente de lui ?

ANTOINETTE.

Oui, Gaston, tout est réparé. Je n'ai plus rien à vous pardonner, je vous crois, je suis heureuse, je vous aime. (Elle lui prend la tête dans ses mains et l'embrasse au front.) Et maintenant, va te battre, va !...

GASTON, bondissant.

Oh ! chère femme, tu as le cœur de ma mère !

ANTOINETTE.

Celui de la mienne, monsieur...

POIRIER, à part.

Que les femmes sont bêtes, mon Dieu !

GASTON, au duc.

Allons vite ! nous arriverons les derniers.

ANTOINETTE.

Vous tirez bien l'épée, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Comme Saint-George, madame, et un poignet d'acier ! M. Poirier, priez pour Pontgrimaud.

ANTOINETTE, à Gaston.

N'allez pas tuer ce pauvre jeune homme, au moins.

GASTON.

Il en sera quitte pour une égratignure, puisque tu m'aimes. — Partons, Hector.

Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.

ANTOINETTE.

Encore une lettre ?

GASTON.

Ouvrez-la vous-même.

ANTOINETTE.

C'est la première, monsieur.

GASTON.

Oh ! j'en suis sûr.

ANTOINETTE ouvre la lettre.

C'est M. de Pontgrimaud.

GASTON.

Bah !

ANTOINETTE, lisant.

« Mon cher marquis,

« Nous avons fait tous les deux nos preuves. Je n'hésite donc pas à vous dire que je regrette un moment de vivacité... »

GASTON.

Oui, de ma part.

ANTOINETTE.

« Vous êtes le seul homme du monde à qui je consentisse à faire des excuses. Et je ne doute pas que vous ne les acceptiez aussi galamment qu'elles vous sont faites. »

GASTON.

Ni plus ni moins.

ANTOINETTE.

« Tout à vous de cœur,

« Vicomte DE PONTGRIMAUD. »

LE DUC.

Il n'est pas vicomte, il n'a pas de cœur, il n'a pas de Pont ; mais il est Grimaud, sa lettre finit bien.

VERDELET, à Gaston.

Tout s'arrange pour le mieux, mon cher enfant : j'espère que vous voilà corrigé ?

GASTON.

A tout jamais, cher monsieur Verdelet. A

partir d'aujourd'hui, j'entre dans la vie sérieuse et calme ; et, pour rompre irrévocablement avec les folies de mon passé, je vous demande une place dans vos bureaux.

VERDELET.

Dans mes bureaux ! vous ? un gentilhomme ?

GASTON.

Ne dois-je pas nourrir ma femme ?

VERDELET.

C'est bien, monsieur le marquis.

POIRIER, à part.

Exécutons-nous. (Haut.) C'est très bien, mon gendre ; voilà des sentiments véritablement libéraux. Vous étiez digne d'être un bourgeois ; nous pouvons nous entendre. Faisons la paix et restez chez moi.

GASTON.

Faisons la paix, je le veux bien, monsieur. Quant à rester ici, c'est autre chose. Vous m'avez fait comprendre le bonheur du charbonnier qui est maître chez lui. Je ne vous en veux pas, mais je m'en souviendrai.

POIRIER.

Et vous emmenez ma fille ? vous me laissez seul dans mon coin ?

ANTOINETTE.

J'irai vous voir souvent, mon père.

GASTON.

Et vous serez toujours le bienvenu chez moi.

POIRIER.

Ma fille va être la femme d'un commis marchand !

VERDELET.

Non, Poirier ; ta fille sera châtelaine de Presles. Le château est vendu depuis ce matin, et, avec la permission de ton mari, Toinon, ce sera mon cadeau de noces.

ANTOINETTE.

Bon Tony !... Vous me permettez d'accepter, Gaston ?

GASTON.

M. Verdelet est de ceux envers qui la reconnaissance est douce.

VERDELET.

Je quitte le commerce, — je me retire chez vous, monsieur le marquis, si vous le trouvez bon, et nous cultiverons vos terres ensemble : c'est un métier de gentilhomme.

POIRIER.

Eh bien, et moi ? on ne m'invite pas ?... Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

VERDELET.

Achète une propriété, et viens vivre auprès d'eux.

POIRIER.

Tiens, c'est une idée.

VERDELET.

Pardieu ! tu n'as que cela à faire : car tu es guéri de ton ambition, je pense.

POIRIER.

Oui, oui. (A part.) Nous sommes en mil huit cent quarante-six ; je serai député de l'arrondissement de Presles en quarante-sept, et pair de France en quarante-huit.

L'AVENTURIÈRE

COMÉDIE

Par ÉMILE AUGIER

Représentée pour la première fois en cinq actes à la Comédie-Française le 23 mars 1848.
Reprise en quatre actes au même théâtre, le 10 avril 1860.
Et, en dernier lieu, le 8 mai 1880.

A

S. A. R.

Mgr HENRI D'ORLÉANS

DUC D'AUMALE

SON ANCIEN CONDISCIPLE ET DÉVOUÉ CONFRÈRE

É. AUGIER

AVERTISSEMENT

Voilà trois ans que j'ai fait, pour ma satisfaction personnelle, le travail que je livre aujourd'hui au public.

C'est une tentative presque sans précédents dans l'histoire des lettres, que la refonte, après dix ans, d'un ouvrage qui avait réussi à son apparition. Inutile de dire que je ne me suis pas imposé de léger cette tâche de patience ; c'est après avoir attentivement étudié le fort et le faible de la pièce, après m'être bien convaincu qu'elle péchait foncièrement par certaines inexpériences faciles à réparer, que j'ai entrepris, non pas d'en faire un chef-d'œuvre, mais de la mettre sur ses pieds. Après quoi, j'ai serré le tout au fond d'un tiroir, attendant le moment d'éprouver par la représentation si je m'étais ou non trompé. Le moment est venu, et le public semble m'avoir donné raison. Je souhaite que le lecteur ne casse pas l'arrêt du spectateur.

2 mai 1860.

PERSONNAGES

		Acteurs qui ont créé les rôles.
MONTE-PRADE	MM.	BEAUVALLET.
FABRICE		GEFFROY.
DON ANNIBAL		RÉGNIER.
HORACE		MÉTRÈME.
DARIO		BARRÉ.
DOÑA CLORINDE	Mmes	PLESSY.
CÉLIE		FAVART.

La scène est à Padoue, en 15...

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une salle dans la maison de Monte-Prade.

SCÈNE PREMIÈRE

DARIO, UN VALET, puis MONTE-PRADE.

DARIO, au valet.

Avertissez mon frère... Ah ! le voici.

Le valet sort.
A Monte-Prade qui entre par la gauche.

Bonjour.

MONTE-PRADE.

Quelle surprise ! vous, mon frère, de retour ?

DARIO.

Oui, j'arrive à l'instant et j'en apprends de belles, Monsieur mon frère aîné.

MONTE-PRADE.

Vous savez les nouvelles ?

DARIO.

Oui certes, je les sais.

MONTE-PRADE.

J'en suis fort satisfait.

DARIO.

Et moi, j'en suis... comment dirai-je ? stupéfait !
Je ne m'attendais pas à cela, je l'avoue !
Vous vous êtes rendu la fable de Padoue...

MONTE-PRADE.

Prenez-le sur un ton qui soit plus de mon goût,
Si vous voulez pousser l'entretien jusqu'au bout.
Nous sommes tous les deux un peu vifs, mon cher frère ;
Ne débutons donc pas par nous mettre en colère.
Certes, je montre assez quel cas je fais de vous
En vous laissant toucher, même d'un ton fort doux,
Un sujet délicat interdit à tout autre ;
Mais soyez raisonnable et mettez-y du vôtre ;
Payez-moi de retour en ne me disant rien
Qui m'oblige aussitôt à clore l'entretien.

DARIO.

C'est bientôt dit ; mais moi, morbleu ! cela m'irrite
Qu'un homme comme vous, d'honneur et de mérite,
Éprouvé par la guerre et par l'âge averti,
Se laisse prendre au piège ainsi qu'un apprenti.
Mais pour vous aveugler de si belle manière
Quel charme vous a donc jeté cette sorcière ?

MONTE-PRADE.

Dites enchanteresse et vous aurez bien dit.
Aux mensonges des sots donnez moins de crédit ;
Ce que vous m'accordez ici d'expérience
Entre eux et moi vous doit mettre au moins en balance.
L'histoire de Clorinde est courte ; la voici...
Et je n'avance rien que je n'aie éclairci :
J'ai vu tous ses papiers de famille... Son père,
Hidalgo de Burgos, mourut dans la misère ;
Alors don Annibal (c'est son frère...)

DARIO.

Oui, je sais.
Je viens de l'entrevoir, sa mine en dit assez !
Il a l'air...

MONTE-PRADE.

Il a l'air d'un soldat de fortune,
D'un soudard, si le mot sert mieux votre rancune ;
Mais est-ce le premier hidalgo que les camps
Aient déshabitué des maintiens élégants ?
Vous en avez connu de ces hommes d'épée
A mine de pillage et de franche lippée,
Qui faisaient bon marché de tout, hors de l'honneur,
Plus fermes sur ce point, certes, que maint seigneur :
Par exemple Annibal... ne haussez pas l'épaule !
Vous verrez comme il prend au sérieux son rôle
De frère ; quel respect il a pour cette sœur
Dont il est devenu l'unique défenseur ;
Et de quel air piteux tout à la fois et rogue
Il se tait devant elle, attentif comme un dogue
Que l'enfant de son maître a pris pour oreiller,
Et qui n'ose souffler de peur de l'éveiller.

DARIO.

Comment est-il ici ce petit saint en niche ?

MONTE-PRADE.

Il allait demander du service à l'Autriche,
Et conduisait sa sœur, comptant auparavant
La placer près de lui dans un pauvre couvent,
Jusqu'à la paix du moins. Il fut malade en route,
Ce qui mit son petit viatique en déroute ;
Et le défaut d'argent les retenait ici
Quand je les ai tous deux rencontrés, Dieu merci !
Vous voyez que l'histoire est simple.

DARIO.

Par le diable !
Un mensonge bien fait doit être vraisemblable,
Et pour duper les gens ce sont les maladroits
Qui mentent sans mesure et par-dessus les toits.

MONTE-PRADE.

Enfin vous avouez qu'il n'est rien d'impossible
Dans l'histoire que fait Clorinde ?

DARIO.

Elle est plausible ;
Même je la croirais presque vraie au besoin.

MONTE-PRADE.

S'il est ainsi, pourquoi ne la croyez-vous point ?

DARIO.

Pourquoi ? Parce qu'elle est fausse d'un bout à l'autre.

MONTE-PRADE.

Par ma foi, mon esprit rend les armes au vôtre.
Je ne vous comprends plus.

DARIO.

Je parle de bon sens :
Tout cela serait vrai, dit par d'honnêtes gens ;
Par des fripons, c'est faux.

MONTE-PRADE.

Mais mordieu !... car j'enrage
De vous voir raisonner de la sorte à votre âge,
Où diable prenez-vous que ce soient des fripons ?

DARIO.

Sur l'amour que la sœur feint pour vous, j'en réponds.

MONTE-PRADE.

Elle feint, dites-vous ?

DARIO.

Hélas ! mon pauvre frère,
Vous croyez-vous vraiment encore fait pour plaire ?
Vos soixante ans passés ont-ils de tels appâts...

MONTE-PRADE.

J'ai soixante ans passés, je ne l'ignore pas ;
Mais, comme j'ai vécu de ma vie économe,
J'ai l'âge d'un vieillard et le sang d'un jeune homme.
Les rides de mon front n'ont pas atteint mon cœur ;
Poudreux est le flacon, mais vive est la liqueur,
Et qu'il passe un rayon à travers la bouteille,
Elle redevient jeune aussitôt et vermeille.
Pour l'homme c'est l'amour, ce pur rayon qui rend
L'intérieur visible et le corps transparent.

DARIO.

L'admirable pathos chez un sexagénaire !

MONTE-PRADE.

Si vous n'y voyez rien, tant pis pour vous, mon frère.

DARIO.

Ainsi, c'est résolu : vos amis, vos parents,
Vous sacrifiez tout... et jusqu'à vos enfants !

MONTE-PRADE.

Mes enfants, dites-vous ? Je n'ai plus qu'une fille ;
Mon fils est dès longtemps sorti de ma famille.

Le jour qu'il a voulu prendre sa liberté,
Il m'a rendu la mienne et s'est déshérité.

DARIO.

C'est votre sang pourtant et le devoir réclame...

MONTE-PRADE.

Oh ! ne m'alléguez pas mon fils contre ma femme,
Car de son abandon mon hymen est le fruit,
Et je prétends par là me consoler de lui.

DARIO.

Mais votre fille, au moins ? Elle vous idolâtre
Et n'a pas mérité d'avoir une marâtre.

MONTE-PRADE.

C'est une mère aussi que je vais lui donner ;
Clorinde l'aime autant qu'il peut s'imaginer.

DARIO.

Je n'entreprendrai pas de vous faire comprendre
Quel compte on doit tenir d'une amitié si tendre.
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce que j'ai pu ;
Puisque c'est en vain, tout entre nous est rompu.

MONTE-PRADE, ému.

Notre vieille amitié ?...

DARIO.

Parbleu, que vous importe ?
Sur moi, sur vos enfants, une intruse l'emporte.

MONTE-PRADE.

Une intruse !

DARIO.

Je romps tout commerce avec vous.

MONTE-PRADE, sèchement.

Comme vous l'entendrez.

DARIO.

Je romps l'espoir si doux
Du lien qui devait resserrer la famille :
Mon fils ne sera pas l'époux de votre fille.

MONTE-PRADE.

Mais ces pauvres enfants vont être désolés !
Laissons-les être heureux malgré nos démêlés.

DARIO.

Non, morbleu ! Quelque amour qu'il ait pour sa cousine,
Mon fils ne sera pas gendre d'une coquine.

MONTE-PRADE.

Soit. Ma fille n'est pas en peine de partis,
Et j'en trouverai cent qui vaudront votre fils.

DARIO.

Je le souhaite, hélas ! plus que je ne l'espère,
Car je ne sache pas d'honnête homme et bon père
Qui souffre que son fils entre en une maison
Dont le chef s'est si fort égaré de raison,
Où l'honneur est aux mains d'une femme tarée
Où tout dérèglement a par elle une entrée,
Où les enfants n'auraient enfin devant les yeux,
Pour y former leurs mœurs, qu'exemples vicieux.

MONTE-PRADE.

Avez-vous dit, Monsieur ?

DARIO.

J'ai dit.

MONTE-PRADE.

Voici la porte,
Et ne revenez pas sans une bonne escorte,
Car je vous en préviens et vous en fais serment,
Vous ne sortiriez pas aussi commodément.

DARIO.

Il suffit.

MONTE-PRADE.

Dites bien à toute la cabale
Que son opinion m'est tout à fait égale ;
Que je suis enchanté de voir mes bons amis
Se démasquer si vite, à l'épreuve soumis ;
Que leur déchaînement ne sert en cette affaire
Qu'à me rendre Clorinde encor cent fois plus chère ;
Mais que je couperai la figure au premier
Que je prends sur le fait de la calomnier.

DARIO.

Vous aurez fort à faire. Adieu, je me retire.

MONTE-PRADE.

Bonsoir.

Dario sort.

SCÈNE II

MONTE-PRADE, seul.

Donc contre moi tout le monde conspire !
C'est fort bien. L'abandon de ce vieux sermonneur
Complète le désert autour de mon bonheur.
Tant mieux ! Ce qui manquait à ma béatitude,
O mes chers envieux, c'était la solitude.

Ah ! vous vous figuriez, podagres aux cœurs froids,
Entre Clorinde et vous embarrasser mon choix !
Vous me jugiez par vous, pauvres âmes gelées,
D'où les illusions sont toutes envolées,
Et qui n'avez pas su dans un coin encor vert
Dérober une seule hirondelle à l'hiver !
Je vous plains, bonnes gens, de ne pas le connaître,
Ce charme du dernier amour qui me pénètre
Et me rend un reflet doré de mes vingt ans.
O mon dernier beau jour, plus beau que le printemps,
Est-ce trop acheter ta présence céleste
Qu'abandonner pour toi ma part de tout le reste ?

SCÈNE III

CÉLIE MONTE-PRADE, HORACE.

CÉLIE, à Horace dans le fond.

Tâchons de l'attendrir ; tombons à ses genoux.

Ils s'agenouillent à droite et à gauche de Monte-Prade.

Ah ! mon père !

HORACE.

Ah ! mon oncle !

MONTE-PRADE.

Eh bien, que voulez-vous ?

HORACE.

Je viens de rencontrer mon père dans la rue...

MONTE-PRADE.

Ah ! fort bien. La cabale a fait une recrue !
Vous venez tous les deux me livrer votre assaut.

HORACE.

Ayez pitié...

MONTE-PRADE.

Tais-toi. Me prends-tu pour un sot ?
Mon frère, ayant sur moi faussé toutes ses armes,
Comme dernier recours me députe vos larmes ;
Mais sincères ou non, coulant pour m'ébranler,
Morbleu ! je les renvoie à qui les fait couler.

HORACE.

Serez-vous si cruel... ?

MONTE-PRADE.

Ah ! point de verbiage.
Est-ce moi qui m'oppose à votre mariage ?
C'est mon frère, et je trouve assez exaspérant
Qu'il me donne envers vous le rôle du tyran.
C'est à lui, non à moi qu'il faut demander grâce.

HORACE.

Mais il a des motifs...

MONTE-PRADE.

Tout beau, monsieur Horace !
Je ne vous permets pas de toucher ce sujet.
Tes visites étant désormais sans objet,
Prends congé de Célie.

HORACE.

Eh quoi donc, tout de suite ?

MONTE-PRADE.

Ton père par la sienne a dicté ma conduite,
Et tant que le brutal n'entendra pas raison,
Tu ne remettras pas les pieds à la maison.
Allons, fais tes adieux.

HORACE.

Adieu, chère Célie...

CÉLIE.

Mes jours s'achèveront dans la mélancolie...

HORACE.

Et moi, loin de tes yeux, je n'ai plus qu'à mourir !

Monte-Prade sort brusquement

SCÈNE IV

CÉLIE, HORACE.

CÉLIE.

Il ne nous laisse pas le temps de l'attendrir,
Preuve qu'en son projet il est inébranlable.

HORACE.

Mon père, d'autre part, n'est pas très pitoyable.

CÉLIE.

Qu'allons-nous devenir entre ces entêtés ?
Hélas ! il faudra bien faire leurs volontés !

HORACE.

Si nous faisons les leurs, qui donc fera les nôtres ?
Le sage doit apprendre à se passer des autres,
Me dit souvent mon père, et je veux aujourd'hui
T'épouser sagement, en me passant de lui.

CÉLIE.

Horace, y penses-tu ?

HORACE.

J'y pense !

CÉLIE.

Une révolte ?

HORACE.

Après le mauvais grain la mauvaise récolte !

CÉLIE.

Il est homme à jamais ne te la pardonner !

HORACE.

Je suis homme à ne pas beaucoup m'en chagriner.

CÉLIE.

C'est parler méchamment.

HORACE.

C'est parler, ma Célie,
En homme que l'amour de tout lien délie ;
Père, patrie, amis ne sont de rien pour moi,
Et je peux me passer de tout, hormis de toi.

CÉLIE.

Mais, pour nous marier tout seuls, avons-nous l'âge ?

HORACE.

C'est vrai, diable !

CÉLIE.

On ferait casser le mariage.

HORACE, à part.

Les morceaux en sont bons.

CÉLIE.

Quoi, vous riez, Monsieur ?

HORACE.

Là, ne te fâche pas, je ris à contre-cœur.
Mais sérieusement, que résoudre, que faire,
A moins de secouer l'autorité d'un père ?

CÉLIE.

A tout événement, Horace, jurons-nous
De nous aimer toujours.

HORACE.

Je le jure à genoux !

CÉLIE.

Et de ne pas souffrir qu'un ordre plus barbare
Par un autre hyménée à jamais nous sépare.

HORACE.

Jurons ! et qu'un baiser cimente le serment !

CÉLIE, s'échappant.

Ma parole n'a pas besoin de ce ciment !

HORACE, la poursuivant.

Un baiser, ma Célie, et sans faire la moue.

CÉLIE, s'arrêtant.

Ne te suffit-il pas de mon cœur... sans ma joue ?

HORACE.

Et toi, crois-tu beaucoup illustrer ta rigueur
De refuser ta joue ayant donné ton cœur ?

Il l'embrasse.

SCÈNE V

LES MÊMES, FABRICE.

FABRICE.

Grand bien vous fasse, ami ! Le seigneur Monte-Prade ?

HORACE.

Mon oncle...

FABRICE.

C'est votre oncle ? Alors, mon camarade,
N'es-tu pas le petit Horace ?

HORACE.

C'est mon nom ;
Et toi, mon cher ami, comment t'appelle-t-on ?

FABRICE.

Tu ne me connais pas ?

HORACE.

Non, le diable m'emporte.

FABRICE.

Quoi ! dix ans ont-ils pu me changer de la sorte ?
C'est de ma longue absence un reproche cruel
Qu'il faille me nommer sur le seuil paternel !
Je suis Fabrice.

CÉLIE.

Dieu !

HORACE, lui tendant la main.

Reçois la bienvenue.
— Voici ta sœur.

FABRICE.

Ma sœur ?

CÉLIE, à Horace.

Qu'il n'a pas reconnue !

FABRICE.

Ah ! c'est que dans mon cœur tu n'avais pas grandi,
Et je n'y rapportais qu'un enfant étourdi !
Comme te voilà grande et timide et jolie !
Mais as-tu peur de moi ? Dans mes bras, ma Célie !

CÉLIE, timidement, après l'avoir embrassé.

Notre père est sorti.

FABRICE.

Tiens, je n'y pensais plus !
Il est sorti ? Tant mieux, c'est qu'il n'est pas perclus.
Je le craignais bien vieux, bien vieux, mon pauvre père.

HORACE.

Il n'a jamais été plus gaillard, au contraire.
Il gagne un an de moins tous les jours.

FABRICE.

Dieu merci !
Me voilà déchargé de mon plus grand souci !
Je m'accusais déjà de sa décrépitude
Comme d'un fruit amer de mon ingratitude...
Aussi comme je vais lui demander pardon
De mon libertinage et de mon abandon !
A-t-il toujours son air vénérable et sévère ?

CÉLIE.

Il rentrera bientôt ; vous le verrez, mon frère.

FABRICE.

Eh bien, en attendant, parle-moi, chère sœur,
Car j'avais de ta voix oublié la douceur.

CÉLIE.

Aussi, méchant, pourquoi faire une telle absence ?

FABRICE.

Longue absence, en effet ! Ces lieux de mon enfance
Doivent être étonnés du piteux revenant
Qui les avait quittés si jeune et rayonnant !
As-tu vu quelquefois la carcasse noircie
D'un beau feu d'artifice éteint par une pluie ?
Je rappelle beaucoup ce lamentable objet.

CÉLIE.

Vous nous raconterez ce que vous avez fait ?

FABRICE.

Non, diable ! ce n'est pas matière à bréviaire !
J'ai fait un peu de tout, hors de ce qu'il faut faire.

CÉLIE.

Vous restez avec nous ?

FABRICE.

Pour toujours, car je voi
Que le bonheur était entre mon père et toi.
J'ai sottement gâché ma vie à le poursuivre,
Mais je la recommence en te regardant vivre ;
J'ai fatigué mon cœur à tous les carrefours,
Je veux le reposer en aimant tes amours,
Et vieillirai gaîment pourvu que je te voie,
Jeune de ta jeunesse, et joyeux de ta joie !
Tu me laisseras bien rôder dans ta maison
Comme un vieux serviteur inutile, mais bon ?

CÉLIE.

Ne parlez pas ainsi, cher frère, je vous aime.

HORACE.

Mais pourquoi renoncer à vivre pour toi-même ?

FABRICE.

Je n'en vaux plus la peine, et d'ailleurs c'est trop tard.

HORACE.

Il faut te marier !

FABRICE.

Je suis las du hasard !
En outre, je ferais un mari détestable,
Un père médiocre et peu recommandable,
Tandis que je pourrai, si ma sœur y consent,
Fournir à mes neveux un oncle fort décent.
— A propos de neveux, parbleu ! je me rappelle
Qu'en entrant je n'ai pas dérangé de querelle,
Ou bien vous en étiez au raccommodement.
A quand le mariage ?

HORACE.

A quand ?

CÉLIE.

Hélas !

FABRICE.

Comment ?
Notre amour serait-il traversé ?

HORACE.

Par mon père !

FABRICE.

Il refuse pour bru la fille de son frère ?

La trouve-t-il trop pauvre ou de sang roturier ?

HORACE.

Non, mais mon oncle est près de se remarier.

FABRICE.

Mon père ?

HORACE.

Lui-même, oui.

FABRICE.

Quelle plaisanterie !

CÉLIE.

Hélas ! rien n'est plus vrai !

FABRICE.

Mon père se marie !
— Il ne va pas, j'espère, épouser un tendron ?

HORACE.

Sa femme peut avoir vingt-cinq ans environ.

FABRICE.

C'est une veuve ?

CÉLIE.

Non.

FABRICE.

Peste ! une demoiselle ?

HORACE.

Encor moins !

FABRICE.

Et quoi donc alors ?

HORACE.

Une donzelle !
Elle vient de Madrid avec un spadassin,
Qui lui sert à son choix de frère ou de cousin.
Il se donne le *don* et fait le gentilhomme.
Ils ont tous deux si bien travaillé le bonhomme,
Si bien circonvenu, si bien entortillé,
Qu'avec tous ses amis pour eux il s'est brouillé.
Mon père furieux me refuse Célie,
Tant que le sien sera coiffé de sa folie,
Et celui-ci piqué me bannit de ces lieux.

CÉLIE.

Ce que vous avez vu n'était que des adieux.

FABRICE.

Ah ! mille millions de diables à mes trousses !
Moi qui venais chercher des émotions douces,
L'édification, la règle, le repos...
Certe, il faut convenir que j'arrive à propos !
Il est beau le foyer paternel, et ce temple
Que je me figurais est d'un touchant exemple !
Pourquoi suis-je venu, morbleu !

CÉLIE.

Pour nous sauver.
Vous seul de ce malheur pouvez nous préserver.
Vous êtes maintenant le chef de la famille.

FABRICE.

Ah ! ce mot me rappelle ! Oui, te voilà ma fille !
Le ciel, que j'accusais, surpasse mon espoir :
Je ne cherchais que l'ordre, et trouve le devoir !
Allons, voilà qui vaut la peine que l'on vive !
D'ailleurs, c'est moi l'auteur de ce qui nous arrive :

J'ai laissé le champ libre aux intrus. Mais, morbleu !
Me voilà de retour, nous allons voir beau jeu.
Donzelle et spadassin ? Bon ! d'estoc et de taille
J'ai beaucoup fréquenté parmi cette canaille,
Et je rachèterai mes désordres anciens,
En mettant leurs leçons au service des miens.

HORACE.

Mon oncle t'aime au fond ; il suffit qu'il te voie
Pour que son cœur se fonde en paternelle joie ;
Profitons du moment pour frapper les grands coups ;
Pendant qu'il est ému, tombons à ses genoux...
J'y suis déjà tombé tout à l'heure, n'importe !
Montrons-lui quel désordre ici Clorinde apporte,
Que sa famille en souffre et que lui-même y perd
Le bonheur du seul rôle à la vieillesse offert ;
Ajoutons le tableau, si j'épouse Célie,
D'adorables marmots barbouillés de bouillie
Qui lui tirent la barbe en bégayant son nom,
Et parbleu ! la Clorinde est perdue !

FABRICE.

Hélas, non !
Avec tous ses amis, s'il s'est brouillé pour elle,
Voudra-t-il écouter la voix d'un fils rebelle ?
Contre ces passions, d'ailleurs, rien n'est puissant,
Ni liens d'amitié, ni même ceux du sang.
L'amour chez les vieillards a d'étranges racines,
Et trouve, comme un lierre aux fentes des ruines,
Dans ces cœurs ravagés par le temps et les maux,
Cent brèches où pousser ses tenaces rameaux.

HORACE.

A ce compte, je vois peu de chances qu'il rompe.

FABRICE.

La seule est de prouver au vieillard qu'on le trompe,

Qu'on n'a d'amour pour lui qu'à cause de son bien ;
Mais ce n'est pas facile, à ne vous cacher rien.

HORACE.

La drôlesse est habile et sait bien se conduire.

FABRICE.

L'important est d'abord ici de m'introduire,
Afin d'étudier notre intrigante à fond.

HORACE.

Pourquoi ne pas venir simplement...

FABRICE.

Sous mon nom ?
Parce que, si je viens sous mon nom, la gaillarde
Voyant mon intérêt va se tenir en garde.

HORACE.

Rien de plus simple : prends le premier nom venu.

FABRICE.

Et de mon père alors si je suis reconnu ?

HORACE.

Bah ! ton portrait que j'ai recueilli dans ma chambre
Te ressemble à présent comme avril à septembre.
Ton père n'y voit plus, d'ailleurs, à quatre pas.

FABRICE.

A la bonne heure ; mais il reste un embarras :
Comment me faire admettre à moins d'être Fabrice ?

HORACE.

Ah ! c'est juste !

CÉLIE.

Il faudrait trouver un artifice...

FABRICE.

Si je me présentais au nom...

HORACE.

Oui, c'est cela.

FABRICE.

Au nom de qui, nigaud ?

HORACE.

Ah ! de qui ?

FABRICE.

M'y voilà !
J'ai notre affaire ; viens, qu'ici l'on ne me voie.
Je t'expliquerai tout. — Enfants, soyez en joie !

Ils sortent tous deux par la porte du fond, Célie par celle de gauche.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ANNIBAL, CLORINDE.

Ils entrent par la porte du fond.

CLORINDE.

Personne. — Il est allé chez quelque ami, sans doute.

ANNIBAL.

Il n'en a plus.

CLORINDE.

Qui sait ?

ANNIBAL.

Il promène sa goutte,
Voilà tout ; il n'est là rien de bien alarmant.

CLORINDE.

Que veux-tu ! j'ai dans l'âme un noir pressentiment.
Toi qui ne crois à rien, tu diras que c'est bête,
Mais ce miroir cassé me trotte par la tête.

ANNIBAL.

Laisse-moi donc tranquille avec ton sot miroir !
Que veux-tu qu'il arrive ?

CLORINDE.

Est-ce qu'on peut savoir ?
Il suffit d'un hasard pour nous faire connaître.

ANNIBAL.

Il faut que ce hasard entre par la fenêtre,
Car nous avons fermé la porte à tout venant.

CLORINDE.

Peux-tu d'un tel sujet parler en badinant !

ANNIBAL.

Moi ? je tiens plus que toi, ma sœur, à ton douaire.

CLORINDE.

Ne seras-tu jamais qu'un intrigant vulgaire ?
Ne peux-tu te hausser à d'autre ambition
Qu'à celle de gagner un méchant million ?

ANNIBAL.

Tout doux ! les millions sont de bonnes personnes
Qui ne méritent pas le nom que tu leur donnes,
Et l'on n'en cite pas un seul, je dis pas un,
Qui d'aucune façon ait fait tort à quelqu'un.
Mais toi-même, malgré ton mépris magnanime,
Tu ne leur peux, au fond, refuser ton estime,
Et c'est leur témoigner, je crois, assez d'égard
Que consentir pour eux à l'hymen d'un vieillard !

CLORINDE.

Tais-toi, tu n'es qu'un sot. Verrai-je mes pensées
Par ce petit esprit toujours rapetissées ?
L'argent, pauvre cervelle ! Eh ! que me fait l'argent ?
Je l'ai toujours traité d'un dédain négligent...

ANNIBAL.

Hélas !

CLORINDE.

Je n'étais pas, moi, de ces créatures
Chez qui l'on voit croupir des richesses impures ;
J'ai toujours lavé l'or de mes prospérités
Au rapide courant des prodigalités.
Or j'ai goûté de tout, et cette folle vie
N'a laissé qu'une chose en moi d'inassouvie.
Pour te rendre d'un mot mon sentiment plus clair,
Je ressemble au marin fatigué de la mer ;
Et, comme il porte envie à la tranquille joie
Des rivages heureux que son vaisseau côtoie,
Ainsi je porte envie au monde régulier
Que mon orgueil encor n'a pu que côtoyer.
Je veux faire partie enfin de quelque chose,
Au lieu d'être un jouet dont le hasard dispose ;
Je veux m'initier à ce monde jaloux
Qui par son mépris seul communique avec nous ;
Je veux mon rang parmi les femmes sérieuses...
Ces mères et ces sœurs pour nous mystérieuses,
Dont nous ne savons rien, pauvres filles, sinon
Le respect que font voir nos amants à leur nom !

ANNIBAL.

Laisse-moi quelque peu secouer les oreilles...
Je n'ai jamais ouï d'absurdités pareilles !
Je tombe de mon haut ! Depuis quand diable as-tu
Tant de vocation pour entrer en vertu ?

CLORINDE.

Ah ! je n'ai jamais vu de femme mariée,
De bourgeoise en gants noirs que je n'aie enviée ;
Car elle regardait mon luxe avec dédain,
Et c'est si bon d'oser mépriser son prochain ;
D'avoir autour de soi des gens à qui l'on tienne
Et dont on ne soit pas traitée en bohémienne ;

De ne plus vivre enfin hors le monde et la loi,
Et de se pavaner dans l'estime de soi !

ANNIBAL.

Tu vas donc te conduire en honnête personne ?

CLORINDE.

Sans doute.

ANNIBAL.

Tout de bon ?

CLORINDE.

Qu'est-ce là qui t'étonne ?
Les galants, à ton gré, sont-ils si dangereux
Qu'on ne puisse aisément se défendre contre eux ?
Je n'ai jamais aimé personne de ma vie !

ANNIBAL.

Je le sais, mais enfin il peut t'en prendre envie.

CLORINDE.

Impossible ! L'amour demande un cœur dompté
Et se nourrit chez nous d'infériorité ;
Or, moi, par un bonheur qui souvent me chagrine,
Je ne peux pas trouver d'homme qui me domine ;
Les plus spirituels dans mes mains ont tourné
En idiots, en gens à mener par le nez ;
Si bien qu'en vérité, parfois je me demande
Pourquoi c'est l'homme et non la femme qui commande,
Et d'où peut venir l'air de domination
Qu'affecte ce faux roi de la création.

ANNIBAL.

On voit bien que tu n'as jamais été battue :
Tu mépriserais moins l'homme, fière statue !

CLORINDE.

Peut-être vaut-il mieux n'avoir aimé jamais
Et que le ciel n'ait pas entendu mes souhaits.
L'amour est une guerre entre nous et les hommes
Où, dès qu'ils ne sont plus victimes, nous le sommes ;
Or, dans un tel combat, où tout coup vise au cœur,
Celui qui n'en a pas est toujours le vainqueur.
C'est ainsi que sans chaîne et sans entrave aucune,
Dans son cours merveilleux j'ai suivi ma fortune.

ANNIBAL.

Certes, je ne suis pas pour te le disputer.
Ton hymen a de quoi tous deux nous contenter,
Car à toi, s'il assure une belle retraite
Et le droit de jouer à la Madame... honnête,
Il me met à l'abri, moi qui veux mourir gras,
Des caprices du sort à l'heure des repas ;
Mais je l'achète cher, car jusqu'ici mon rôle
Est fatigant !

CLORINDE.

Comment ?

ANNIBAL.

Si tu crois que c'est drôle
De faire l'hidalgo fier et silencieux
De peur de rien lâcher qui révolte le vieux ;
De ne pas m'écarter de toi d'une coudée
Pour te donner un air de fille bien gardée ;
De froncer le sourcil en surveillant jaloux
Pour peu que l'impotent se mette à tes genoux !

CLORINDE.

Tout cela, mon ami, n'est pas très agréable,
J'en conviens, mais...

ANNIBAL.

Dis donc que c'est insupportable !
Toujours faire la moue et sembler sur le gril !
Chaque entretien me laisse une crampe au sourcil !

CLORINDE.

Va, nous touchons au but...

ANNIBAL.

Ah !

CLORINDE.

Que ton zèle brille !

ANNIBAL.

On aura le maintien d'un portrait de famille.

CLORINDE.

Surtout surveille-moi plus strictement encor !

ANNIBAL.

Si d'après le dragon l'on juge du trésor,
Ne crains rien.

CLORINDE.

Que ce jour ne me soit pas funeste,
Et, ce danger passé, je me charge du reste.
Le voici... Tiens-toi bien !

ANNIBAL.

Donnons du sourcil !

CLORINDE.

Chut !

SCÈNE II

CLORINDE, ANNIBAL, MONTE-PRADE.

MONTE-PRADE, entrant.

Bonjour, bien chère enfant. Capitaine...

ANNIBAL, brusquement.

Salut.

CLORINDE.

Excusez ses façons.

MONTE-PRADE.

J'aime assez sa rudesse.

ANNIBAL.

L'habitude des camps !

CLORINDE, à Monte-Prade.

Je vois quelque tristesse
Dans vos yeux. Qu'avez-vous ?

MONTE-PRADE.

Moi ? Rien. Tout m'est égal,
Tout ce qui n'est pas vous.

CLORINDE.

Merci du madrigal...
Mais on ne trompe pas l'œil d'une femme aimante :
Je le vois, quelque chose ou quelqu'un vous tourmente.

MONTE-PRADE.

Je ne m'en souviens plus.

ANNIBAL, à part.

Bien, ma crampe dans l'œil.

CLORINDE.

Depuis que j'ai posé le pied sur votre seuil,
Seigneur, votre maison, aux censures en proie,
A vu fuir le repos, la louange et la joie.

MONTE-PRADE.

Qu'importe !

CLORINDE.

Tous les jours ce sont des coups nouveaux...
Hélas ! vous m'achetez plus cher que je ne vaux !
Croyez-moi, mon ami, cédez devant l'orage
Et quittez un amour qui veut trop de courage.

MONTE-PRADE.

Moi, reculer devant ces lâches radoteurs ?
J'arracherai la langue aux calomniateurs,
Et, quand vous passerez, je jure par mon père
Que je les ferai tous saluer jusqu'à terre !

CLORINDE.

Seigneur, il en est temps encor : réfléchissez.
Moi, je suis assez fière et je vous aime assez
Pour vous perdre plutôt que vous être fatale
Et fournir à l'envie un sujet de scandale.

MONTE-PRADE.

Aimez-moi donc assez pour en braver les traits,
Sans vous en soucier plus que je ne le fais.
Mais vous ne dites pas toute votre pensée :
C'est vous qui de la lutte êtes déjà lassée !

CLORINDE.

Moi ?

MONTE-PRADE.

C'est facile à moi, facile, en vérité !
De préférer Clorinde à ma tranquillité :
Mais il est moins facile à la magicienne,
Hélas, de préférer un vieillard à la sienne !
Vous m'apportez la vie et la joie et l'amour,
Tout enfin ! Que vous puis-je apporter en retour ?
Rien... que le noble orgueil d'un dévoûment austère
Au bonheur d'un époux qui serait votre père !

CLORINDE.

Et n'est-ce point assez ? mon père, mon époux !
A force d'être grand mon rôle devient doux !
Quoi ! la pauvre orpheline a la toute-puissance
De donner le bonheur par sa seule présence ;
Entre ses mains sans force elle tient ce grand cœur
Qui de la lutte humaine était sorti vainqueur ;
Elle rend à son gré la jeunesse et la vie,
Et vous ne trouvez pas son sort digne d'envie ?

MONTE-PRADE.

A mon cœur altéré que vos discours sont frais !
Je ne les entends pas, je les bois à longs traits !

SCÈNE III

LES MÊMES, CÉLIE.

CÉLIE.

Un étranger, mon père, est là qui vous demande.

MONTE-PRADE.

Je n'y suis pas.

CÉLIE.

Il a des lettres...

MONTE-PRADE.

Qu'il attende !

CÉLIE.

De mon frère.

MONTE-PRADE.

Qu'il entre ! Il n'est plus étranger.

CLORINDE, bas, à Annibal.

Le miroir tient parole et voici le danger !

ANNIBAL, de même.

Peut-être... Attention !

MONTE-PRADE.

O jour deux fois propice !
Des lettres de mon fils, de mon pauvre Fabrice :
Il n'avait pas encore écrit... le cœur me bat !
Et je me figurais n'aimer plus cet ingrat !

SCÈNE IV

ANNIBAL, CLORINDE, à gauche du théâtre,
MONTE-PRADE au milieu,
FABRICE et CÉLIE, au fond.

MONTE-PRADE.

Soyez le bienvenu, Monsieur.

FABRICE, à part.

Mon pauvre père !

CÉLIE, à Monte-Prade qui recule stupéfait.

Qu'avez-vous donc ?

MONTE-PRADE.

J'ai cru voir paraître ton frère.

FABRICE.

Il me l'avait prédit ; car nous nous ressemblons,
N'était que mes cheveux sont gris et les siens blonds,
Au point que le hasard de cette ressemblance
Fît de notre amitié la première accointance.

MONTE-PRADE.

Jusqu'à la voix.

FABRICE.

La sienne est plus douce, dit-on.

MONTE-PRADE.

Un peu... la différence est plutôt dans le ton.

FABRICE.

Il m'a chargé pour vous, Monsieur, de cette lettre.

MONTE-PRADE.

Merci, Monsieur, merci. Vous voulez bien permettre ?

Il lit.

FABRICE, à part.

La sœur a l'air rusé, tout bien examiné,
C'est au frère qu'il faut tirer les vers du nez.

MONTE-PRADE, après avoir lu.

C'est tout ce qu'il m'écrit pour dix ans de silence ?

FABRICE, à part.

Diable ! Je n'avais pas prévu tant d'indulgence.

MONTE-PRADE.

Dix lignes !

FABRICE, à part.

Dans le fait, je récrirai. (Haut.) Pardon,
J'ai pour vous un envoi plus ample.

MONTE-PRADE.

Donnez donc !

FABRICE.

C'est que... c'est que je l'ai laissé dans ma valise.

MONTE-PRADE.

Le nom de votre auberge ?

FABRICE.

Au *Grand-Cerf*, près l'église.

MONTE-PRADE.

Vite, ma fille, envoie un valet la chercher,
Et dis que l'on prépare une chambre à coucher...

Célie sort.

Car vous n'habiterez de maison que la mienne,
Vous que mon fils m'adresse et veut que je retienne !
Pauvre enfant, j'aurai joie à m'en entretenir.

CLORINDE, bas, à Annibal.

Voilà des entretiens qu'il nous faut prévenir.

MONTE-PRADE.

Il me parle en effet de cette ressemblance,
Qui m'a moi-même mis un instant en balance.
« A force d'être pris pour frères, me dit-il,
Nous le sommes enfin devenus. »

ANNIBAL.

Très gentil !

MONTE-PRADE.

Vous étiez donc unis en frères ?

FABRICE.

Plus qu'en frères :
Il n'écoutait que moi sur toutes ses affaires.

MONTE-PRADE.

Vous étiez son mentor, monsieur Ulric ?

FABRICE.

Hélas !
Il goûtait mes conseils et ne les suivait pas.
Mais, lorsqu'il se trouvait à bout d'extravagances,
Il regrettait cent fois mes sages remontrances,
Et cent fois me jurait qu'on ne l'y prendrait plus !
Inutiles regrets et serments superflus !

MONTE-PRADE, à Fabrice.

Il a pris un état pour vivre, je suppose ?
Car le bien de sa mère était fort peu de chose.

FABRICE.

En moins d'une bouchée il l'eût, je crois, mangé,
Si les faveurs du jeu ne l'eussent allongé.

MONTE-PRADE.

J'aurais cru qu'il eût fait de plus vertes prouesses ;
Heureux au jeu, dit-on...

FABRICE.

Malheureux en maîtresses ?
Il le fut : il en eut beaucoup. Il en eut tant,

Qu'un jour il s'éveilla, n'ayant plus rien comptant
Que la cape et l'épée : il se mit au service
Et s'appelle aujourd'hui le colonel Fabrice.

MONTE-PRADE.

Colonel ?

FABRICE.

Il a fait son chemin en cinq ans.

ANNIBAL.

Sacrebleu !

MONTE-PRADE.

Hein ?

CLORINDE.

Pardon !

ANNIBAL.

L'habitude des camps !

MONTE-PRADE.

Sa valeur se doit être aisément signalée.
Brave enfant ! Je voudrais le voir dans la mêlée,
Avec son bras d'acier et ses yeux de lion !
Dès l'enfance, la guerre était sa passion ;
Sans cesse il s'échappait pour livrer la bataille
Dans le faubourg, avec des gamins de sa taille ;
Il revenait souvent, Dieu sait dans quel état !
Il fallut un beau jour qu'on me le rapportât
Sur un brancard, le front fendu d'un coup de pierre !...
« Ce n'est rien, me dit-il, n'avertis pas ma mère ! »

FABRICE, à part.

O ma mère !

MONTE-PRADE.

Je suis bien heureux de vous voir ;
Vous me le rappelez comme un vivant miroir.

FABRICE.

Eh bien ! rassasiez vos yeux de cette joie.

Ils remontent la scène en causant.

ANNIBAL, bas, à Clorinde.

Ça, c'est un espion que le fils nous envoie.

CLORINDE.

Il faut s'en assurer : grise-le.

ANNIBAL.

Bon, j'en suis !
La vérité sort mieux d'un tonneau que d'un puits.

CLORINDE, à Monte-Prade.

Laissez donc à Monsieur le temps de prendre haleine,
Seigneur ; vous le pressez de façon inhumaine.

FABRICE.

Oh ! Madame...

MONTE-PRADE.

C'est vrai, je ne pense qu'à moi.

CLORINDE.

Votre hospitalité remplit mal son emploi.

ANNIBAL.

Au lieu de l'altérer, on restaure son hôte.

MONTE-PRADE.

Ils ont, ma foi ! raison : je suis deux fois en faute.
Holà ! quelqu'un, holà ! Entre un valet.

Que l'on serve l'en-cas.

Pendant ce qui suit, on apporte une table toute servie.

CLORINDE.

Pour un tour de jardin donnez-moi votre bras.
Nous gênerions monsieur par la cérémonie ;
Mon frère mieux que nous lui tiendra compagnie.

MONTE-PRADE.

Pardonnez-moi, Monsieur, une incivilité
Qui peut seule arrêter mon importunité.

FABRICE.

Faites, faites, Monsieur.

A part.

L'occasion est bonne :
Le drôle sera fin s'il ne se déboutonne.

UN VALET.

Ces messieurs sont servis.

CLORINDE, à Monte-Prade.

Votre bras, s'il vous plaît.

MONTE-PRADE, à Fabrice.

Mon cher hôte, à bientôt.

CLORINDE, à part, en sortant.

L'espion n'est pas laid.

Ils sortent.

SCÈNE V

FABRICE, ANNIBAL.

FABRICE, à part.

A nous deux, sacripant !

ANNIBAL, à part.

A nous deux, mon bonhomme.

Ils se mettent à table.

Vous posséderons-nous longtemps ?

FABRICE.

Je vais à Rome.

ANNIBAL.

Peut-être vous entrez dans l'Église ?

FABRICE.

En effet.

ANNIBAL.

Un bel état, Monsieur !... Ce jambon est parfait.

FABRICE.

Il ouvre l'appétit.

ANNIBAL.

Et la soif.

FABRICE.

Il faut boire.

Ils boivent.

ANNIBAL.

Une profession tout à fait méritoire,
Monsieur ! Moi qui vous parle, entre autres révérends
Carmes et franciscains qui furent mes parents,

Je cite avec orgueil dom Paul-Grégoire-Ignace,
Evêque, *in partibus*, d'une ville de Thrace.
C'était un très saint homme, et je suis convaincu
Qu'on l'eût canonisé... s'il avait mieux vécu.
Mais... Il parle à l'oreille de Fabrice.

FABRICE.

Vraiment ?

ANNIBAL.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire.
Et, quand on l'y prenait, il se mettait à rire !
Bah ! buvons tout de même à ce pauvre défunt.

Ils boivent.

FABRICE.

Attaquons ce pâté qui m'allèche au parfum.

ANNIBAL.

J'oubliais la santé du pieux dom Sidoine,
Mon oncle maternel, en son vivant chanoine.
On n'en cite qu'un trait, mais qui dura longtemps,
Car c'est d'avoir vécu quatre-vingt-dix-huit ans.

Ils boivent.

Çà, de tous mes parents j'ai fêté la mémoire :
Mais n'en avez-vous pas quelques-uns à qui boire ?

FABRICE.

Trois tantes, six cousins et sept frères de lait.

ANNIBAL.

Trois, neuf, seize... buvons à chacun, s'il vous plaît.
A vos tantes d'abord, ces respectables dames
Qui n'ont jamais brûlé que de pieuses flammes.
En est-il dans le nombre une à succession ?
Nous boirions en détail à son extinction !

FABRICE.

Toutes ont des enfants.

ANNIBAL.

Impudiques douairières !

Il boit.

Passons à vos cousins ; que sont-ils ?

FABRICE.

Militaires.

ANNIBAL.

Militaires tous six ?

FABRICE.

Comme vous.

ANNIBAL.

Comme moi ?

Je leur fais compliment.

FABRICE.

Car vous l'êtes, je croi ?

ANNIBAL.

Il ne s'est fait, depuis quinze ans, guerre où je n'aie
Attrapé plaie ou bosse, oui, Monsieur, bosse ou plaie !
On m'a même laissé deux fois parmi les morts :
Et si je vous montrais, Monsieur, mon pauvre corps...
Un crible !

FABRICE.

En vérité, Monsieur ?

ANNIBAL.

C'est à la lettre.

Je suis si laid à nu, que je n'ose m'y mettre.

FABRICE.

La gloire est à ce prix. Buvons à vos exploits !

ANNIBAL.

C'est là tout le profit que j'en tire : j'y bois !
La bouteille est à sec... Holà !

Entre un valet.

FABRICE.

Du vin d'Espagne !
— Et dans quel régiment fîtes-vous la campagne ?

ANNIBAL.

Ah ! dans quel régiment ? Dans le Royal-Infant !

Au valet.

Mais ouvrez ce balcon, car l'air est étouffant !

FABRICE, à part.

Est-ce qu'il dirait vrai ? Tendons-lui quelque piège.

Haut.

J'ai dans ce régiment un ami de collège.

ANNIBAL.

Qui se nomme ?

FABRICE.

Artaban.

ANNIBAL.

Je le connais beaucoup.

FABRICE.

Vous êtes bien heureux ! Buvons encore un coup
A ce cher Artaban !

ANNIBAL, après avoir bu.

C'était un joyeux drille.
Mais avez-vous connu mon ami Nazarille ?

FABRICE.

Non, Monsieur.

ANNIBAL.

Ah ! Monsieur, quel garçon bien fendu !
Qu'il tirait bien l'épée avant d'être pendu !

FABRICE.

Pendu ! Qu'avait-il fait ?

ANNIBAL.

Ses torts n'étaient pas graves ;
Mais les gens de justice ont en horreur les braves.
Moi qui vous parle, moi, si je n'étais parti,
Ne voulaient-ils pas me faire un mauvais parti ?

FABRICE.

Les vilains ! et pourquoi ?

ANNIBAL.

Pour rien... une estocade
A travers l'héritier présomptif d'un alcade.
J'ai pu fuir, averti par un bon alguazil...

FABRICE.

Et votre sœur vous a suivi dans votre exil ?

ANNIBAL.

Parbleu ! ma sœur était plus que moi compromise...
Mais je jase.

FABRICE.

Entre amis !

ANNIBAL.

Suffit. Si ma chemise
Savait ce que je pense, a dit un général,
Je changerais de linge.

FABRICE, à part.

Il tient bon, l'animal !

Haut, prenant la bouteille.

Encore un coup.

ANNIBAL.

Assez.

FABRICE.

Buvez, et sans réplique.

ANNIBAL.

A la santé de qui, cher ecclésiastique ?

FABRICE.

A votre choix.

ANNIBAL.

Alors, à la santé du vin.
Regarde-moi ce jus, l'abbé, ce jus divin :
C'est le consolateur, c'est le joyeux convive,
A la suite de qui toute allégresse arrive !
Au diable les soucis, les craintes, les soupçons...
Quand je bois, il me semble avaler des chansons !
Verse encore un couplet et nargue du tonnerre !
Buvons à plein gosier et chantons à plein verre !

Il chante.

Le vin est nécessaire ;
Dieu ne le défend pas !
Il aurait fait la vigne amère
S'il eût voulu qu'on ne bût pas !

Hein ! la belle chanson ?

FABRICE.

Vous chantez comme un ange.

ANNIBAL.

On me l'a dit. (A part.) Il est soûl comme la vendange.

FABRICE, à part.

Patience ! Le vin rend l'homme transparent.

ANNIBAL.

Remarquez que l'enfant vient au monde en pleurant ;
Il vit la larme à l'œil... A boire, je vous prie.
L'abbé, la vie est courte !...

FABRICE.

Oh ! que courte est la vie !

ANNIBAL, chantant.

Quand on est mort on ne mord plus
Que la poussière ;
Quand on est mort on ne mord plus :
On est mordu.

Avant d'être mordus par le ver du tombeau,
Buvons pour ressembler au céleste flambeau,
Au soleil, dont l'ivrogne est l'image profonde...
Tout tourne autour de lui ! C'est le centre du monde !

FABRICE.

Moi, le ver du tombeau m'ennuie.

ANNIBAL.

Eh bien, mon cher,
Je ne vois qu'un moyen, il faut tuer le ver.

Il prend la bouteille pour verser à Fabrice et la repose d'un air pensif.

FABRICE.

A quoi pensez-vous donc ?

ANNIBAL.

A ce ver qui nous ronge.
Dans quels sombres pensers cet insecte me plonge !

FABRICE.

Bah ! A votre santé, mon brave.

ANNIBAL.

A ma santé !
Quoiqu'elle vous soit bien égale, en vérité.

FABRICE.

Qui dit cela ?

ANNIBAL.

Voyons, pleureriez-vous ma perte
Si je mourais demain d'indigestion ?

FABRICE.

Certe.

ANNIBAL.

Laissez-moi donc tranquille avec votre amitié !
Peut-être en moins d'un an tu m'aurais oublié !
Oui, va, tu fais semblant de m'aimer, âme vile,
Parce que tu vois bien que je peux t'être utile !
Que je suis malheureux, mon Dieu, mon Dieu ! jamai
Je n'ai pu me fier à ceux-là que j'aimais !
Ah ! c'est un lourd fardeau, vois-tu, qu'une âme tendre
Quand on n'a pas quelqu'un qui puisse vous comprendre
Mais dis-moi le motif au moins de ton mépris,
Que je me justifie.

FABRICE.

Allez, vous êtes gris !

ANNIBAL.

Moi, gris ? C'est qu'il le croit, l'abbé, Dieu me bénisse !
A preuve, je m'en vais te réciter *Phénice*...
Le rôle de ma sœur, s'entend, car, quant à moi,
Je vis de mon épée et suis noble du roi !

FABRICE.

Et comment s'appelait votre sœur au théâtre ?

ANNIBAL.

Cléopâtre.

FABRICE.

Vraiment ? c'était...

ANNIBAL, avec orgueil.

La Cléopâtre.
Mais es-tu comme moi ? Quand il fait du soleil,
Ma conversation m'ennuie et j'ai sommeil.

FABRICE.

Il est bon de dormir après une bombance.

ANNIBAL.

Veux-tu que nous dormions ?

FABRICE.

Très volontiers.

ANNIBAL.

Commence.

FABRICE.

Non, Monsieur, après vous.

ANNIBAL.

Non, je n'en ferai rien.
Je suis poli... je suis poli... j'ai du maintien.

Il s'endort.

FABRICE, se levant.

Enfin j'ai leur secret : la partie est gagnée,
Et je vais dans sa toile écraser l'araignée ;
Fais dodo, mon mignon !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONTE-PRADE, CLORINDE.

MONTE-PRADE.

Vous êtes-vous refait,
Mon cher hôte ?

FABRICE.

Oui, Seigneur, tout m'a semblé parfait,
Et festin et convive.

MONTE-PRADE.

Il dort ?

CLORINDE, à part.

Le misérable !
Pourvu qu'il n'ait rien dit !

FABRICE.

Je suis le seul coupable,
Cher Seigneur ; je me suis sottement amusé
A lui verser du vin sans eau, je l'ai grisé.
J'en demande pardon à doña Cléopâtre...

MONTE-PRADE.

A doña... ?

FABRICE.

Je ne sais que son nom de théâtre.

MONTE-PRADE.

Çà, vous rêvez, Monsieur.

FABRICE.

Quoi ! vous ne saviez pas ?
Oh ! pardon !

MONTE-PRADE, à Clorinde.

Mais cet homme est fou ?...

CLORINDE, à part.

Sautons le pas !
Cet homme tout au long a confessé ma brute,
Et va m'exécuter, si je ne m'exécute...
Haut à Monte-Prade.
Je suis ce qu'on vous dit.

MONTE-PRADE.

Quoi ! vous êtes... ?

CLORINDE.

Je suis,
En un mot comme en cent, la Cléopâtre : et puis ?

MONTE-PRADE.

J'allais donner mon nom à cette aventurière...
Oui, le nom de mon fils et le nom de mon père !

CLORINDE.

Pardieu ! vous étiez bien à plaindre.

MONTE-PRADE.

Hors d'ici,
Malheureuse, sortez !

CLORINDE.

Je l'entends bien ainsi :
Mais, croyez-moi, mon cher, quittons-nous sans esclandre.

MONTE-PRADE.

Elle ne tente pas même de se défendre.

CLORINDE, qui se dirigeait vers la porte, s'arrête et changeant de ton :

Devant votre douleur je l'aurais entrepris ;
Mais je ne le peux pas devant votre mépris.
Dût mon cœur, en partant, de désespoir se fondre,
C'est mériter certains outrages qu'y répondre :
Et je pars les yeux secs, sans plainte, sans regret,
Emportant avec moi le mot qui m'absoudrait !

MONTE-PRADE.

Le mot ?... Quel mot ? Parlez !

CLORINDE.

Non, pas pour un empire.

MONTE-PRADE.

Quand l'accusé se tait, c'est qu'il n'a rien à dire.

CLORINDE.

Libre à vous de le croire. Adieu.

Elle sort.

MONTE-PRADE.

Soit.

SCÈNE VII

FABRICE, MONTE-PRADE.

MONTE-PRADE, tombant dans un fauteuil.

C'est fini !
Et, sous mon toit par elle un instant rajeuni,
Je sens de toutes parts revenir la vieillesse !

FABRICE, à part.

Il pleure, ce n'est pas fini.

MONTE-PRADE, à lui-même.

Quelle faiblesse !
Pour une saltimbanque !... Un homme comme moi !
— Dans quel piège elle avait saisi ma bonne foi !
Avec quel art perfide elle jouait son rôle !
En appuyant son front charmant sur mon épaule,
Elle ne me parlait que d'amour filial,
Et je pouvais la croire... Oh ! que cela fait mal !
Du courage ! soyons un homme !

Il se promène lentement, la tête sur sa poitrine.

FABRICE, à part, le suivant des yeux.

Pauvre père !
Suis-je bien dans mon droit quand je te désespère ?
Va, si tu devais être heureux par cet hymen,
Ton fils tout le premier y donnerait la main ;
Mais on sait trop comment ce bonheur-là s'achève,
Et c'est pourquoi je dois t'arracher à ton rêve.

MONTE-PRADE, toujours à lui-même.

Ce mot qui l'absoudrait, quel peut-il être ? — Non !
Elle n'a rien à dire et paie encor d'aplomb.

— Si pourtant elle avait, en effet, une excuse ?
En suis-je là, mon Dieu ! de vouloir qu'on m'abuse ?
Ah ! je me fais pitié moi-même !

FABRICE, à part.

Ce sera
L'innocente demain qui lui pardonnera...
Son chagrin est trop neuf pour n'être pas crédule.

MONTE-PRADE.

Vous devez me trouver, Monsieur, bien ridicule...
A mon âge !

FABRICE.

Et pourquoi ? le cœur ne vieillit pas.

MONTE-PRADE.

Je l'aimais tendrement.

FABRICE, à part.

Je le vois bien, hélas !

SCÈNE VIII

LES MÊMES ; CLORINDE, un coffret à la main.

CLORINDE.

Je viens chercher mon frère.

FABRICE, à part.

Un mot va lui suffire ;
Aura-t-elle besoin seulement de le dire ?

CLORINDE, déposant le coffret sur la table.

Je vous rapporte aussi ce coffret de bijoux.

MONTE-PRADE, faiblement.

Gardez-les.

CLORINDE.

Je pouvais les tenir d'un époux ;
Mais de l'homme qui m'a méprisée et chassée
Je ne veux rien garder, pas même en ma pensée.

FABRICE, à part.

C'est bien rentré !

MONTE-PRADE.

Vous suis-je à ce point odieux
Qu'un souvenir de moi vous soit injurieux ?

CLORINDE.

Oui, Seigneur.

FABRICE, à part.

Sachons perdre une première manche,
Et tâchons de piper les dés pour la revanche.

Haut, passant entre eux.

Puisque j'ai fait le mal, je dois le réparer :
Vous êtes tous les deux fous de vous séparer.

MONTE-PRADE.

Il le faut bien.

FABRICE.

Pourquoi le faut-il ? Pour le monde ?
Si vous êtes heureux, qu'importe qu'il vous fronde ?
Vous immolerez-vous au plus sot préjugé ?

MONTE-PRADE.

Préjugé ?

FABRICE.

Qu'est-il donc entre vous de changé ?
Rien... sinon que tantôt, chez votre fiancée,
Vous aviez lieu de craindre une arrière-pensée,
Tandis que maintenant, aux yeux de la raison,
Son dévoûment se trouve au-dessus du soupçon.

MONTE-PRADE.

Comment l'entendez-vous ?

FABRICE.

Votre fortune brille
Assez pour éblouir l'œil d'une pauvre fille ;
Mais, de quelques splendeurs que vous l'enveloppiez,
Madame en a dû voir bien d'autres à ses pieds ;
Car une comédienne au luxe accoutumée
Bat aisément monnaie avec sa renommée.

CLORINDE.

Et, si ce vil commerce eût été de mon goût,
M'auriez-vous rencontrée ici manquant de tout ?
Non ! J'ai toujours gardé de toute défaillance
Ma chère pauvreté, ma dernière innocence.

MONTE-PRADE.

Mais, si ce n'est mon bien, que convoitiez-vous donc ?

CLORINDE.

Ce que je convoitais, Seigneur, c'est le pardon !
C'est la douceur de vivre en épouse pudique,
C'est la sérénité du foyer domestique,
Un sort de modestie et de paix revêtu ;
Ce que je convoitais enfin, c'est la vertu !

FABRICE.

Ah ! que puisse le ciel me garder une femme
Comme vous éprouvée et passée à la flamme !

MONTE-PRADE.

Quoi ! vous consentiriez à ma place ?...

FABRICE.

Eh ! Seigneur,
Sont-ce des sûretés qu'il faut à votre honneur ?
Le repentir en offre autant que l'innocence,
Plus même, s'il s'appuie à la reconnaissance.
Est-ce d'affection que vous êtes jaloux ?
Si femme au monde peut aimer un vieil époux,
N'est-ce pas celle-là qui connaît tout le vide
Des amours dont un cœur de vingt ans est avide ?
Ce que je vous dis là, Seigneur, il est certain
Que vous vous le seriez vous-même dit demain !

CLORINDE.

Que vous connaissez mal ce mépris implacable,
Si de raisonnements vous le croyez capable !
A l'opprobre un instant j'ai cru me dérober,
Mais, je le vois, c'était pour y mieux retomber !...
Retombe donc, retombe et renonce à la lutte,
Créature en naissant condamnée à la chute,
Folle qui prétendais à de meilleurs destins
Que de servir de proie aux riches libertins ;
Retombe, et dans la fange infâme où tu te vautres
Sache trouver de l'or au moins, comme les autres !

MONTE-PRADE, à part.

O Dieu !

CLORINDE, éclatant en sanglots.

Je ne pourrai jamais ! Plutôt la mort !

Elle se jette aux pieds de Monte-Prade.

Ayez pitié de moi ! laissez-moi dans le port !
Si vous avez aimé la pauvre créature,
Ne la rejetez pas à l'orage en pâture !

MONTE-PRADE.

Eh bien, non, c'en est trop ! Reste, je suis vaincu.
Que de plus courageux montrent plus de vertu !
Dussé-je en te sauvant m'imprimer une tache,
Ceux-là n'ont pas aimé qui me trouveront lâche !

CLORINDE.

Quoi ! vous me pardonnez ? Oh ! par le dévoûment
Pourrai-je mériter ce pardon trop clément ?

MONTE-PRADE.

Ne parlons plus jamais de vos erreurs passées ;
Je ne veux leur laisser de place en mes pensées
Que pour rendre à chacun sa légitime part :
Le repentir à vous et le reste au hasard.

CLORINDE.

Oh ! merci !

FABRICE, à part.

Maintenant je la tiens : j'ai mon piège.

CLORINDE, à Fabrice.

Et quant à vous, Seigneur, comment m'acquitterai-je ?
Vous qui m'avez rendu la vie et son amour !

FABRICE.

Je n'ai fait qu'avancer sa justice d'un jour :
Mais, croyez-moi, Seigneur, sans tarder davantage,
Procédez, dès demain, à votre mariage.

MONTE-PRADE.

J'y pensais. Pourquoi pas ce soir même, à minuit ?

FABRICE.

C'est un peu court.

CLORINDE.

Il faut agir vite et sans bruit.

MONTE-PRADE.

Allons tout préparer, le prêtre et le notaire.

A Clorinde.

M'accompagnerez-vous ?

CLORINDE.

Jusqu'au bout de la terre !

MONTE-PRADE.

Adieu, mon hôte !

CLORINDE.

Adieu, mon véritable ami !

Ils sortent.

SCÈNE IX

ANNIBAL, endormi ; FABRICE.

FABRICE.

Tout soupçon contre moi chez elle est endormi ;
J'ai dix heures encore avant leurs épousailles :
On change en moins de temps le destin des batailles.

Il sort.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ANNIBAL, endormi ; FABRICE, entrant par le fond ; CÉLIE, par la droite.

FABRICE.

Je viens de rencontrer Horace dans la rue,
Où d'un air si piteux il faisait pied de grue...

Célie lui fait signe de se taire en lui montrant Annibal.

Ce corps est toujours là ? Tu gronderas nos gens :
Ils sont à balayer la salle négligents.
Mais ne crains rien : il dort... Pour revenir, Horace
T'attend dans le jardin au pied de la terrasse.

CÉLIE.

Me permettez-vous ?

FABRICE.

Non, je t'ordonne, au besoin.
Gardez pour vous la joie, et me laissez le soin.

CÉLIE.

Vous êtes bon !

FABRICE.

Parbleu ! ce n'est pas grand miracle !
C'est tout ce qu'a sauvé mon cœur de la débâcle !

CÉLIE.

Qui nous acquittera vers vous à notre tour ?

FABRICE.

Sois heureuse, et c'est moi qui devrai du retour.

CÉLIE.

Hélas ! nous le serons, pourvu qu'on nous marie !

FABRICE.

Et l'on vous marîra, grâce à mon industrie.

CÉLIE.

Vous avez un moyen ?

FABRICE.

Un moyen sûr et clair,
Bâti sur le hasard d'une parole en l'air :
Cette seconde lettre à mon père promise,
Et que j'ai feint d'avoir laissée en ma valise...

CÉLIE.

Oui...

FABRICE.

Je viens de l'écrire, et je vais la lancer...
Dans un instant, Clorinde aura de quoi penser.

CÉLIE.

Que dit donc cette lettre ?

FABRICE.

Elle dit... On vient, preste,
Disparais ! ton cousin te contera le reste :
Clorinde, en nous voyant, pourrait prendre l'éveil.

Célie sort.

SCÈNE II

FABRICE, MONTE-PRADE, CLORINDE.

MONTE-PRADE.

Nous venons, mon ami, vous demander conseil.

FABRICE.

Je suis très honoré.

CLORINDE.

Vous êtes notre oracle.

FABRICE.

Tout est prêt pour ce soir, j'espère ?

MONTE-PRADE.

Sans obstacle.
Mais il reste à régler un point assez scabreux :
C'est la conduite à suivre envers ce malheureux.

Il désigne Annibal.

FABRICE.

Donnez-lui quelque argent et qu'il parte au plus vite.

MONTE-PRADE.

Oui, mais je voudrais, moi, qu'il partît tout de suite ;
Et Clorinde, au contraire, est d'avis de surseoir,
Et de le ménager au moins jusqu'à ce soir.

CLORINDE.

Autrement il est homme à nous faire un esclandre.

FABRICE, à Monte-Prade.

Jusqu'à demain, Seigneur, ne pouvez-vous attendre ?

MONTE-PRADE.

Ne comprenez-vous pas combien il me déplaît
De l'admettre un instant chez moi pour ce qu'il est ?

FABRICE.

C'est vrai. Pour respecter la place qu'il occupe
Il faut qu'il continue à vous croire sa dupe ;
Qu'il ne sache donc rien de ce qui s'est passé.

CLORINDE.

Ce moyen terme à prendre est le parti sensé.

MONTE-PRADE.

Eh bien, tenons-nous-y.

FABRICE.

Souffrez que je vous quitte :
A quelques pas d'ici je dois faire visite.

MONTE-PRADE.

A votre aise, mon cher.

FABRICE, fausse sortie.

Étourdi que je suis !...
J'oubliais... Devinez !...

Il tire une lettre de sa poche et la donne à Monte-Prade.

MONTE-PRADE.

La lettre de mon fils !

FABRICE.

A bientôt.

Il serre la main à Monte-Prade, salue Clorinde et sort en la regardant.

CLORINDE, à part.

Quel regard étrange !

SCÈNE III

MONTE-PRADE, CLORINDE.

MONTE-PRADE, lisant la lettre.

Est-il possible ?

CLORINDE.

Quoi donc ? un malheur ?

MONTE-PRADE, contraint.

Non.

CLORINDE.

Votre trouble est visible.

MONTE-PRADE.

Ce n'est pas un malheur.

CLORINDE.

Alors c'est contre moi.

MONTE-PRADE.

Non.

CLORINDE.

Quel autre sujet peut vous mettre en émoi ?
Ah ! malheureuse !

MONTE-PRADE.

Non, calmez-vous, chère fille.
Il s'agit simplement d'un secret de famille.

CLORINDE.

Vous me jugez indigne ?

MONTE-PRADE.

Eh bien, non ! je rougis
Des appréhensions auxquelles j'obéis ;
Lisez.

Il lui donne la lettre.

CLORINDE, lisant.

« Mon père, Ulric n'est pas un bourgeois de Munich ainsi que j'ai été forcé de vous le dire dans sa lettre d'introduction. C'est un des plus riches et des plus nobles gentilhommes d'Allemagne : marquis d'Aransberg, comte de Latran, prince du Saint-Empire. Il voyage déguisé, par esprit d'aventure, cherchant une femme dont il soit aimé pour lui-même. Ne laissez pas échapper une si belle occasion de marier ma sœur ; elle doit être charmante, et le prince ne tient ni au bien ni à la naissance. »

Aviez-vous peur qu'il me tournât la tête ?
Pour lui comme pour moi le soupçon est honnête.
Mais, Seigneur, cette histoire a tout l'air d'un roman.

MONTE-PRADE.

Rien n'est plus naturel chez un noble allemand.

CLORINDE.

Si fous que soient encor ces gens-là, je parie
Que votre fils vous fait une plaisanterie.

MONTE-PRADE.

Il n'y mêlerait pas sa sœur, croyez-le bien.

CLORINDE.

Oui, j'ai tort de juger les frères par le mien.
Mais êtes-vous bien sûr que ce soit l'écriture... ?

MONTE-PRADE.

De Fabrice ? Sans doute, avec sa signature.

CLORINDE.

Il ne faut plus douter alors. C'est positif.
Étrange événement !

MONTE-PRADE, à part.

Comme elle a l'air pensif !

Haut.

Que me conseillez-vous ?

CLORINDE.

Question délicate.
Je vous conseillerais, si j'étais diplomate,
De renvoyer votre hôte, et vous seriez ravi
Dans vos secrets désirs d'être si bien servi.

MONTE-PRADE.

Moi ?

CLORINDE.

Mais j'aime encor mieux, Seigneur, quoi qu'il m'en coûte,
En votre esprit sur moi laisser planer un doute,
Que de vous rassurer comme je le pourrais
Par un conseil funeste à vos vrais intérêts.

MONTE-PRADE.

A qui funeste ? En quoi ?

CLORINDE.

Vous n'êtes pas sincère,
Et vous parlez, Seigneur, plus en jaloux qu'en père.

MONTE-PRADE.

Ma fille est accordée à son petit-cousin.

CLORINDE.

Le père à son retour changera de dessein.
Croyez-vous qu'à Padoue il soit une famille
Qui marîrait son fils avec ma belle-fille ?
Si vous vous en flattez, Seigneur, vous avez tort.

MONTE-PRADE.

Cruelle ! vous mettez le doigt sur mon remord.

CLORINDE.

Et sur le mien. Aussi je choisis avec joie
L'étrange occasion que le ciel nous envoie
De réparer bientôt par un coup triomphant
Le tort que nous faisons à notre chère enfant.
Puis c'est un égoïsme en moi fort légitime
De vouloir lui donner un mari qui m'estime,
Dont elle sera fière et dont l'empire aimé
Me rouvrira ce cœur charmant qui m'est fermé.
Quel bonheur ! Nous irions tous quatre en Allemagne...

MONTE-PRADE.

Là, nul ne jetterait d'insulte à ma compagne...
Que laisserais-je ici ? Rien que des ennemis.
La patrie est aux lieux où l'on a des amis.
Mais Célie aime Horace !

CLORINDE.

Un sentiment si mince
Tiendra-t-il dans son cœur contre l'amour d'un prince ?
D'un prince de roman, d'un prince déguisé,
Qui veut être une fois pour lui-même épousé !

Cette prétention, fort ridicule en somme,
A des yeux de seize ans peut embellir un homme.

MONTE-PRADE.

Ah ! que vous m'enchantez de le traiter ainsi !
Mais cet amour d'enfant me donne du souci.

CLORINDE.

Les filles de seize ans sont tôt persuadées.

MONTE-PRADE.

Non ! non ! Célie est ferme en ses jeunes idées.
L'innocente m'a fait cent réponses déjà
Où jamais à seize ans fillette ne songea.
La mère ayant trop tôt déserté la couvée,
A mon triste foyer l'enfant s'est élevée,
Mûrissant son esprit en silence, au milieu
Des entretiens virils et sous l'aile de Dieu.
Je suis si maladroit et son humeur est telle
Que je gâterai tout pour peu que je m'en mêle...
Vous seule la pourriez peut-être manier.

CLORINDE.

Croyez-vous ?

MONTE-PRADE.

Essayons. Je vais vous l'envoyer.

CLORINDE.

Très bien !

Il sort.

SCÈNE IV

ANNIBAL, endormi ; CLORINDE. Elle s'assied le menton dans sa main.

ANNIBAL, se détirant.

Dieu, que j'ai soif ! — Je rêvais d'une eau fraîche
Où je gargarisais à flots ma gorge sèche...
Rêve innocent... de l'eau ! Rêve de l'âge d'or !...

Se levant.

Dieu que j'ai soif !

Apercevant Clorinde.

Ma sœur ? on dirait qu'elle dort.
Oui !...

CLORINDE, les yeux à demi fermés.

« Que puisse le ciel me garder une femme
Comme vous éprouvée et passée à la flamme ! »

ANNIBAL, à part, derrière elle.

Tiens ! elle a le sommeil verbeux... c'est un défaut.

CLORINDE.

« Sont-ce des sûretés qu'à votre honneur il faut ?
Le repentir en offre autant que l'innocence,
Plus même... » Plus !

ANNIBAL, à part.

Elle a le cauchemar, je pense.

Il lui touche l'épaule.

CLORINDE, se tournant vers lui.

Je n'aurais qu'à vouloir ; il serait bientôt pris.

ANNIBAL.

Voilà mon chien d'arrêt qui rêve de perdrix.

CLORINDE.

Eh bien, non ! ce serait plus mal que tout le reste !
Non ! ce serait tenter la colère céleste !
Faisons de notre adresse un plus honnête emploi !
Assurons cet hymen à plus digne que moi,
Rendons à *ma* famille un éclatant service,
Rachetons le passé par un vrai sacrifice.

ANNIBAL.

Sacrifice ?... de quoi ?

CLORINDE.

Du prince.

ANNIBAL.

Ah ! tu rêvais
D'un prince ? A la santé cela n'est pas mauvais.

CLORINDE.

Il s'agit bien de rêve !

ANNIBAL.

Et de quoi donc, ma belle ?

CLORINDE.

L'étranger de tantôt...

ANNIBAL.

Ah ! oui, je me rappelle !
Nous avons pris un fruit...

CLORINDE.

De xérès imbibé...

ANNIBAL.

Je sais qui c'est.

CLORINDE.

Vraiment ?

ANNIBAL.

Ce n'est qu'un simple abbé.

CLORINDE.

Et c'est pour arriver à cette découverte
Que tu viens de me mettre à deux doigts de ma perte ?

ANNIBAL.

Comment cela !

CLORINDE.

Tu t'es horriblement grisé,
Malheureux !

ANNIBAL.

Pas possible ? Est-ce que j'ai jasé ?

CLORINDE.

Oui, mais tout a tourné pour le mieux.

ANNIBAL.

Je respire !

CLORINDE.

Pour l'abbé prétendu... Lis, puisque tu sais lire.

Elle lui donne la lettre.

ANNIBAL, après avoir lu.

Eh bien, quoi ?

CLORINDE.

Je pourrais l'épouser.

ANNIBAL.

Tu pourrais ?
Toi, ce prince ?

CLORINDE.

Et le cède à d'autres sans regrets.

ANNIBAL.

Pour être vrai, mon cœur, c'est trop noble ou trop bête.

CLORINDE.

N'est-ce pas que c'est bien et d'une femme honnête ?
N'est-ce pas que je peux sans scrupule à présent
Prendre place parmi ce monde méprisant,
Et que j'y paie assez mon droit de bienvenue
Pour ne pas y rougir comme une parvenue ?
O mon frère ! sens-tu quel légitime orgueil
C'est d'entrer là sans mettre un masque sur le seuil ?
Ce n'est plus mon fantôme, une apparence vaine
Qu'à ce rang souhaité j'introduis à grand'peine ;
C'est moi-même, c'est moi, c'est ma réalité,
Qui respire à son aise en pleine honnêteté !

ANNIBAL.

Et c'est pour un motif de vanité si mince
Qu'on te voit dédaigner l'alliance d'un prince ?
Prends-le, morbleu ! s'il est prenable, dans tes rets !
Tu pourras toujours être honnête femme après.

CLORINDE.

Non, l'heure m'en serait à tout jamais ravie,
Car je suis au dernier carrefour de ma vie ;
Si je ne change pas de route en ce moment,
Je ne trouverai pas un autre embranchement.

ANNIBAL.

Faut-il n'être qu'un âne et ne pouvoir répondre !
Une poule aux œufs d'or qui refuse de pondre !...

CLORINDE.

Et de quoi te plains-tu, parasite effronté ?
Ne peux-tu te tenir où je t'ai transporté ?
Nous avons assez fait le mal de compagnie ;
Ne demande plus rien, ô mon mauvais génie !
Laisse-moi désormais, si je puis oublier,
Avec le monde et moi me réconcilier.

ANNIBAL.

L'infortunée !... Elle est stupide ! elle est stupide !

SCÈNE V

LES MÊMES, CÉLIE, s'arrêtant sur la porte de gauche.

CLORINDE, bas.

Voici Célie. Admire un peu cet œil limpide...
Je l'aime, cette enfant innocente !

ANNIBAL.

Oui, oui, oui !

Il s'assied dans un coin.

CLORINDE, s'approchant de Célie.

Vous ne me fuyez pas, mon enfant, aujourd'hui...
Si vous saviez combien vous me faites de joie !

CÉLIE.

Un ordre de mon père auprès de vous m'envoie.

CLORINDE.

Un ordre ? Fallait-il un ordre pour cela,
Et se peut-il vraiment que nous en soyons là ?
Mais, pour me regarder comme votre ennemie,
Lisez-vous de la haine en mes yeux, je vous prie ?
Ah ! qui pourrait ouvrir mon cœur, n'y trouverait
Qu'un tendre attachement à s'épancher tout prêt.

CÉLIE.

J'ignore en ce discours si vous êtes sincère,
Madame ; mais je dois souhaiter le contraire ;
Car dans les sentiments c'est un grand embarras,
Lorsque l'on est aimé de ceux...

CLORINDE.

Qu'on n'aime pas ?
Pour que mon amitié vous soit fâcheuse à croire,
On m'a donc peinte à vous d'une couleur bien noire ?

CÉLIE.

On m'a dit... Ce que j'ai grâce à vous entendu,
Madame, à mon oreille encor n'était pas dû.
Cet entretien me cause une gêne cruelle...
Permettez-moi...

CLORINDE.

Non, non ! restez, Mademoiselle,
Car, pénible pour vous et pour moi douloureux,
Cet entretien pourtant importe à toutes deux.

CÉLIE.

Mon Dieu, je ne suis pas votre juge, Madame.

CLORINDE.

Vous me jugez pourtant et d'un sévère blâme !

Oui, ma vie est coupable, oui, mon cœur a failli...
Mais vous ne savez pas de quels coups assailli !
Comment le sauriez-vous, âme chaste et tranquille,
A qui la vie est douce et la vertu facile,
Enfant qui, pour gardiens de votre tendre honneur,
Avez une famille et surtout le bonheur !...
Comment le sauriez-vous ce qu'en de froides veilles
La pauvreté murmure à de jeunes oreilles ?
Vous ne comprenez pas, n'ayant jamais eu faim,
Qu'on renonce à l'honneur pour un morceau de pain.

CÉLIE.

J'ignore ce que peut conseiller la misère ;
Mais suivre ses conseils n'est pas si nécessaire
Qu'on ne voie, en dépit de la faim et du froid,
Plus d'une pauvre fille honnête et marchant droit.

CLORINDE.

Ah ! celle-là déploie un courage sublime,
Sans doute. Admirez-la, mais plaignez la victime.

CÉLIE.

Oui, d'avoir préféré par un honteux effort
L'infamie au travail, à la faim, à la mort ;
Oui, de s'être à jamais de l'estime bannie
En troquant le malheur contre l'ignominie ;
Oui, si le mot peut être en ce sens employé,
Je la plains de ne plus mériter de pitié.

CLORINDE.

Voilà votre clémence !... Ainsi, rien dans ce monde,
Ni repentir amer, ni souffrance profonde,
Ni résolution ferme pour l'avenir,
Demandant mon pardon, ne pourra l'obtenir ?

CÉLIE.

Vous me faites parler sur d'étranges matières,
Et mon esprit sans doute y manque de lumières ;
Mais puisqu'à prononcer il se trouve réduit :
Qui déteste sa faute en doit haïr le fruit.
Vos remords sont douteux, s'ils vous laissent l'audace,
Madame, d'usurper plus longtemps cette place.

CLORINDE.

Je ne la souille plus et n'en dois pas sortir !
J'ai d'une autre façon prouvé mon repentir,
Oui, par une action si noble et si loyale,
Que des plus généreux elle me fait l'égale !
J'ai toutes les vertus du rang que j'usurpais :
Ma conscience peut le retenir en paix !

CÉLIE.

Votre bonne action, car je veux bien y croire,
N'est qu'un commencement de l'œuvre expiatoire.
La vertu me paraît comme un temple sacré :
Si la porte par où l'on sort n'a qu'un degré,
Celle par où l'on rentre en a cent, j'imagine,
Que l'on monte à genoux, en frappant sa poitrine.

CLORINDE.

Comme ils se tiennent tous et comme les parents
Dressent les premiers nés à n'ouvrir pas les rangs !
O race des heureux, phalange impénétrable
Qui rendez le retour impossible au coupable,
Faisant au repentir un si rude chemin
Qu'on ne peut y marcher avec un pied humain,
Vous répondrez à Dieu des âmes fourvoyées
Que vos rigueurs auront au vice renvoyées !

CÉLIE.

Dieu, dites-vous ? Sachez que les honnêtes gens
Trahiraient sa justice à vous être indulgents !
Car votre arrêt n'est pas seulement leur vengeance,
C'est l'encouragement et c'est la récompense
De ces fières vertus qui, dans un galetas,
Ont froid et faim, Madame, et ne se rendent pas.

CLORINDE.

Assez, Mademoiselle, assez !...

CÉLIE.

Je me retire ;
Je vous en ai dit plus que je n'en voulais dire...
Adieu. C'est la première et la dernière fois
Que sur de tels sujets j'ose élever la voix.

Elle sort.

SCÈNE VI

ANNIBAL, CLORINDE.

ANNIBAL.

La petite est assez revêche en reparties.
Que te semble l'accueil qu'on fait aux repenties ?

CLORINDE.

Je ne me repens plus... que de mon repentir !

ANNIBAL.

Allons donc !

CLORINDE.

Ah ! voilà comme on sait compatir ?...
C'est bien. Mais, puisque j'ai le châtiment du vice,
Je veux aussi, j'en veux avoir le bénéfice !
Je monterai si haut l'objet de leur mépris
Que l'envie à leur cœur en apprendra le prix !

ANNIBAL, se levant.

Princesse !

CLORINDE.

Je veux l'être, et, de cette puissance,
Je saurai bientôt faire une arme à ma vengeance.
Oui, je vais me venger sur ce monde méchant
De tous les bons instincts qu'à mon cœur il défend !
Je vais le châtier avec joie, avec rage,
De la perversité dont il fait mon partage...
Ah ! celui-là n'est pas pétri d'un fier limon,
Qui peut tomber du ciel sans devenir démon !

ANNIBAL.

Bien dit.

CLORINDE.

On me repousse ? Eh bien, j'en suis contente
Ma fortune en sera d'autant plus éclatante !
Aussi bien il n'est rien d'ignoble en mon projet...

ANNIBAL.

Parbleu !

CLORINDE.

Le prince est beau.

ANNIBAL.

Superbe !

CLORINDE.

Il est bien fait.

ANNIBAL.

Un Apollon !

CLORINDE.

Sa joue est un peu creuse et pâle,
Mais il porte en son air je ne sais quoi de mâle,
Et son regard tranquille a certaine façon
De s'appuyer sur vous, qui donne le frisson.

ANNIBAL.

Ah ! ne m'en parle pas, j'ai frissonné moi-même.

CLORINDE.

Je sens que je pourrai l'aimer, et, si je l'aime,
Ce n'est plus le tromper que l'épouser !

ANNIBAL.

Parbleu !
— Mais lui, de son côté, crois-tu qu'il prenne feu ?

CLORINDE.

L'incendie est tout prêt, que son âme recèle...
Pour le faire éclater il faut une étincelle.

ANNIBAL.

Très bien, et tu t'entends à battre le briquet !
Vieux habits, vieux galons, faites votre paquet ;
Séparons-nous ! je suis membre de la noblesse,
Chambellan, maréchal... J'épouse une duchesse...
Les duchesses, morbleu ! c'est mon goût dominant ;
Je l'ai peu satisfait jusques à maintenant.

CLORINDE.

Ne perdons pas de temps en paroles : à l'œuvre.

ANNIBAL.

Et quel sera mon rôle, à moi, dans la manœuvre ?

CLORINDE.

Occupe Monte-Prade en bas jusqu'au souper.

ANNIBAL.

Oui. — Je cherche de quoi je pourrai l'occuper.
J'ai l'entretien fort court.

CLORINDE.

Prends ta guitare et pince.
Moi, pendant ce temps-là, je rencontre le prince.

ANNIBAL.

Où ?

CLORINDE.

N'importe où. Sois sûr qu'il me guette à l'écart
Et que sur mon passage il sera par hasard.

ANNIBAL.

Pauvre ami ! Son affaire est bonne s'il t'accoste.
Une, deux, touche au cœur.

CLORINDE.

Sois tranquille ! à ton poste

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME

Le soir. — Un flambeau allumé sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

HORACE, CÉLIE.

HORACE, escaladant le balcon.

Mon oncle me défend sa porte, mais peut-être
N'a-t-il pas entendu défendre sa fenêtre !
S'il s'est mal expliqué, j'en suis fort innocent ;
Il s'expliquera mieux, d'ailleurs, en me chassant.
Ils sont tous attablés, sauf Célie et Fabrice :
Que leur bon appétit me serve de complice !

Il va à la porte de l'appartement de Célie.

Célie ! hé ! ma Célie !

CÉLIE, entrant.

Oses-tu revenir ?

HORACE.

Ne crains rien : le souper n'est pas près de finir.
J'avais à te parler.

CÉLIE.

Fais vite.

HORACE.

Je t'admire !

Fais vite ! Penses-tu que deux mots vont suffire ?

CÉLIE.

Qu'as-tu donc à me dire ?

HORACE.

Eh ! parbleu ! rien du tout...
Aussi je parlerais cent ans sans être au bout.

CÉLIE.

Cher Horace... J'entends des pas... Va-t'en... Je tremble.

SCÈNE II

LES MÊMES, FABRICE.

FABRICE.

Ne vous dérangez pas, je vous cherchais ensemble.
Clorinde dans mon piège a donné pleinement :
Il faut tout préparer pour un enlèvement.

HORACE.

Tu la veux enlever ?

FABRICE.

Est-il une autre preuve
Dont la crédulité de mon père s'émeuve ?

CÉLIE.

Ne suffirait-il pas de la démasquer ?

FABRICE.

Non !

Notre père est, vois-tu, possédé d'un démon
Qu'on peut exorciser seulement par l'absence ;
Tant qu'il est sous ses yeux, il est en sa puissance.
En outre, il ne faut pas, pour plus d'une raison,
Qu'il sache à quelle main il doit sa guérison :
Ces démences du cœur, par un effet posthume,
Contre leur médecin laissent de l'amertume.

CÉLIE.

Notre père est si bon, qu'il n'en garderait pas.

FABRICE.

Soit ; dût-il n'éprouver qu'un certain embarras,
Ce serait encor trop. Il ne sied pas, ma chère,
Qu'un fils en aucun sens ait barres sur son père,
Et quand je rentrerai sous mon vrai nom, il faut
Qu'il puisse m'accorder mon pardon le front haut.
Comprends-tu ?

CÉLIE.

Je comprends.

FABRICE, à Horace.

Tiens prête une voiture,
Avec tout ce qu'il faut en pareille aventure.

HORACE.

La belle a consenti ?

FABRICE.

Pas encor : seulement
Elle a tout préparé pour son consentement.
Je vais donner l'assaut et soigner la manœuvre ;
Mais j'ai besoin de vous pour achever mon œuvre.

HORACE.

A quoi sommes-nous bons ?

FABRICE.

A m'enseigner mon jeu.
Je fais l'amant candide ; or je le suis fort peu,
Et ma mémoire à qui vainement je m'adresse
Ne fournit pas un mot de naïve tendresse.
— Un silence rêveur m'a tantôt secouru ;
Ce que je n'ai pas dit, aisément on l'a cru :
Mais pour qu'à ma parole aussi l'on puisse croire,
Je viens à vos amours rajeunir ma mémoire.
Allons, bel amoureux, montre-moi de quel ton
L'amour s'exprime avant d'avoir barbe au menton.

HORACE.

C'est très embarrassant, mon cher.

FABRICE.

Quelle corvée !
Dis ce que tu disais avant mon arrivée.

HORACE.

Je disais... que l'amour de mystère a besoin
Et qu'à l'effaroucher il suffit d'un témoin.

FABRICE.

Est-ce que j'en suis un ? est-ce que je fais nombre ?
Pourquoi vous gêner plus pour moi que pour votre ombre ?

CÉLIE.

Mon ombre, en pareil cas, me gênerait, je croi,
Si, pendant que je parle, elle était devant moi.

HORACE.

C'est vrai. — Te souvient-il de la chère avenue
Où ton âme me fut tout entière connue ?

A Fabrice.

Marchant vers le soleil, je lui parlais d'amour ;
Nos ombres nous suivaient, quand un fatal détour
Les mit devant nos yeux... au moment, ma Célie,
Où tu disais le mot qui pour jamais nous lie.
Fût-ce l'ombre ou l'aveu qui rompit l'entretien ?
Nous rentrâmes chez nous sans plus ajouter rien.

CÉLIE.

Oui, mais le doux silence et les douces pensées !
Nos âmes se taisaient, de quel bonheur pressées !
Te souvient-il encor de la beauté des cieux
Et comme autour de nous tout souriait aux yeux ?
— Ah ! c'est nous qui riions à la nature entière
Et nos cœurs qui versaient aux cieux tant de lumière !

HORACE.

Que le chemin fut court qui ramenait chez nous !

CÉLIE.

En arrivant au seuil tu tombas à genoux,
Tu me baisas la main sans dire une parole,
Et du côté des champs tu pris ta course folle.

HORACE.

J'avais peur de trouver quelqu'un qui m'eût parlé,
Et je passai la nuit sous le ciel étoilé,
Ivre et me répétant sans relâche à moi-même
Ces mots qui m'enivraient : « Cher Horace, je t'aime ! »

CÉLIE.

Cher Horace, je t'aime et t'en donne ma foi,
Je n'ai jamais aimé ni n'aimerai que toi.

Je t'appartiens depuis l'enfance, et mon envie
Est de t'appartenir jusqu'au bout de la vie.

HORACE.

Dès l'enfance ! à jamais ! Le passé, l'avenir,
Nous avons tout commun, espoir et souvenir !

FABRICE.

Ah ! maudite à jamais soit la première femme
Qui de ce droit chemin a détourné mon âme !
Maudit soit le premier baiser qui m'a séduit,
Maudit tout ce qui m'a loin du bonheur conduit !

CÉLIE.

Mon frère !

FABRICE.

Ma blessure ancienne s'est rouverte
Plus profonde en voyant la grandeur de ma perte,
Et ma haine s'allume, au lieu de mon mépris,
Au spectacle du bien que ces femmes m'ont pris.
C'est trop peu du dédain, il faut de la vengeance
Contre cette impudique et venimeuse engeance.
Sans elles, Dieu puissant ! il me serait connu,
Le pur ravissement d'un amour ingénu ;
Ma jeunesse au soleil se fût épanouie,
Par un hymen fécond doucement réjouie ;
Enfin, peu soucieux de la fuite du temps,
J'attendrais la vieillesse entre de beaux enfants,
Et je pardonnerais sans peine aux jours rapides
Qui, grandissant mes fils, m'ajouteraient des rides.
— Ce bonheur, je ne peux en jouir que par vous,
Enfants, mais le spectacle encor m'en sera doux !

HORACE.

Pauvre ami !

FABRICE.

Chut ! On vient... C'est cette créature.
Laissez-nous seuls...

A Horace.

Et toi prépare la voiture.
Par où sors-tu ?

HORACE.

Parbleu ! par où je suis entré...
Cette maison n'a pas une porte à mon gré.

Il sort par le balcon, Célie par la gauche.

SCÈNE III

FABRICE, CLORINDE.

FABRICE, à part.

Allons, cœur ulcéré, tais-toi !

CLORINDE.

Je tiens parole,
Et me voici, Seigneur.

FABRICE.

Merci ! Mais le temps vole,
Les instants sont comptés ; une heure de retard
Rive votre existence à celle d'un vieillard.
— M'aimez-vous ?

CLORINDE.

Mais, Seigneur...

FABRICE.

Tu m'aimes ! j'en atteste
Le trouble que je lis dans ton regard céleste !

A quoi bon les combats et les vaines pudeurs ?
L'amour a d'un seul coup foudroyé nos deux cœurs.

CLORINDE.

Que croirez-vous de moi ?

FABRICE.

Quel penser t'importune ?
Quand tu quittes pour moi, sans nom et sans fortune,
Les splendeurs d'un hymen opulent ?...

CLORINDE.

Je trahis
Tout ce qu'un autre en moi d'espérance avait mis !

FABRICE.

Je ne trahis donc rien, moi qui trahis mon hôte ?
Va, nous sommes égaux dans l'amour et la faute.

CLORINDE.

Comment dire au plus doux des hommes, au meilleur... ?

FABRICE.

Crois-tu donc que je veuille affronter sa douleur ?
Non ! — qu'un départ secret de ses pleurs nous délivre !

Monte-Prade paraît au fond.

CLORINDE, à part.

Enfin.

Haut.

Fuir ?

FABRICE.

M'aimez-vous assez pour m'oser suivre ?
Je suis pauvre et vous offre un destin peu tentant.

CLORINDE.

Partons quand vous voudrez, je vous aime.

FABRICE.

A l'instant !

Ils se retournent et aperçoivent Monte-Prade sur la porte.

SCÈNE IV

FABRICE, MONTE-PRADE, CLORINDE.

MONTE-PRADE.

Pas si vite, Monsieur !

A Clorinde.

Ah ! tu baisses la tête,
Perfide, et ta fortune a peur que je l'arrête...
Je n'aurais, en effet, et c'est là ton effroi,
Qu'un seul mot à jeter entre cet homme et toi !
Mais j'aime mieux couvrir ta double perfidie
Du pardon méprisant que ton regard mendie.

FABRICE, à part.

Bien.

MONTE-PRADE.

Quant à vous, Monsieur, c'est une trahison
Dont vous consentirez à me rendre raison,
Je suppose ?

FABRICE.

Demain.

MONTE-PRADE.

Demain ! Non pas ! sur l'heure !

Vous ne sortirez pas vivant de ma demeure !
Flamberge au vent, Monsieur !

Il dégaine.

FABRICE, reculant.

Je ne puis consentir...

MONTE-PRADE.

Ton fer tient au fourreau ? Je l'en ferai sortir !

Il fait le geste de le souffleter du plat de son épée.

FABRICE.

Mon père !

MONTE-PRADE.

Quoi ?

FABRICE.

Le mot est dit : je suis Fabrice.

MONTE-PRADE.

Mon fils !

Jetant son épée et cachant son visage de ses mains.

Devant mon fils faut-il que je rougisse !

FABRICE.

C'est à moi de rentrer céans avec rougeur.
Pourrez-vous pardonner à l'ingrat voyageur ?

MONTE-PRADE.

Vous revenez, mon fils, comme le bon génie
Pour sauver notre nom de cette ignominie.
Quel que soit le moyen, vous avez réussi ;
Vous avez démasqué cette fille : merci !

CLORINDE, qui gagnait la porte, se retourne violemment.

Cette fille !... Après tout, qu'ai-je fait ? quelle preuve
De ma perversité vous fournit cette épreuve ?
Cherchez donc, je vous prie, avant de me honnir.
Quelle autre mieux que moi l'aurait pu soutenir ?
Quoi ! d'honneur altérée, et lasse de scandale,
Je résigne mon cœur à l'amour filiale ;
Et, payant parmi vous ma place d'un tel prix,
Je ne récolte encor qu'insulte et que mépris !
Un jeune homme paraît, d'assez haute naissance
Pour imposer son choix même à la médisance ;
Il m'offre un rang splendide en me rendant l'honneur,
Et vous vous étonnez que j'accepte, Seigneur ?

A Fabrice.

— Quelle vertu devait me défendre du piège ?
Pour me donner à vous quel nœud sacré rompais-je ?
Enfin, ce que j'ai fait, ce dernier mot suffit,
Votre père voulait que votre sœur le fît.

FABRICE.

Vous, mon père ?

MONTE-PRADE.

Il est vrai, mon fils, et j'en ai honte.

CLORINDE, à Monte-Prade.

Votre indignation a donc été trop prompte ;
C'est ce que je voulais vous prouver, cher Seigneur,
En cédant près de vous ma place à mon vainqueur.

A Fabrice.

Pour vous, Monsieur, souffrez que je vous félicite
De votre fourberie et de sa réussite ;
Vous avez des talents pour aller à vos fins
Qui feraient des jaloux parmi les aigrefins.
Eh bien, vous m'écoutez tous deux la tête basse,
Et c'est moi qui m'en vais le front haut, moi qu'on chasse,

Moi pour qui l'on n'a pas de mots trop outrageants !
Allons ! relevez donc les yeux, honnêtes gens !
Ayez à vos vertus l'air de trouver des charmes.

FABRICE.

Certe, en vous combattant avec vos propres armes,
Je me suis abaissé jusqu'à vous en effet ;
Mais il fallait sauver mon père, et je l'ai fait.

CLORINDE.

Le sauver ? Et de quoi ? Du bonheur, je suppose ?
Car il ne semblait pas menacé d'autre chose.
Je savais quels devoirs m'imposait son hymen ;
Contente de mon sort et bénissant la main
Qui rendait au bercail la brebis égarée,
A l'humble dévoûment je m'étais préparée,
Et je n'envisageais dans mon nouvel état
Nul sacrifice auquel mon cœur ne se prêtât.
Il allait être heureux, vous dis-je. Mais, sans doute,
Votre retour lui va rendre ce qu'il lui coûte,
Et vous remplacerez la douce illusion
Qui dorait ses vieux jours comme un dernier rayon.

FABRICE.

Oui, je vous rends, mon père, un douloureux service,
Et vous en porterez longtemps la cicatrice ;
Mais quelque chose passe avant notre bonheur,
Vous me l'avez appris jadis ; c'est notre honneur.

MONTE-PRADE.

Dans quel rôle, Monsieur, doit-on plutôt vous croire ?
Disiez-vous pas tantôt, si j'ai bonne mémoire,
Que le meilleur garant de l'honneur d'un mari,
C'était le repentir d'un cœur endolori ?

FABRICE.

Est-ce donc à vos yeux un repentir sincère
Qui n'a pas su tenir contre une surenchère ?

CLORINDE.

La surenchère était trop forte, encore un coup,
Monsieur, pour que l'épreuve ait prouvé rien du tout.

FABRICE.

Entre mon père et moi, c'est enfin trop vous mettre,
Sortez !

CLORINDE.

Vous croyez-vous céans déjà le maître ?
C'est trop d'empressement ! Monsieur est encor vert :
L'héritage est sauvé, mais il n'est pas ouvert.

FABRICE.

Madame !

CLORINDE.

Vous venez de loin pour le défendre ;
Je ne vous en veux pas et m'y devais attendre.

FABRICE.

Vous perdez votre temps ; mon père me connaît.

CLORINDE.

Qui vous ramène donc, si ce n'est l'intérêt ?

A Monte-Prade.

Après dix ans d'oubli, dix ans d'ingratitude,
Il s'avise un beau jour de votre solitude...

FABRICE.

Mon père, ordonnez-lui de quitter la maison !

CLORINDE.

Vous craignez que je n'aie à la fin trop raison ?
Et certe, après l'avoir réduit, l'homme rigide,
A mettre une étrangère en votre place vide,
De quel droit venez-vous, déshonorant son choix,
Lui dépeupler le cœur pour la seconde fois ?

FABRICE, à Monte-Prade.

Vous ne répondez rien ? Son astuce l'emporte ?
Voyons ! d'elle ou de moi, qui voulez-vous qui sorte ?

MONTE-PRADE, après un silence.

Tous deux.

Il sort lentement.

SCÈNE V

CLORINDE, FABRICE.

CLORINDE.

Mes compliments. Je le crois bien guéri...
Et vous ? Quand pensez-vous qu'il sera mon mari ?

FABRICE.

Tenez, le persiflage est au moins inutile,
Et, croyez-moi, laissez ma colère tranquille.

CLORINDE.

Offrez-moi donc le bras jusqu'au prochain couvent.
Je me sens tout à coup un repentir fervent,
Et je veux dans un cloître ensevelir vivante
Votre très dévouée et très humble servante.

FABRICE.

Et vous attendrez là qu'il vienne vous chercher ?

CLORINDE.

Tel est mon plan, cher prince, à ne vous rien cacher.

FABRICE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine commère.

CLORINDE.

Assez pour remplacer madame votre mère.

FABRICE.

Ma mère ! Misérable !...

CLORINDE, révoltée.

Ah !

FABRICE.

Ma mère ! Osez-vous
Parler de cette sainte autrement qu'à genoux,
Vous courtisane, vous menteuse, vous infâme !

CLORINDE.

Songez, en me parlant, que je suis une femme,
Seigneur.

FABRICE.

N'espérez pas vous couvrir de ce nom.
Vous, une femme ? Un lâche est-il un homme ? Non...
Eh bien ! je vous le dis : on doit le même outrage
Aux femmes sans pudeur qu'aux hommes sans courage,

Car le droit au respect, la première grandeur,
Pour nous c'est le courage et pour vous la pudeur.
Une femme, vous ! — Tiens, va-t'en !

CLORINDE, à part.

J'ai peur.

FABRICE.

Tu comptes
Sur le respect humain, la plus lâche des hontes !
Elle croit faire ici librement son métier !
A côté de ma sœur s'asseoir à mon foyer !
Souiller la chambre austère où notre mère est morte...
Mais tu n'entreras pas, car je suis sur la porte,
Et je t'écraserai, vipère, en ton chemin !

Il fait un mouvement violent vers Clorinde qui pousse un cri et tombe à genoux.

Je m'en vais, pour ne pas déshonorer ma main.

Il sort par le fond ; Clorinde reste agenouillée.

SCÈNE VI

ANNIBAL, CLORINDE.

ANNIBAL.

Que fais-tu là ?

CLORINDE, se relevant.

C'est toi, toi qui m'as dégradée ;
C'est toi des dons du ciel qui m'as dépossédée ;
Qui m'as séché le cœur, qui m'as mise si bas,
Que je veux remonter et que je ne peux pas !
L'injure et le mépris où je me vois sujette,
O conseiller du mal, sur toi je les rejette !

Je te hais, te maudis, et je voudrais pouvoir
Te remplir de ma honte et de mon désespoir !

ANNIBAL.

Dis-moi du mal de moi, va ton train, ma mignonne !
Je n'en crois pas un mot d'ailleurs, et te pardonne.

CLORINDE, à elle-même.

Pour la première fois devant lui j'ai tremblé...
Quelle ardeur dans ses yeux, et comme il m'a parlé !

ANNIBAL.

Qui ?

CLORINDE.

Fabrice.

ANNIBAL.

Fabrice ?

CLORINDE.

Oui, ce prince.

ANNIBAL.

Ah ! tonnerre !
Le fils !... Dans tes filets tiens-tu toujours le père ?

CLORINDE.

Je vais tout rompre.

ANNIBAL.

Quoi, rompre avec le barbon ?
Mais je te le défends, ma fille ! Il a du bon,
Quoique son cuisinier ménage trop l'épice.

CLORINDE.

Je veux me relever du mépris de Fabrice.

ANNIBAL.

Parbleu ! je te savais femme au sourcil hautain ;
Mais je n'aurais pas cru que ton orgueil te tînt
Jusqu'à sacrifier l'intérêt à la gloire.

CLORINDE.

Ce n'est pas seulement l'orgueil.

ANNIBAL.

Que faut-il croire ?

CLORINDE.

Tout ce que tu voudras. Je ne sais où j'en suis.
Ni quel trouble m'émeut, ni quel instinct je suis !

ANNIBAL.

Le petit dieu d'amour t'aurait-il attrapée ?

CLORINDE.

Quelle âme violente !... Il m'a presque frappée.

ANNIBAL.

Ah ! tu l'aimes alors !... T'éprendre d'un brutal !
Ah ! sotte ! Ah ! triple femme ! O contretemps fatal !
Encore un paradis perdu pour une pomme !

CLORINDE.

C'est la première fois que je rencontre un homme,
Un cœur impétueux sur qui je ne peux rien,
Un courage en un mot supérieur au mien !
Je me sens la plus faible et suis fière de l'être...
Etrange volupté de fléchir sous un maître !

ANNIBAL.

Cela ne manque pas en effet de ragoût.
Si tu l'aimes, il faut l'épouser, voilà tout !

CLORINDE.

L'épouser ? Il me hait !

ANNIBAL.

Cela, c'est mon affaire ;

Montrant son épée.

J'ai là la clef des cœurs.

CLORINDE.

Et qu'en prétends-tu faire ?

ANNIBAL.

Tiens, parbleu ! le contraindre à réparer ses torts,
Ou le tuer.

CLORINDE.

Tuer !

ANNIBAL.

Sans le moindre remords.
N'est-ce pas ton honneur et le mien que je venge ?
Ne t'a-t-il pas séduite... en te battant, pauvre ange !
Sois tranquille, d'ailleurs : il sera très gentil
Entre une belle fille et ce vilain outil,
Surtout quand il saura que c'est la propre lame
Et le coup du fameux Matapan de Bergame.

CLORINDE.

Mais je ne l'aime pas... Non ! Et si je l'aimais,
Je voudrais, entends-tu, qu'il ne le sût jamais.

ANNIBAL.

La femme est, je l'avoue, un étrange problème.

CLORINDE.

Ah ! depuis un instant j'ai l'horreur de moi-même.

ANNIBAL.

Je la crois bonne à mettre à l'hôpital des fous.
En somme, que veux-tu, voyons ? Résumons-nous.

CLORINDE.

Emmène-moi... partons.

ANNIBAL.

Sans épouser personne ?
Après tout, je ne peux t'y forcer, ma mignonne,
Et je vois bien qu'il faut faire la part du feu ;
Mais je prétends tirer mon épingle du jeu.

CLORINDE.

Que médites-tu donc ?

ANNIBAL, avec dignité.

Rien que de malhonnête !
Tu me remercîras en retrouvant ta tête.
Pour le moment, écoute et retiens ta leçon :
Tu me connais ; tu sais que je suis bon garçon ;
Mais si tu me viens mettre un bâton dans la roue,
Au premier mot lâché par toi qui me déjoue,
J'applique à ton galant un vertueux soufflet,
Et je l'embroche après comme un simple poulet.
Est-ce compris ?

CLORINDE.

Mon Dieu ! qu'est-ce que tu prépares ?

ANNIBAL.

La mort de ton galant, si tu me contrecarres.
S'il te plaît mieux ainsi, je ne suis pas têtu,
Ma chère, et donnerais le choix pour un fétu.
Il nous a ruinés, et moi, quand je me venge,
A la table des dieux il semble que je mange.

SCÈNE VII

CLORINDE, ANNIBAL, FABRICE.

FABRICE.

Je vous cherchais, Monsieur.

ANNIBAL.

Je vous en offre autant,
Et vous m'obligerez, Monsieur, en m'écoutant.

Geste de condescendance de Fabrice.

Je vois que vous prenez, Monsieur, notre alliance
Avec une froideur frisant la répugnance.

FABRICE.

Et cela vous surprend ?

ANNIBAL.

Non, Monsieur ; seulement
Votre père n'est pas de votre sentiment ;
En sorte que l'hymen se pourrait bien conclure
Sans qu'on s'inquiétât de votre signature.

FABRICE, brusquement.

C'est de quoi je venais vous parler.

ANNIBAL.

En douceur !
J'en causais tout à l'heure encore avec ma sœur.
Tel que vous me voyez, sous une rude écorce,
Je suis bon. La bonté va bien avec la force :
C'est sa grâce, on peut dire.

FABRICE.

Au fait, Monsieur.

ANNIBAL.

Au fait ?
— Si nous disparaissions, seriez-vous satisfait ?

FABRICE.

Aurions-nous par hasard tous deux la même idée ?

ANNIBAL.

Ma sœur est à partir à peu près décidée ;
Mais elle est compromise, et de plus les maris
Sont très chers...

CLORINDE, indignée, bas, à son frère.

De l'argent !

ANNIBAL, bas.

As-tu changé d'avis ?

Retroussant sa manche.

A ton aise... tu sais !

CLORINDE, à part.

O pauvre créature !
Me faudra-t-il encor subir cette torture !

FABRICE.

Bref, madame demande...

ANNIBAL.

Une dot.

FABRICE.

Une dot ?
Fort bien ! je ne veux pas discuter sur le mot.
Je venais vous l'offrir.

CLORINDE, à part.

Oh ! comme il me méprise !

FABRICE.

Veuillez fixer le prix de votre marchandise.

ANNIBAL.

Elle est un peu timide et m'a passé pouvoir.

FABRICE.

Parlez.

ANNIBAL.

Mon Dieu, Monsieur, on ne peut pas avoir
Un mari propre à moins de cinq mille pistoles.
Ils sont très recherchés... Les femmes sont si folles !

FABRICE.

C'est bien, Monsieur, je vais vous faire mon billet.

Il s'assied devant la table et écrit.

ANNIBAL, à part.

J'aurais pu pêcher plus sans rompre le filet.

CLORINDE, bas, à Annibal.

Au nom de notre mère, au nom de notre enfance,
Permets-moi d'écarter ce calice !

ANNIBAL, bas, à Clorinde.

Défense !

FABRICE, écrivant toujours.

Que dit-elle ?

ANNIBAL.

Que j'ai négligé le trousseau.

CLORINDE, à part.

Misérable !

FABRICE.

Combien est-ce ?

ANNIBAL.

Pour l'avoir beau,
Mille écus.

FABRICE, à Clorinde.

Est-ce assez, Madame ?

ANNIBAL, à Clorinde.

Il faut répondre.

CLORINDE, d'une voix mourante.

Oui, Seigneur.

FABRICE.

N'avez-vous sur moi plus rien à tondre ?

ANNIBAL.

Si vous voulez m'offrir un habit de gala
Pour la noce ?...

FABRICE.

Combien ?

ANNIBAL.

Cent écus.

FABRICE, écrivant.

Les voilà.
Je ne peux pas payer trop cher votre retraite.
Vous pourrez, à Milan, présenter cette traite.
— Seulement il me faut un reçu pour guérir
Mon père.

ANNIBAL.

C'est trop juste et j'allais vous l'offrir.

FABRICE.

Un reçu constatant que moyennant finance...

ANNIBAL.

C'est compris. — Viens, mignonne, écrire ta quittance.

Il la prend par la main et la conduit à la table.

CLORINDE, à Fabrice, d'une voix sourde.

Tirez-vous bien l'épée ?

FABRICE.

Oui !... C'est mon seul talent.

CLORINDE.

Vous avez le bon droit et vous êtes vaillant...
A la grâce de Dieu !

Elle arrache la traite des mains de Fabrice et la déchire.

FABRICE.

Que faites-vous, Madame ?

CLORINDE.

Je déchire ma honte et rachète mon âme !
Rassurez-vous : j'étais décidée à partir,
Et ce qu'il vous vendait, c'était mon repentir !

A Annibal.

Fais ce que tu voudras maintenant, misérable !
Mais s'il meurt, garde-toi de ta sœur !

ANNIBAL.

Adorable !

FABRICE.

Que veut dire ceci, Monsieur ?

ANNIBAL.

Tout simplement
Qu'elle est folle de vous depuis une heure.

CLORINDE.

Il ment !
— Non ! C'est un sentiment plus humble qui m'éclaire,
Le seul qui de ma part ne puisse vous déplaire :
Le respect.

FABRICE, à part.

Pauvre fille !

ANNIBAL.

As-tu dit ta chanson ?

A Fabrice.

A nous deux ! Ce billet, c'était votre rançon.
Voulez-vous le récrire à mon nom ?

FABRICE.

Je t'admire,
Coquin !

ANNIBAL.

Vous refusez ? — Alors nous allons rire ;
Il fait un clair de lune admirable...

FABRICE.

Sortons.

CLORINDE, avec effroi.

Restez, Seigneur... Armez vos valets de bâtons...
C'est tout ce que mérite un pareil adversaire !

ANNIBAL.

Merci, mon cœur !

FABRICE.

Monsieur n'est pas très exemplaire ;
Mais quoi ! je ne suis pas de ces fous exigeants
Qui ne veulent tuer que des honnêtes gens ;
Et même ç'a toujours été ma turlutaine
De me mettre en travers de ces Croque-mitaine.

ANNIBAL.

Savez-vous qui je suis ?

FABRICE, gracieux.

Un joli sacripant !

ANNIBAL, digne.

L'élève et l'héritier du fameux Matapan.

FABRICE.

Ah bah !

ANNIBAL.

Ni plus ni moins. — Si vous voulez écrire ?

FABRICE.

Matapan de Bergame ?

ANNIBAL.

Oui.

FABRICE.

L'homme au nez de cire ?

ANNIBAL.

Justement. Vous l'avez connu ?

FABRICE.

Beaucoup, beaucoup !...
C'est moi qui l'ai tué.

ANNIBAL.

Hein ?

FABRICE.

Sur son fameux coup.

ANNIBAL.

Quelle bourde ! Allons donc, la botte est sans parade.

FABRICE.

Si c'est tout votre espoir, vous êtes bien malade.
En route !

ANNIBAL.

Permettez... Ne soyons pas si prompts ;
Prouvez que vous savez la botte, et nous verrons.

FABRICE.

Je vais t'administrer la preuve sous l'aisselle,
Quand tu tendras le fer.

ANNIBAL, à part.

Il connaît la ficelle.

FABRICE.

Quand il vous plaira, drôle !

ANNIBAL, majestueux.

Et s'il ne me plaît plus ?

FABRICE.

Ah ! maroufle, voilà ton courage perclus !

ANNIBAL.

Non, Monsieur ; mais ma sœur à vos jours s'intéresse
Et je n'ai pas sucé le lait d'une tigresse.

A Clorinde.

Filons !

FABRICE.

Je vous défends de la suivre, à présent.

ANNIBAL.

Vous me faites encor l'effet d'un bon plaisant,
Vous ! — Ma sœur est à moi, Monsieur, en fin de compte.

FABRICE.

Elle n'est plus à vous, n'étant plus à la honte !
— Faites-moi le plaisir de vider le plancher.

ANNIBAL.

Morbleu ! Vous le prenez d'un ton...

FABRICE.

Sans nous fâcher,
Si vous ne voulez pas qu'ici, mon camarade,
Je vous montre à mon tour des bottes sans parade.

ANNIBAL.

Chevaliers de Saint-Jacque et de Calatrava,
Vous l'entendez !

FABRICE.

Allons, dehors, drôle !

ANNIBAL, majestueux.

On y va...
Mais ne me touchez pas, malheur à qui me touche !

A part, en sortant.

Spadassin ! Il m'aurait tué comme une mouche.

Il sort.

CLORINDE.

Ah ! merci ! — Désormais le sort peut m'outrager :
J'emporte au fond de moi la douceur de songer
Qu'il est un cœur au monde où je ne suis pas vile,
Et dans mes souvenirs j'ai du moins cet asile.

SCÈNE VIII

CLORINDE, FABRICE, HORACE, CÉLIE.

HORACE, bas, à Fabrice.

Je viens de rencontrer son gentil compagnon,
Son paquet sous le bras. Elle, part-elle ou non ?

CLORINDE.

Oui, Monsieur, je fais place à votre épithalame.

Elle va lentement jusqu'à la porte ; puis, se tournant vers Fabrice.

Adieu !

FABRICE lui tend la main à demi, s'arrête et dit à Célie :

Donne la main à cette pauvre femme,
Ma sœur.

CÉLIE.

La main à qui, mon frère ?

FABRICE.

Au repentir.

Célie tend la main à Clorinde qui la lui baise.

CLORINDE.

Et maintenant, adieu, Seigneur, je puis partir !

Elle sort.

SCÈNE IX

CÉLIE, FABRICE, HORACE.

HORACE, à Fabrice.

A quoi penses-tu donc ?

FABRICE.

Au seul amour sincère
Qu'il m'ait été donné de rencontrer sur terre.
Aimez-vous bien, enfants.

HORACE.

Sois tranquille.

SCÈNE X

LES MÊMES ; MONTE-PRADE, très pâle.
Fabrice met un genou en terre devant lui.

MONTE-PRADE, le relevant.

Mon fils !
— Où sont ces intrigants ?

HORACE.

Cher oncle, ils sont partis.

FABRICE.

Que de petits-enfants notre maison fourmille !
Mon père, nous serons les vieux de la famille.

GABRIELLE

COMÉDIE

Par ÉMILE AUGIER

Représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française, le 15 décembre 1849.

MON AMI

AMAURY DUVAL

PERSONNAGES

		Acteurs qui ont créé les rôles.
JULIEN CHABRIÈRE	MM.	RÉGNIER.
TAMPONET		SAMSON.
STÉPHANE DARIAU		MAILLARD.
GABRIELLE, femme de Julien . . .	Mmes	NATHALIE.
ADRIENNE, femme de Tamponet . .		ALLAN.
CAMILLE, fille de Julien et de Gabrielle (6 ans)		CÉLINE MONTALAND.

La scène est à Lucienne, de nos jours.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée, donnant sur un jardin. Porte au fond, et portes latérales, au second plan. Une console au premier plan, à droite ; une cheminée avec une glace sans tain, au premier plan à gauche ; une table ronde sur le devant, à droite ; un canapé sur le devant, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN, travaillant à droite ; GABRIELLE, assise sur le canapé, tenant à la main un livre qu'elle ne lit pas.

JULIEN.

Article dix-neuf cent... Où diable est donc mon code ?

Il cherche parmi ses papiers.

Me voilà bien ! mon code est perdu... c'est commode !
Je n'ai qu'à me croiser les bras jusqu'à ce soir !

GABRIELLE.

Que cherchez-vous ?

JULIEN.

Mon code.

GABRIELLE, indiquant la console.

Il est dans ce tiroir.

JULIEN.

C'est donc un parti pris dont tu ne peux démordre,
De me déranger tout pour y mettre de l'ordre ?
Ma mère avait aussi cette démangeaison
De serrer mes effets, lorsque j'étais garçon ;
Et je n'ai pu jamais obtenir de sa grâce
Qu'elle laissât un peu mon pêle-mêle en place.

GABRIELLE.

N'apportez pas ici vos vilains livres gras,
Et, chez vous, je vous jure, on n'y touchera pas.

JULIEN, se levant.

Ceci, ma chère enfant, prête à la parabole.
Le livre gras fait honte à ton salon frivole ;
Ton meuble est peu flatté de frayer avec lui,
Et le reléguerait volontiers à l'étui.
Regarde-le pourtant ce livre qu'on rudoie :
C'est parce qu'il est gras que ton meuble est de soie.

GABRIELLE, se levant.

Le sens de l'apologue ?

JULIEN.

Il est un peu lointain.
Je suis sentencieux comme un Turc, ce matin !
Embrasse-moi, ma chère.

Il l'embrasse.

A tout prendre, le livre
Est encor trop heureux s'il peut te faire vivre.

GABRIELLE.

Est-ce un reproche ?

JULIEN.

Non. — Sans doute je voudrais
Te voir prendre une part à tous mes intérêts,
T'inquiéter un peu comment vont mes affaires
Et si, pour ton bonheur, mes efforts sont prospères ;
Mais ce n'est pas ta faute, et le mal n'est pas grand,
En somme, que cela te soit indifférent.

GABRIELLE.

Mais avouez qu'aussi vous ne m'en parlez guères.

JULIEN.

Que veux-tu ? je t'ai vue à ces détails vulgaires
Bâiller de si bon cœur, que j'ai fait le serment
De ne t'induire plus en pareil bâillement.

GABRIELLE.

J'ai toujours eu l'esprit si rempli de paresse !
Mais j'avais tort. Il faut que cela m'intéresse,
Puisque le seul travail que nos faibles cerveaux
Puissent faire ici-bas, est d'aimer vos travaux,
Et que nous ne comptons dans notre vie oisive
Pour tout événement que ce qui vous arrive.
Entretenez-moi donc de tous vos intérêts,
Et, si je bâille un peu, j'écoute à cela près.

Elle se rassied.

JULIEN.

Je la saisis au vol cette bonne pensée !
Elle va sur-le-champ être récompensée.

Il s'assied près d'elle.

Sache que nous marchons, que nous roulons plutôt
Sur le rude chemin de fortune au grand trot :
J'ai quinze mille francs chez Lassusse ; dix mille
Chez Blanche, hypothéqués sur sa maison de ville ;

Ma réputation prend un rapide essor ;
Un ministre — et celui de la justice encor ! —
Sur le seul bruit que fait ma petite éloquence,
D'un gros procès qu'il a m'a donné la défense ;
Et cela met un homme en posture au Palais,
Tu comprends ?

GABRIELLE.

Oui, très bien.

JULIEN.

Mes gains ne sont pas laids,
Je fais, bon an mal an, vingt mille francs ; je gage
Que j'en vais faire trente et même davantage.
Or, nous en dépensons douze mille environ,
N'est-ce pas ?

GABRIELLE.

Oui.

JULIEN.

Mettons quinze pour compte rond,
Et si... Pantagruel répondit à Panurge :
« Quand le printemps fleurit, il faut que je me purge. »
Je vois que tu comprends mes calculs.

GABRIELLE.

Oui, très bien.

JULIEN.

Merci ! Nous reprendrons plus tard cet entretien.

Il se lève et se dirige vers son travail.

C'est plaisir de causer avec sa ménagère,

Se retournant vers sa femme.

On vous aime pourtant, pauvre tête légère !

Il s'assied à sa table et travaille.

GABRIELLE, à part.

Hélas ! il croit m'aimer... Quelle dérision !
Quand il ne va songeant qu'à son ambition !
Il m'aime ! il dit qu'il m'aime ! — O nature immortelle,
Pénétrantes senteurs de la feuille nouvelle,
Tranquillité des champs au soleil prosternés,
Est-ce là cet amour dont vous m'entretenez ?
Heureuse !... s'il en est une entre mes compagnes,
Celle qui peut marcher à travers les campagnes,
Appuyant tout son cœur sur un bras bien-aimé,
Selon le rêve ardent qu'elle s'était formé !
Nous partirions le soir, à cette heure sereine
Où l'ombre et le silence ont apaisé la plaine ;
Nous irions... quel bonheur ! moi pendue à son bras,
Lui sur mon pas plus lent ralentissant son pas,
Et tous deux regardant tomber la nuit immense
Nous nous enivrerions d'amour et de silence !

JULIEN.

Gabrielle !

GABRIELLE.

Plaît-il ?

JULIEN.

Hors chez nous, où voit-on
Chemise de mari n'avoir pas un bouton ?

GABRIELLE.

Ah ! — Mettez une épingle.

JULIEN.

Il faut que je te gronde.
Mon linge est dans l'état le plus piteux du monde.

GABRIELLE.

Bien. — Je ferai venir une femme demain.

JULIEN, à part.

Ma mère m'aurait tout rapiécé de sa main.

SCÈNE II

JULIEN, CAMILLE, GABRIELLE.

CAMILLE.

Maman, la blanchisseuse est là.

GABRIELLE.

Dis à ta bonne
De recevoir le linge.

JULIEN.

Eh ! reçois-le en personne,
Que diable ! Daigne au moins gouverner ta maison !
Ce n'est pas exiger beaucoup de ta raison.

Dès le premier mot de Julien, Camille est allée s'asseoir sur le canapé.

GABRIELLE.

Bien. J'y vais.

JULIEN.

A propos, notre tante Adrienne
Ne passe-t-elle pas ce dimanche à Lucienne ?
Veille aux provisions, car l'oncle Tamponet,
Malgré sa poésie, est gourmand et gourmet.
Fais-lui faire, tu sais, ce ragoût au fromage.

GABRIELLE.

Ne vous mêlez donc pas des choses du ménage.

JULIEN.

J'imite l'empereur.

GABRIELLE.

En quoi, mon pauvre ami ?

JULIEN.

Je fais la faction du soldat endormi.

Gabrielle baisse la tête et sort.

SCÈNE III

JULIEN, CAMILLE.

JULIEN.

Camille, où t'en vas-tu si vite ?

CAMILLE.

Petit père,
Je vais dans le jardin jouer avec la terre.

JULIEN.

As-tu fait ta lecture ?

CAMILLE.

Oui... C'est-à-dire non !
C'est dimanche aujourd'hui.

JULIEN.

Respect au droit canon.
Mais on peut embrasser son père le dimanche ?

CAMILLE.

Oh ! oui.

Elle court à lui et l'embrasse sur les deux joues.

JULIEN, la prenant dans ses bras.

Te voilà belle avec ta robe blanche !

CAMILLE.

C'est ma bonne qui m'a coiffée, et pas maman,
Parce qu'elle lisait dans un livre.

JULIEN, à part.

Un roman !

CAMILLE.

Pourquoi faire lit-elle après qu'elle sait lire ?

JULIEN.

Ma foi, je serais bien en peine de le dire,
Car elle a constamment ouvert devant les yeux
Le livre le plus pur et le plus gracieux
Que poète ait jamais tiré de sa cervelle...
Un enfant rose et blanc qui grandit autour d'elle !
— Tu ne me comprends pas, mais cela m'est égal.
Va, cher petit roman de mon destin banal,
Ma seule rêverie et ma seule aventure,
Ce n'est pas moi qui cherche un bonheur en peinture !
Ta présence suffit à verser largement
La gaîté dans mon cœur et l'attendrissement ;
Et la seule chimère à laquelle je tienne,
C'est de jeter ma vie en litière à la tienne,
O cher trésor ! — Elle est si belle, qu'on rirait
Si j'osais avouer qu'elle est tout mon portrait !
— M'aimes-tu bien au moins ?

CAMILLE.

Oui, bien ! bien !

JULIEN.

Va, cher ange,
Ton père t'aime aussi diablement en échange !

SCÈNE IV

GABRIELLE, JULIEN, CAMILLE.

Julien, en voyant sa femme, pose vivement sa fille par terre.

GABRIELLE.

Vous pleurez ?

JULIEN.

Moi ! non pas.

GABRIELLE.

Ce n'est pas un affront ;
Tu pleures.

JULIEN.

C'est que j'ai dans l'œil un moucheron.

GABRIELLE.

Et pourquoi rougis-tu de ta bonté, pauvre homme ?
Nous ne sommes pas gens de Sparte ni de Rome
Pour faire à la nature un si farouche accueil.

JULIEN.

Mais j'ai tout bonnement une mouche dans l'œil,
Te dis-je. Si c'était faiblesse paternelle,
Je l'avoûrais.

A Camille.

Allez jouer, Mademoiselle.

Camille sort.

SCÈNE V

GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE.

Ces larmes m'auraient plu sortant de votre cœur.
Certes, voilà matière à votre esprit moqueur ;
Mais dussiez-vous encor'me trouver romanesque,
Sortant de votre cœur ces pleurs me gagnaient presque.

JULIEN.

Alors j'avoue...

A part.

Ah ! bah ! c'est trop tard maintenant.

Haut.

Ce procédé de mouche est fort impertinent.

SCÈNE VI

GABRIELLE, ADRIENNE, TAMPONET, JULIEN.

TAMPONET.

C'est nous !

ADRIENNE.

Bonjour, Julien.

TAMPONET.

Eh ! bonjour, Gabrielle.

GABRIELLE.

Chère petite tante !

ADRIENNE.

Embrasse-moi, ma belle.

JULIEN.

Mon oncle, vous plaît-il nous embrasser aussi ?
Je suis prêt.

TAMPONET.

Non, merci, mon cher neveu.

JULIEN.

Merci !

TAMPONET.

Parbleu ! vous habitez un beau coin de la terre,
Mes amis ! Ces coteaux boisés, cette rivière,
Cet aqueduc géant découpant l'horizon,
Ces prés verts, ce ciel bleu, cette blanche maison,
Ces lointains vaporeux, pleins d'ombre et de mystère...
Ah ! je n'étais pas né pour me faire notaire.

JULIEN.

Eh ! qui diable ici-bas est né pour son métier,
Mon cher oncle, excepté toutefois le rentier ?

TAMPONET.

J'avais, j'ai des instincts de peintre et de poète.
J'aurais dû manier la lyre ou la palette !
Figurez-vous, mon cher, qu'au seul aspect des cieux,
Il me vient quelquefois des larmes dans les yeux !
Et voulez-vous savoir une de mes idées ?
Les étoiles des nuits longuement regardées
Me semblent le séjour d'où les âmes des morts
Contemplent tristement la terre où gît le corps.

JULIEN [1].

« L'idée est poétique...

TAMPONET.

« Elle n'est pas commune.
« Tenez une autre encor : je disais que la lune
« Est au soleil — en tant que reflet au rayon —
« Ce que la rêverie est à la passion. »
Est-ce ingénieux ?

JULIEN.

Oui !... mais votre fantaisie
Plus que pour la peinture est pour la poésie ?

TAMPONET.

Pas du tout, mon ami ! j'adore les tableaux,
Et j'ose me flatter d'en avoir d'assez beaux.
Hier, justement, j'ai fait une rencontre unique ;
J'ai payé trente francs une toile authentique...
Devinez de qui ?

GABRIELLE.

Non.

TAMPONET.

De Pierre Cabassol.

GABRIELLE.

Se peut-il ?

TAMPONET.

C'est signé.

JULIEN.

Trente francs ! c'est un vol.

[1] Les vers marqués de guillemets peuvent être supprimés à la représentation.

TAMPONET.

Oui, c'est si bon marché qu'à peine osais-je y croire.
Mais c'est de mon Lehmann surtout que je fais gloire !

ADRIENNE.

Pas signé celui-là.

TAMPONET.

Par malheur ! il vaudrait
Quatre ou cinq mille francs, ce qui m'arrangerait.

JULIEN.

Moins fortuné que vous, moi, pour toute peinture,
Je n'ai qu'un Meissonier, mais avec signature.

TAMPONET.

On admire beaucoup ce peintre ; quant à moi,
Je ne fais pas grand cas de ses tableaux.

JULIEN.

Pourquoi ?

TAMPONET.

C'est à peine de quoi porter un bout de cadre ;
Et franchement, encor qu'on ne soit pas un ladre,
Il est dur de payer très cher, comme excellents,
De tout petits tableaux qui ne sont pas meublants.

ADRIENNE, bas, à Gabrielle.

Détourne le propos.

GABRIELLE.

Pour parler d'autre chose,
Mon oncle, comment va mademoiselle Rose ?

TAMPONET.

Ma pupille ? son mal est à peu près guéri ;
Mais, pour finir la cure, il lui faut un mari.

JULIEN.

Doux mal dont le remède à trouver est facile,
Quand on apporte en dot ce qu'a votre pupille.

TAMPONET.

Oui, trois cent mille francs sont un joli denier
A trouver sous les fleurs dans le fond du panier ;
Mais l'argent ne fait pas le bonheur.

JULIEN.

Il y aide.

ADRIENNE.

Surtout s'il ne vient pas avec femme trop laide.

GABRIELLE.

Vous restez à coucher, j'espère ?

TAMPONET.

Assurément.
Je n'ai jamais compris la campagne autrement.
Quand sur terre le soir descend tranquille et triste,
La nature assoupie appartient à l'artiste.

JULIEN.

O poète !... Venez faire un tour de jardin.

TAMPONET.

Volontiers ; j'ai besoin de m'aiguiser la faim.

Julien et Tamponet sortent.

SCÈNE VII

GABRIELLE, ADRIENNE.

GABRIELLE.

Quel homme !

ADRIENNE.

N'est-ce pas ? Eh bien, ma pauvre amie,
Sur ses désagréments je me suis endormie :
L'habitude me berce, et j'ai presque oublié
Qu'avec lui mon destin est digne de pitié.
Je me suis résignée à toutes ses manies ;
Je ne me raidis plus contre ses tyrannies,
Et finirais, je crois, par trouver cet époux
Un époux accompli, s'il n'était pas jaloux.

GABRIELLE.

Il l'est encore ?

ADRIENNE.

Hélas ! tous les jours davantage :
Cette fureur ne fait que croître avec mon âge.
Julien est-il jaloux ?

GABRIELLE.

Oh non !... Pauvre Julien !
Ce n'est pas un mortel à s'émouvoir de rien :
Il a l'âme logée en trop paisible assiette
Pour qu'un brimborion comme moi l'inquiète.
Pourvu que son métier lui rende de l'argent,
Il a pour tout le reste un dédain indulgent,
Et ne s'informe pas si je me trouve heureuse,
Ni, quand j'ai les yeux creux, quel ennui me les creuse.

ADRIENNE.

Quel ennui ?... Pauvre femme, as-tu donc des ennuis ?

GABRIELLE.

J'en ai... Si tu savais dans quel vide je suis,
Dans quel désœuvrement et quelle solitude !
Tout me manque à la fois, tout, jusqu'à l'habitude,
Ce triste bonheur fait de paresse et d'oubli
Où j'ai cru quelque temps mon cœur enseveli.
Ah ! pourquoi sommes-nous venus à la campagne ?
C'est le réveil des cieux et des champs qui me gagne ;
C'est le tiède printemps, c'est la verte saison
Qui m'ont mis cette sève au cœur, — ou ce poison !
Je sens dans ma poitrine une fureur de vivre,
Une rébellion qui m'effraie et m'enivre ;
Je voudrais... je ne sais, hélas ! ce que je veux ;
Mais rien de ce que j'ai ne satisfait mes vœux.
Le détail journalier de ma maison m'écœure ;
La lecture ne peut me distraire : je pleure,
Et j'éprouve un dégoût dont rien ne me défend,
Pas même — et j'en rougis — pas même mon enfant !

ADRIENNE.

C'est que tu n'aimes plus ton mari.

GABRIELLE.

Moi, ma tante !

ADRIENNE.

Si tu l'aimais toujours, tu serais plus contente.

GABRIELLE.

Je t'assure...

ADRIENNE.

Voyons, prends-moi pour confesseur ;
Ne suis-je pas un peu ta mère, un peu ta sœur ?
Tu ne peux pas avoir d'ennui qui ne soit nôtre.
Tu n'aimes plus Julien.

GABRIELLE.

Je n'en aime pas d'autre,
Du moins.

ADRIENNE.

Pauvre Julien ! Que lui reproches-tu ?
Ne te conduit-il pas dans le chemin battu,
Et ne te fait-il pas la voiture assez douce
Pour ne sentir jamais ni cahot ni secousse ?

GABRIELLE.

Oh ! sans doute, il m'assure un train de vie égal
Et me donne en effet tout le bonheur légal...
C'est un homme d'esprit, sans contredit, un homme
Laborieux, loyal, noblement économe ;
Il est bon, il me traite avec grande douceur,
Et je serais heureuse à n'être que sa sœur...
Mais que m'importe encor cette paix de ma vie,
Si de quelque tendresse elle n'est pas suivie ?
C'est bien sa faute, va, si mon cœur est changé !
Si tu pouvais savoir les mécomptes que j'ai ;
Contre quels plats calculs, quelles vérités plates
Mes rêves ont heurté leurs ailes délicates ;
En quelle crudité de sentiments bourgeois
Se sont changés les doux entretiens d'autrefois !
Plus de projets à deux, de mutuelle extase !
Sa vie est un damier dont j'occupe une case,
Rien de plus. Je complète un état de maison
Et lui sers seulement à n'être plus garçon.
Est-ce là que devaient aboutir ses promesses
De transports éternels et de saintes tendresses,
Lorsque nous bâtissions un riant avenir
Dont je suis maintenant seule à me souvenir !

ADRIENNE.

N'accuse pas Julien, n'accuse que la vie
De ton illusion si promptement ravie !

Va, c'est notre malheur à toutes d'ignorer
Que de son rêve d'or nul ne peut s'emparer ;
Nous n'épuiserions pas en de vaines poursuites
L'humble part de bonheur où nous sommes réduites,
Si quelque expérience eût su nous prévenir
Que l'amour nous promet plus qu'il ne peut tenir.
Mais nous croyons en lui ; notre foi nous abuse.
C'est lui qui nous trahit, c'est l'amant qu'on accuse.
On en change, espérant qu'un autre accomplira
L'idéal adoré dont le cœur s'enivra,
Et l'amour, dont on presse encore le mystère,
Nous laisse de nouveau la main pleine de terre.
On reconnaît alors, on reconnaît trop tard,
Qu'on était arrivée au but dès le départ.

GABRIELLE.

Adrienne, n'as-tu que ces tristes paroles
Pour soutenir les cœurs souffrants que tu consoles ?
L'amitié de Julien, quoi ! tout l'amour est là ?
Quoi ! je ne peux plus rien rencontrer au delà,
Et dois désespérer sur ce premier déboire ?
Non ! je ne te crois pas, je ne veux pas te croire !
Une vitre ternie a pu ternir le jour,
Mais je crois au soleil et je crois à l'amour !

ADRIENNE.

Vraiment tu me fais peur. — Tais-toi ! le secrétaire
De ton mari !

GABRIELLE, à part.

Monsieur Dariau ? Que vient-il faire ?

SCÈNE VIII

GABRIELLE, ADRIENNE, STÉPHANE.

STÉPHANE, saluant.

Mesdames...

GABRIELLE, avec contrainte.

Qui nous vaut l'inespéré plaisir ?...

STÉPHANE, de même.

En ceci mon devoir a servi mon désir.
J'ai reçu ce matin une lettre pressée
Du ministre, à monsieur Chabrière adressée ;
N'ayant personne là que j'en pusse charger,
J'ai pris la liberté d'être le messager.

GABRIELLE.

Quelque affaire peut-être à Paris vous réclame,
Sans quoi je vous prierais...

STÉPHANE.

Mille grâces, Madame.
Quelque chose à Paris me rappelle en effet.

GABRIELLE, à part.

Pauvre garçon !

STÉPHANE, à Adrienne.

Comment va monsieur Tamponet,
Madame ?

ADRIENNE.

Il est ici, Monsieur, pour vous répondre.

Elle passe à droite.

STÉPHANE.

Enchanté de le voir.

A part.

Au diable l'hypocondre !

Haut.

Où puis-je rencontrer ces messieurs ?

GABRIELLE.

Au jardin.

Stéphane salue et sort.

SCÈNE IX

ADRIENNE, GABRIELLE.

ADRIENNE.

Si jamais celui-là rend mon mari badin !

GABRIELLE.

Quoi, monsieur Tamponet en prend-il de l'ombrage ?

ADRIENNE.

Il a cru l'an dernier que j'aimais son hommage,
Et le pauvre garçon, alors comme aujourd'hui,
Ne s'occupait pas plus de moi que moi de lui.
Mais toi, tu le reçois d'une froideur extrême ?

GABRIELLE.

Ce n'est pas sans raison.

ADRIENNE.

Peut-on savoir ?

GABRIELLE.

Il m'aime.

ADRIENNE.

Ah !

GABRIELLE.

Il s'est déclaré voici bientôt un mois.

ADRIENNE.

Ton mari n'en sait rien ?

GABRIELLE.

Non ; mais comme tu vois,
Je lui fais peu d'accueil à ce pauvre jeune homme.

ADRIENNE.

Ève, ma chère enfant, prends bien garde à la pomme.

GABRIELLE.

Je n'ai pas peur.

ADRIENNE.

Tant pis. — Il est joli garçon.

GABRIELLE.

Ce n'est pas mon avis.

ADRIENNE.

Il a bonne façon.

GABRIELLE.

Qui, lui, ma tante ? Il est très commun, au contraire.

ADRIENNE.

A-t-il de l'esprit ?

GABRIELLE.

Non... je ne sais... ordinaire.

ADRIENNE.

Tu l'aimes.

GABRIELLE.

Non. Pourquoi ?

ADRIENNE.

Tu l'aimeras bientôt,
Alors. — Tiens, tu rougis.

GABRIELLE.

Ne parle pas si haut.

ADRIENNE.

Ma fille ! oui, c'est le mot, car je te parle en mère...
Écarte de ton cœur cette folle chimère ;
Ne t'abandonne pas en aveugle au danger...
C'est ton mari qui t'aime et non cet étranger !
Tu n'es qu'un passe-temps pour l'un, si, par miracle,
Tu ne lui deviens pas un péril, un obstacle ;
L'autre respecte en toi l'intime compagnon
Qui garde ses enfants, sa fortune et son nom ;
C'est le seul dont l'amour soit certain, car il t'aime
Peut-être encore moins pour toi que pour lui-même,
Et, selon ce beau mot que l'on a décrié,
C'est le seul qui te puisse appeler sa moitié.
Va, crois-moi, n'en fais pas la triste expérience.

GABRIELLE.

Mais d'où te vient à toi cette amère science ?

ADRIENNE, après une pause.

D'une amie à laquelle il en a coûté cher.
Elle m'a raconté tout ce qu'elle a souffert ;
Le mensonge assidu qu'un regard déconcerte,
L'angoisse du bonheur, la faute découverte,

La douleur d'un époux par l'outrage ennobli,
Un mépris accablant, un pardon sans oubli,
Et l'éternel soupçon au nom de l'ancien crime...
Avant d'aller plus loin regarde cet abîme !
Quand je t'y vois ainsi pencher, mon cœur se fend...
Crois-moi, n'abdique pas tes droits sur ton enfant !

GABRIELLE.

Grâce au ciel, je suis loin encor de cette chute.

ADRIENNE.

Ne t'aventure pas cependant à la lutte.

GABRIELLE.

Je ne la cherche pas, ni Stéphane non plus ;
A nous fuir tous les deux nous sommes résolus.
Aujourd'hui, par exemple, il pouvait à merveille
Contre mon froid accueil faire la sourde oreille,
Et tu vois cependant qu'au lieu d'en profiter,
Il m'a lui-même aidée à ne pas l'inviter.

ADRIENNE.

Oui, mais n'y cherche pas tant de délicatesse.

SCÈNE X

ADRIENNE, STÉPHANE, JULIEN,
GABRIELLE, TAMPONET.

JULIEN, à Stéphane.

Non, mon cher, ce n'est pas une affaire qui presse,
Et vous pouvez passer la journée avec nous.

ADRIENNE, à part.

Bien !

STÉPHANE.

S'il m'était possible, il me serait bien doux ;
Mais...

JULIEN.

Pas de mais. Dis-lui de rester, Gabrielle.

GABRIELLE, à Stéphane.

Si pourtant une affaire à Paris vous rappelle ?

JULIEN.

Nullement ; je connais l'affaire en question,
Et c'est un pur prétexte à sa discrétion.
Si la table est étroite, on serrera les coudes,
Mon cher ! Mais dis-lui donc que, s'il part, tu le boudes,
Gabrielle.

GABRIELLE.

Oui, Monsieur.

STÉPHANE.

Madame, j'obéis.

TAMPONET, à part.

J'aurai l'œil sur ma femme.

ADRIENNE, à part.

Oh ! l'astre des maris !

JULIEN.

Maintenant, chère tante, il m'arrive un sinistre,
Un ordre de dîner ce soir chez le ministre ;
Pour causer entre nous de procès à loisir
Il n'a que ce moment libre : il faut le saisir.
Il ne me reste donc qu'à vous demander grâce.

ADRIENNE.

Grâce, quand vous mettez monsieur à votre place ?

GABRIELLE, à part.

Méchante !

TAMPONET, à part.

Elle lui fait des avances, c'est clair.

JULIEN, à Stéphane.

On vous préfère à moi, vous le voyez, mon cher.

ADRIENNE, à part.

Pauvre Julien qui croit plaisanter !

TAMPONET, à part.

Oh ! les femmes !

CAMILLE, venant de droite.

Le déjeuner est prêt, maman.

JULIEN.

La main aux dames.

Tamponet donne le bras à Gabrielle, Stéphane à Adrienne, et Julien la main à sa fille. Ils sortent par la droite.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

TAMPONET, JULIEN, STÉPHANE, ADRIENNE, GABRIELLE.

JULIEN, à Stéphane.

Les symptômes sont clairs, parbleu ! — Point d'appétit
Une oreille distraite à tout ce qui se dit,
Des façons de répondre en sursaut, comme un homme
Que chaque question tire d'un demi-somme...
Oseriez-vous jurer, monsieur le ténébreux,
Que vous ne soyez pas gravement amoureux ?

STÉPHANE.

Je l'ose.

JULIEN.

En rougissant.

TAMPONET, à part.

Il rougit ! autre preuve.

ADRIENNE, assise sur le canapé avec Gabrielle.

Et qui ne rougirait mis à pareille épreuve ?

JULIEN.

Ne vous en plaignez pas : trois fois heureux l'amant
Qui perd son appétit et rougit aisément.

TAMPONET, à part.

Il me fait frissonner.

JULIEN.

Dieu sait, dans ma jeunesse,
Tout ce qu'il m'a fallu d'éloquence et d'adresse
Pour me justifier près de mainte beauté
Du sauvage appétit dont j'étais affecté !
En vain je maudissais ma faim malencontreuse,
Il fallait dévorer devant mon amoureuse,
Et faire sous ses yeux, à mon corps défendant,
Les grimaces qu'on fait à chaque coup de dent.

TAMPONET.

Simple homme ! Demandez à monsieur la recette
Qu'emploient les amoureux pour se mettre à la diète :
Il suffit d'arriver à table tout repu.

STÉPHANE.

Je ne vous savais pas, Monsieur, si corrompu.

JULIEN.

Ne vous y trompez pas ; cet oncle vénérable
Avant le mariage était un rusé diable...
Il mangeait à huis clos.

TAMPONET.

Il se moque de moi,
Ma femme.

ADRIENNE.

Oui, mon ami.

JULIEN.

D'où vient cet air d'effroi,
Mon oncle ? Craignez-vous que ma tante ne penche,
Apprenant vos exploits, à prendre sa revanche ?
Vous le mériteriez, ce n'est pas l'embarras ;
Mais les mauvais sujets sont exempts de ce cas ;
N'est-ce pas, ma tante ?

ADRIENNE, troublée.

Oui. — Voilà de belles roses
Gabrielle.

GABRIELLE, arrachant une rose de son bouquet.

Elles sont de ce matin écloses.
Tiens.

Elle la lui donne

ADRIENNE pousse un petit cri et jette la rose.

Ah !

GABRIELLE.

Qu'est-ce ?

ADRIENNE.

Ta rose a des griffes de chat.

STÉPHANE, ramassant la rose.

Ce qui tombe au fossé, Madame, est au soldat.

TAMPONET, à part.

A ma barbe !

ADRIENNE.

Je veux ma fleur.

STÉPHANE.

Venez la prendre !

JULIEN.

Il ne vous fera pas l'affront de vous la rendre.
— Vous vous démenez fort, mon oncle ; qu'avez-vous ?

TAMPONET.

Qu'est-ce que j'ai ? moi ? Rien ! Que puis-je avoir ?
A part.
Je bous.

STÉPHANE.

Donc je garde la fleur, Madame.

TAMPONET, à part.

Bon apôtre !

ADRIENNE.

Non, Monsieur, pas du tout.

GABRIELLE.

Va, je t'en donne une autre.

JULIEN.

L'incident est vidé. Vous voilà, sans noirceur,
De ce trésor volé paisible possesseur.

TAMPONET.

Beau trophée, en effet, qu'une fleur dérobée !

STÉPHANE.

Certes, j'aimerais mieux qu'elle me fût tombée
Dans la lice, parmi les taureaux furieux,
Comme il se pratiquait parfois chez nos aïeux ;

Mais on fait ce qu'on peut, et dans ces temps moroses
C'est sur un plat parquet qu'on ramasse les roses.

TAMPONET.

Oui, tout se racornit, hélas ! de jour en jour :
Désintéressement, honneur, courage, amour !
La jeunesse devient pédante et compassée ;
On voit de beaux garçons à mine retroussée,
Qui jadis eussent fait de hardis spadassins,
Avocats aujourd'hui, banquiers ou médecins.

A part.

Attrape !

STÉPHANE.

Je voudrais pour beaucoup que mon père
Vous entendît traiter son temps de la manière !
Figurez-vous, Monsieur, que ce père exigeant
Ne peut pas une fois m'envoyer de l'argent
Sans y joindre l'avis qu'en son temps, un jeune homme,
Pour le vivre et l'habit prudemment économe,
Sur cent écus par mois donnés par ses parents
Aurait mis de côté trois ou quatre cents francs.

ADRIENNE.

Tandis qu'à consulter, je gage, vos tablettes,
Vous n'avez jamais mis de côté que des dettes ?

JULIEN.

Le temps des étourdis n'est pas mort tout entier,
Mon oncle ; il a laissé du moins un héritier.
Le voilà ! Ce garçon qui parfois se figure
Être fait pour entrer dans la magistrature,
S'est battu l'autre jour...

GABRIELLE.

O ciel !

TAMPONET, à part.

Maudit brouillon !

JULIEN.

Oui, s'est battu, vous dis-je, et pour un cotillon !

TAMPONET, à part.

Bon cela.

STÉPHANE.

Pour ma sœur, Monsieur, voulez-vous dire.

JULIEN.

Allons ! quand on se bat pour sa sœur, vaillant sire,
On ne demande pas le secret aux amis
Qu'un hasard au courant de la rencontre a mis ;
Car, après tout, un duel dont la cause est si pure
N'est nullement contraire à la magistrature.

GABRIELLE.

Ah ! monsieur demandait le secret ?

JULIEN.

Instamment.

STÉPHANE.

Et vous l'aviez promis.

JULIEN.

Sans le moindre serment.
Au surplus, que ce soit pour veuve, femme ou fille,
Le mal n'est pas bien grand d'en parler en famille.

ADRIENNE.

Mais c'est peut-être ici que monsieur eût voulu
Garder à ses exploits un silence absolu.

TAMPONET, à part.

C'est assez clair ! le mot n'est pas à double entente !

JULIEN.

Ici ! pourquoi ?

GABRIELLE.

Je suis de l'avis de ma tante.

JULIEN, à Stéphane.

Parbleu ! ne craignez pas notre sévérité :
Ces dames ne sont pas du tout collet-monté.

STÉPHANE.

Mais je vous dis...

TAMPONET.

Pourquoi cette mine confuse ?
Votre action, Monsieur, n'a pas besoin d'excuse.

STÉPHANE.

Cette plaisanterie est lassante à la fin !

TAMPONET.

M'allez-vous provoquer aussi ? Quel spadassin !

JULIEN, à Stéphane.

Là, ne vous fâchez pas ; nous sommes prêts à croire
Tout ce que vous voudrez, mon cher, pour votre gloire.

STÉPHANE.

C'est la vérité pure, et je peux l'attester.

TAMPONET.

Nous sommes trop polis, Monsieur, pour en douter.

JULIEN.

L'honneur est satisfait. Sur ce, mon camarade,
Allons faire au jardin un tour de promenade.

ADRIENNE.

Oui, c'est vraiment pitié d'abandonner Paris
Pour passer la journée entre quatre lambris.

JULIEN.

Suivez-moi sans rien craindre. Il est dans mes principes
De ne forcer personne à louer nos tulipes.
Le grand air calmera notre beau paladin.

TAMPONET, à part.

Continuons à battre en brèche ce gredin.

On sort par la porte du fond. Gabrielle et Stéphane se trouvent les derniers. Gabrielle arrête Stéphane sur le seuil.

SCÈNE II

STÉPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Rendez-moi cette fleur !

STÉPHANE.

Et vous aussi, Madame,
Vous croyez ?...

GABRIELLE.

Je ne crois rien du tout. Je réclame
Cette fleur, qui pourrait dans vos mains prendre un sens
Fort loin de ma pensée et des plus offensants.

STÉPHANE.

Hélas ! quel sens a-t-elle en mes mains plus qu'aux vôtres ?

GABRIELLE.

L'héroïne du duel vous en donnera d'autres.

STÉPHANE.

L'héroïne du duel ?... Oui, je me suis battu
Pour une femme aimée, un ange de vertu
Dont je ne mêle pas le nom à cet esclandre,
N'osant pas y toucher sinon pour le défendre.

GABRIELLE, timidement.

Vous n'êtes pas blessé ?

STÉPHANE.

Non, Madame. — Voilà
Cette fleur dont je suis indigne.

GABRIELLE, après une hésitation.

Jetez-la.

Elle sort.

SCÈNE III

STÉPHANE, seul.

Te jeter, chère fleur qu'elle n'a pas reprise !
Non, non, à te garder son accent m'autorise.
Elle n'a point osé te donner tout à fait,
Mais elle t'a laissée et te donne en effet ;
Elle te donne, ô fleur qui touchas son corsage,
Comme une récompense et presque comme un gage !
Dieu bon ! qu'autour de moi tout change en peu d'instants !
Oh ! comme je suis jeune et comme il fait beau temps !

SCÈNE IV

TAMPONET, STÉPHANE.

TAMPONET, à part.

Que baise-t-il ainsi ? — La rose de ma femme !
Il est temps de jeter un peu d'eau sur sa flamme.
Haut.
Je vous cherchais, Monsieur.

STÉPHANE, gaiement.

Monsieur, j'en suis flatté.

TAMPONET.

Pour jouer un piquet ou bien un écarté.
Voulez-vous ?

STÉPHANE.

Je n'ai rien à vous refuser.

TAMPONET, à part.

Drôle !
L'obséquiosité lui semble dans son rôle !
Haut.
Asseyons-nous ; la table est prête.

STÉPHANE.

Asseyons-nous.

TAMPONET.

C'est le piquet marqué, n'est-ce pas, à cent sous ?

STÉPHANE.

Soit. Je suis si content, Monsieur, que tout m'amuse.

TAMPONET.

Vraiment ?

A part.

Ta passion va se trouver camuse.

STÉPHANE.

C'est à moi de donner.

TAMPONET.

J'ai quitté le jardin,
Ne pouvant plus tenir au caquet féminin.
La conversation des femmes est si nulle,
Qu'au bout de quatre mots il faut que je circule.

STÉPHANE.

Vous êtes dégoûté. Madame Tamponet
A l'esprit le plus fin...

TAMPONET, qui a arrangé ses cartes.

Cinquante au point tout net.

STÉPHANE.

C'est bon.

TAMPONET.

Devant le monde, elle s'en fait accroire ;
Mais, lorsque l'on connaît son petit répertoire,
On est tout étonné des bals et des chiffons
Qui de son pauvre esprit occupent les bas-fonds.
Autant aux étrangers elle paraît charmante,
Autant en tête à tête on la trouve assommante.

STÉPHANE.

Vraiment ?

TAMPONET.

Je vous le dis, Monsieur, avec douleur.

A part.

Il faut se faire pauvre à côté d'un voleur.

STÉPHANE.

Vous m'étonnez.

TAMPONET, annonçant son jeu.

Trois as et la tierce majeure
En carreau.

STÉPHANE.

C'est parfait. Non... j'ai quinte mineure
En trèfle.

TAMPONET.

J'ai dit huit.

Jouant.

Neuf, dix par le valet.
Ma femme n'a jamais pu jouer le piquet.

STÉPHANE.

Plaignons-la.

TAMPONET.

Non, c'est moi qu'il faut plaindre.

Jouant.

Onze, douze...
Car c'est une ressource en une vieille épouse.

STÉPHANE.

Vieille ?

TAMPONET.

Elle a quarante ans passés.

STÉPHANE.

Quoi ! quarante ans ?

TAMPONET.

Passés.

STÉPHANE.

Elle n'en a gardé que les printemps.

TAMPONET.

C'est ce vieux madrigal, depuis nombre d'années,
Qui sonne la retraite aux jeunesses fanées.

STÉPHANE.

On a l'âge après tout qu'on porte sur son front.

Jouant.

Seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf et vingt tout rond.
Madame Tamponet est jolie et bien faite.

TAMPONET.

Devant le monde, soit ; mais dans le tête-à-tête !

STÉPHANE.

Bah !

TAMPONET.

Hélas !

Jouant.

Treize.

STÉPHANE.

Vingt.

TAMPONET.

Quatorze.

STÉPHANE.

Vingt toujours.

TAMPONET.

Quinze.

STÉPHANE.

Vingt. — Le hasard fait de sots calembours.

TAMPONET.

Quel ?

STÉPHANE.

Quinze-vingts.

TAMPONET.

Morbleu ! me croyez-vous aveugle ?

STÉPHANE.

Non pas.

A part.

C'est plutôt lui qui me croit sourd : il beugle.

TAMPONET, à part.

Contraignons-nous.

Haut, marquant.

Vingt-cinq. — Si l'on n'ignorait pas
Tout ce qu'une élégante ajoute à ses appas...

STÉPHANE.

Prenez garde, Monsieur ! vous m'allez faire croire
Que madame Adrienne est vêtue à sa gloire.

TAMPONET.

Je ne dis pas cela, diable ! j'en suis bien loin.
Elle m'arracherait les yeux — dont j'ai besoin.

STÉPHANE, souriant.

Fort bien. Je sais à quoi m'en tenir.

TAMPONET, à part.

Qu'est-ce à dire ?

STÉPHANE.

Mais je serai discret.

TAMPONET, à part.

S'il a le cœur de rire,
C'est qu'à ma confidence il n'ajoute pas foi.
Morbleu ! connaîtrait-il ma femme autant que moi ?

STÉPHANE.

A qui la main ?

TAMPONET.

A vous.

STÉPHANE, faisant son écart.

Pardon.

TAMPONET, à part.

Fi ! quelle idée !
De la façon par moi qu'Adrienne est gardée,
Leur commerce secret ne m'eût point échappé...
Et pourtant une fois déjà je fus trompé !

SCÈNE V

TAMPONET, ADRIENNE, JULIEN, GABRIELLE, STÉPHANE.

ADRIENNE.

J'en étais sûre !

TAMPONET.

Eh bien, oui ! la chaleur m'assomme.
J'aime mieux le piquet.

JULIEN.

Mais ce pauvre jeune homme,
Pourquoi le condamner à ce jeu de vieillard ?
Si vous voulez jouer, que ce soit au billard.

TAMPONET.

Jeu de vieillard ? — Monsieur le joue en patriarche
A ce compte !

STÉPHANE.

J'en sais confusément la marche,
Voilà tout.

TAMPONET.

Comment donc jouez-vous en ce cas
Les jeux que vous savez, Monsieur ?

STÉPHANE.

Je n'en sais pas.

TAMPONET.

Excepté la bataille avec le jeu de dames...
Hé ! hé ! mauvais sujet !

A part.

Criblons-le d'épigrammes.

JULIEN.

Le jeu de dames, soit, je l'y crois sans égal.
Mais, quant à la bataille, il s'en tire assez mal :
Témoin son pauvre bras.

GABRIELLE.

O ciel ! une blessure ?

STÉPHANE.

Non, Madame, du tout. Rien qu'une égratignure.

JULIEN.

Assez forte pourtant pour vous faire crier
Quand une main s'y vient par hasard appuyer.
Car c'est ainsi que j'ai découvert sa vaillance.

STÉPHANE.

Et personne autrement n'en eût eu connaissance.

ADRIENNE, à part.

Va, va, pauvre mari, sers ton rival.

TAMPONET.

Parbleu !
Cher Julien, nommez-vous cela malheur au jeu ?
Un petit coup d'épée à porter en écharpe,
De quoi traîner la jambe et faire l'œil de carpe !
Peut-on à moins de frais se rendre intéressant ?
Total : une écorchure et trois gouttes de sang.

GABRIELLE.

Vous êtes goguenard, mon oncle.

STÉPHANE.

Laissez faire,
Madame ; monsieur parle en ancien militaire.

TAMPONET.

Si je n'ai pas servi, sachez que j'ai reçu
Maint coup d'épée au corps et dont on n'a rien su ;
Car je ne cherchais pas, moi, des admiratrices !

GABRIELLE.

Monsieur !

ADRIENNE.

Ces coups n'ont pas laissé de cicatrices.

STÉPHANE.

Par pure modestie.

TAMPONET.

Oui, Monsieur ! — Sachez bien
Que les gens comme il faut ne se vantent de rien.

STÉPHANE, souriant.

Prenez donc garde.

TAMPONET.

A quoi ? Je trouve ridicule...

STÉPHANE.

Vous allez vous blesser avec votre férule.

JULIEN.

C'est vrai ; vous le frappez, mon oncle, sur vos doigts.

TAMPONET.

Permettez...

JULIEN.

Non ; le reste à la prochaine fois,
S'il vous plaît ; le billard s'ennuie à nous attendre.

TAMPONET.

Soit.

A part.

Je prêtais le flanc, je ne puis m'en défendre.

STÉPHANE.

Pour moi qui ne suis pas remis de ce piquet,
Vous me dispenserez du billard.

TAMPONET, à part.

Freluquet !

Il veut rester.

Haut.

Viens-tu, ma femme ?

ADRIENNE.

Pour quoi faire ?

TAMPONET.

Pour nous marquer les points.

ADRIENNE.

Ce n'est pas nécessaire.

A part.

Ne les laissons pas seuls.

JULIEN, sur la porte.

Mon oncle, venez-vous ?

TAMPONET, bas, à sa femme.

Viens.

ADRIENNE, bas.

Mais non.

TAMPONET, de même.

Je le veux.

ADRIENNE, bas.

Pourquoi ?

TAMPONET, de même.

Je suis jaloux.

Il sort. Adrienne le suit en haussant les épaules.

SCÈNE VI

STÉPHANE, GABRIELLE.

STÉPHANE.

Monsieur votre oncle abuse un peu des droits de l'âge,
Pour me faire jouer un méchant personnage.

GABRIELLE.

Je sais depuis longtemps quel cas faire de lui ;
Mais il ne m'a jamais tant déplu qu'aujourd'hui.

STÉPHANE.

Madame...

GABRIELLE.

Non, c'est vrai ; l'injustice m'irrite.
Il voulait rabaisser votre noble conduite ;
Eh bien, consolez-vous de sa mauvaise foi,
Car elle aura produit l'effet contraire en moi.

STÉPHANE.

De grâce.. Ma conduite est toute naturelle,
Et je n'accepte pas tant d'éloges pour elle.
Tout le monde en eût fait autant.

GABRIELLE.

Jugez-vous mieux !
Et quel autre, parmi même les généreux,
De la femme qu'il aime ayant vengé l'outrage,
Ne se serait pas fait un droit de son courage ?
Quel autre, par respect pour un nom adoré,
De sa belle action ne se fût point paré ?

Quel autre enfin, forcé d'avouer l'aventure,
Pour la diminuer eût caché sa blessure,
Avec je ne sais quel magnanime mépris
Des dévouements vantards qui demandent un prix ?

STÉPHANE.

Vous faites trop d'honneur, Madame, à mon silence ;
C'est pour taire l'affront que j'ai tu la vengeance.
Je voulais vous laisser à jamais ignorer
Qu'une parole impure osa vous effleurer.

GABRIELLE.

Qu'avait-on dit de moi ?

STÉPHANE.

Rien qui vous puisse atteindre.

GABRIELLE.

Parlez.

STÉPHANE.

Je vous prierai de ne pas m'y contraindre.
L'impudent qui l'a dit a dû le rétracter,
Et ce n'est pas à moi de vous le répéter.

GABRIELLE.

Je l'exige.

STÉPHANE.

Je suis la dernière personne
De qui vous le puissiez entendre.

GABRIELLE.

Quand j'ordonne ?

Au nom de... votre amour !

STÉPHANE.

Au nom de mon amour ?
On a dit qu'il était...

GABRIELLE.

Quoi ?

STÉPHANE.

Payé de retour.

Gabrielle, très troublée, garde un moment de silence et se laisse tomber sur le canapé en cachant sa figure dans ses mains.

STÉPHANE.

Vous vous taisez ? O ciel ! que faut-il que je croie ?

SCÈNE VII

STÉPHANE, CAMILLE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Dieu ! ma fille !

CAMILLE.

Ma tante Adrienne m'envoie.

GABRIELLE.

Trop tard !

CAMILLE.

Elle a besoin de toi.

GABRIELLE.

Va, pauvre enfant.
Retourne, je te suis.

Camille sort.

SCÈNE VIII

STÉPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

C'est le remords vivant.
J'avais tout oublié, ma fille me rappelle
Que je dois respecter son père, au moins pour elle.

STÉPHANE.

Un enfant fera-t-il crouler tout mon bonheur ?

GABRIELLE.

Je ne souillerai pas l'héritage d'honneur
Que ma mère a transmis à toute sa famille,
Et que je dois transmettre à mon tour à ma fille.
Quand son père travaille et consume ses jours
A lui faire un destin paisible dans son cours,
Moi, femme, je ne puis à la moisson plus ample,
Je ne puis apporter pour ma part que l'exemple ;
Mais je l'apporterai quoi qu'il coûte à mon cœur,
Et de ce grand combat il sortira vainqueur,
Pour qu'à sa mère un jour ma fille se soutienne,
Comme je me soutiens maintenant à la mienne
Si je vous ai laissé voir que je vous aimais,
Oubliez ce moment de faiblesse.

STÉPHANE.

Jamais !
Oublier ce moment ! Est-ce que c'est possible
Avant que je ne sois une cendre insensible ?
Vous parlez de remords ! Mais moi, supposez-vous
Que je serre la main sans honte à votre époux,
Et que son amitié ne soit pas un supplice
Dont, malgré mon bonheur, ma loyauté frémisse ?
Mais, dussé-je à moi-même être un lâche odieux,
Je ne l'oublierai pas, ce moment radieux.

GABRIELLE.

Eh bien, oui, j'y consens, gardons-en la mémoire,
Et doublons le danger pour doubler la victoire.
Je vous aime, Stéphane, et ne m'en dédis pas ;
Oui, c'est un être cher que repoussent mes bras !
Séparons-nous, et, sûr du cœur de votre amie,
Partez pour nous sauver tous deux de l'infamie.
Si nous pouvons nous voir, nos périls sont trop grands :
Retournez en province auprès de vos parents.

STÉPHANE.

Vous quitter ? Pouvez-vous me l'ordonner, Madame ?

GABRIELLE.

C'est la preuve d'amour que de vous je réclame.
Soyons fiers, soyons purs, et que tout notre feu
Comme un encens sacré puisse monter vers Dieu !

STÉPHANE.

Eh bien ! vienne l'exil, créature céleste !
Si votre cœur m'y suit, que m'importe le reste !
Je vous voulais heureuse et j'aurai réussi.

GABRIELLE.

Vous partirez demain.

STÉPHANE.

Je partirai.

GABRIELLE.

Merci.

Elle lui tend la main, qu'il couvre de baisers ; elle sort par la gauche. Il sort par le fond.

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, TAMPONET.

ADRIENNE.

Expliquez-vous ici... Nous sommes sans témoins,
A moins que ces fauteuils n'écoutent dans leurs coins.

TAMPONET.

Vous croyez qu'on ne peut m'entendre ?

ADRIENNE.

J'en suis sûre,
Si vous ne hurlez pas pourtant outre mesure.
Est-ce votre projet ?

TAMPONET.

Quoi ?

ADRIENNE.

De hurler un peu.

TAMPONET.

Vous badinez à tort ; ceci n'est pas un jeu.

ADRIENNE.

Croyez-vous ?

TAMPONET, furieux.

Osez-vous me plaisanter encore
Quand votre inconséquence ici me déshonore ?
Me prenez-vous... ?

ADRIENNE, un doigt sur ses lèvres.

On va s'étonner de vos cris.

TAMPONET.

C'est bon.

A demi-voix.

Me prenez-vous pour un de ces maris,
De ces porte-bandeaux sourds et paralytiques
Dont on se cache moins que de ses domestiques ?

ADRIENNE.

Je ne vous comprends pas.

TAMPONET.

Vous comprenez fort bien,
Madame ; mais sachez qu'il ne m'échappe rien :
Que j'ai parfaitement vu vos yeux en coulisse
Chercher effrontément ceux de votre complice ;
Que je n'ai pas été dupe de la façon
Dont vous jetez des fleurs à ce joli garçon ;
Qu'il n'a pas compris seul les sourdes épigrammes
Dont vous m'assassiniez à la façon des femmes,
Et qu'enfin... Qu'avez-vous à répondre ?

ADRIENNE.

Plus bas,
De grâce.

TAMPONET.

Ah ! vous voulez qu'on ne m'entende pas,
Madame ! vous craignez l'éclat de votre honte !
Je le crains plus que vous.

ADRIENNE.

Vous êtes loin de compte :
Le ridicule seul cause ici mon effroi,
Et, lorsque je le crains, c'est pour vous, non pour moi.

TAMPONET.

Je serais ridicule !... O comble d'impudence !
Elle ose à mon affront conseiller la prudence !
Non, je n'ai jamais vu de cynisme pareil,
Et reste abasourdi devant ce beau conseil !

ADRIENNE.

Ce qui surtout me plaît du soupçon qui m'obsède
C'est cette sûreté d'erreur qui vous possède,
Cette sagacité qui réussit toujours
A faire fausse route à tous les carrefours ;
C'est enfin cet esprit inventif qui fourmille
De monstruosités sur des pointes d'aiguille.

TAMPONET.

Les bras m'en tombent.

ADRIENNE.

Bah ! Vous les ramasserez.

TAMPONET.

Savez-vous à la fin que vous m'exaspérez ?
Qu'on ne plaisante pas avec la jalousie,

Et que l'occasion de rire est mal choisie ?
Conjurez ma colère au lieu de l'attirer,
Vous dis-je !

ADRIENNE.

Ah ! si je ris, c'est de peur de pleurer !
Car à l'indignité de vos folles alarmes
On ne peut opposer que le rire ou les larmes !
Croyez-moi ; laissez-moi traiter légèrement
Tout ce que vos soupçons me donnent de tourment,
Et soyez sûr encor, malgré mon persiflage,
Que je ressens assez la pointe de l'outrage.

TAMPONET.

On ne me trompe pas deux fois.

ADRIENNE.

Le voilà donc
Ce reproche éternel qu'on appelle un pardon,
Cette insulte toujours nouvelle et toujours prête
Qui dans tous nos débats me fait courber la tête !
Eh bien ! expliquons-nous une fois là-dessus ;
J'en ai le droit après tant d'outrages reçus.
Croyez-vous n'avoir pas votre part dans la faute
Que vous me reprochez d'une façon si haute,
Vous qui, m'ayant reçue enfant dans votre lit,
N'eûtes soin d'occuper mon cœur ni mon esprit ;
Qui me traitiez déjà moins en ami qu'en maître,
Qui n'étiez pas jaloux quand vous auriez dû l'être,
Et qui m'abandonniez sans guide et sans appui
Dans les tentations du monde et de l'ennui ?
J'ai fait pour vous aimer tout ce que j'ai pu faire ;
Mais vous ne m'aidiez pas, Monsieur, bien au contraire.
Vous partiez le matin pour vos graves travaux,
Vous rentriez le soir plein de soucis nouveaux ;
Et le besoin d'amour dont j'étais dévorée,

D'un peu d'illusion saluant votre entrée,
Rencontrait un accueil toujours brusque ou distrait
Dont vous ne me disiez pas même le secret.
Je n'ai connu de vous, entre vos bras jetée,
Que l'irritation loin de moi contractée...
Le respect du devoir m'a soutenue un temps,
Mais est-ce une pâture à des cœurs de vingt ans ?
J'ai succombé. — Mais vous, mon soutien légitime,
Vous qui n'avez rien fait pour me fermer l'abîme,
A ma chute, Monsieur, vous deviez compatir,
Sinon par indulgence, au moins par repentir !

TAMPONET.

Fort bien. Si je comprends où tend votre argutie,
Il faut de mes affronts que je vous remercie,
Et par contrition je dois peut-être aussi
Vous tendre l'autre joue en vous disant merci.
Morbleu ! Madame, suis-je un homme qu'on bafoue ?
Jamais les Tamponet n'ont tendu l'autre joue,
Et votre amant verra si je suis un mari
Dont la contrition soit un commode abri.

ADRIENNE.

Pour la dernière fois, Monsieur, je vous répète
Qu'entre monsieur Stéphane et moi rien ne s'apprête ;
Et, s'il ne suffit pas à calmer vos soupçons,
Tant pis ! Je n'entends plus contraindre mes façons,
Et prétends à ma part des libertés modestes
Qu'ont partout nos regards, nos propos et nos gestes.
Avisez.

TAMPONET.

C'est-à-dire...

ADRIENNE.

On vient ; tenez-vous coi.

SCÈNE II

ADRIENNE, JULIEN, GABRIELLE, TAMPONET.

JULIEN.

J'en fais juge ta tante et ton oncle.

TAMPONET.

De quoi ?

JULIEN.

Trouvez-vous Gabrielle aimable avec Stéphane ?

TAMPONET.

Ne le fût-elle pas, qu'un autre la condamne ;
Quant à moi, j'aime peu ce petit compagnon.

JULIEN.

La question n'est pas que vous l'aimiez ou non.
A Gabrielle.
Stéphane doit au moins te trouver singulière.

ADRIENNE.

Qu'y faire ? voulez-vous qu'elle soit familière ?

JULIEN.

Non : mais je te voudrais moins froide de moitié.
C'est un garçon pour qui j'ai beaucoup d'amitié,
Et je ne prétends pas que ta mauvaise grâce
Lui ferme cet hiver mon salon ou l'en chasse.

GABRIELLE.

Tranquillisez-vous donc, si c'est votre souci :
Votre ami cet hiver ne sera pas ici.

JULIEN.

Comment ?

GABRIELLE.

Dans le Berri son père le rappelle.

JULIEN.

Allons donc ! en voilà la première nouvelle.
Il te l'a dit ?

GABRIELLE.

Pendant qu'on jouait au billard.

ADRIENNE, à part.

Aïe ! aïe !

TAMPONET, à part.

Il n'aime pas ma femme puisqu'il part !
Voilà qui de nouveau m'embrouille les idées.

SCÈNE III

ADRIENNE, JULIEN, STÉPHANE,
GABRIELLE, TAMPONET.

JULIEN.

Arrivez, que sur vous je lâche mes bordées,
Ingrat qui nous quittez sans demander avis.

GABRIELLE, vivement.

Des ordres paternels veulent être suivis.

STÉPHANE.

Oui, mon père en effet me rappelle.

JULIEN.

La cause ?

STÉPHANE.

Mais ce sont des détails de famille, et je n'ose...

ADRIENNE, à part.

Il n'est pas inventif.

GABRIELLE.

Pourquoi n'osez-vous pas
A Julien comme à moi conter votre embarras ?
Le père de monsieur, comme tant d'autres pères,
Observe qu'à Paris son fils n'avance guères,
Et lui propose ailleurs un établissement
Que monsieur, pour sa part, accepte sagement.

JULIEN.

Quelle folie ! aller s'enterrer en province !

ADRIENNE.

Bon ! à très peu de frais on y vit comme un prince.

TAMPONET, à part.

Elle pousse au départ ?

JULIEN.

Vous m'avez dit cent fois
Que vous ne pourriez pas y rester plus d'un mois.
Et vous aviez raison, car Paris est le centre
De quiconque se sent autre chose qu'un ventre.
En province, mon cher, vous sécherez d'ennui,
Si vous ne devenez gros et gras comme un muid.

STÉPHANE.

Il n'importe, mon père...

JULIEN.

Est par trop égoïste
Si sa décision à ce tableau résiste.

STÉPHANE.

J'ai promis.

ADRIENNE.

On dirait à vous entendre tous
Que les départements soient des pays de loups !
Je vous jure, Monsieur, que ce sont des contrées
Habitables à l'homme et point hyperborées ;
Les naturels n'ont pas le cerveau plus transi
Et l'esprit ne s'y perd ni plus ni moins qu'ici.
Votre père a raison ; c'est un rôle plus mince
De végéter chez nous que de vivre en province.
Être peu, dans Paris, c'est n'être rien du tout,
Et sans un piédestal nul n'y semble debout ;
En province, être peu c'est être quelque chose ;
Sur ses jambes chacun en évidence y pose,
Et l'on vous rend service en vous y rappelant,
Puisque le piédestal manque à votre talent.

TAMPONET, à part.

Ce jeune homme est charmant.

JULIEN.

Vous parlez d'or, ma tante.
C'est vrai ; le piédestal est la chose importante :
Je m'en charge. Je vois le ministre ce soir
Et j'essaîrai sur lui de mon petit pouvoir.
Justement il lui manque un secrétaire intime ;
Le poste est excellent.

TAMPONET.

Peste ! excellentissime !
C'est un commencement qui peut conduire à tout,
Et je vois un bonnet de président au bout.

JULIEN.

Le bonnet est encore un peu dans un nuage ;
Mais je vois clairement un riche mariage.
Si trois cent mille francs avec un grand œil noir
Vous plaisent, je m'engage à vous les faire avoir.

TAMPONET.

Qui donc ?

JULIEN, bas.

Votre pupille.

TAMPONET, de même.

Ah ! oui.

Haut.

C'est rare en France
Cent mille écus de dot, sans compter l'espérance.
Les voulez-vous ?

STÉPHANE.

Merci ; je veux rester garçon.

JULIEN.

Ah ! parbleu, j'en reviens à mon premier soupçon...
Vous êtes amoureux.

STÉPHANE.

Amoureux !

JULIEN.

Oui, vous l'êtes.

TAMPONET.

Il ne partirait pas... ?

JULIEN.

Que les oncles sont bêtes !...
Quand les chemins de fer votés par les maris
Mettent tous les amants aux portes de Paris ?
On vient deux fois par mois, et la poste restante
Adoucit l'intervalle à la sensible amante.

TAMPONET.

Ah ! vous croyez ?

JULIEN.

Parbleu !

GABRIELLE, à part.

Quel langage !

ADRIENNE, à part.

Voilà
Mon mari perplexe.

TAMPONET.

Oui, c'est possible, cela !

STÉPHANE.

Je vous jure...

JULIEN.

Pourquoi le nier ? qui vous blâme ?
Je ne demande pas le nom de cette dame ;
Mais, soit dit sans choquer votre doux sentiment,
Elle n'en doit pas être à son premier amant.

TAMPONET, à part.

J'étouffe !

STÉPHANE, vivement.

Assez !

GABRIELLE, à part.

Je meurs de honte.

JULIEN, à Stéphane.

Sans colère,
Mon Amadis : elle est digne en tout de vous plaire...
Seulement elle sait sans doute ce qu'on doit
Attendre des amours qui vont sans bague au doigt,
Et vous pourriez très bien prendre votre courage
Pour lui dire : « Madame, on m'offre un mariage,
« Disposez de mon sort. » — Je voudrais parier
Qu'elle vous répondrait : « Il faut vous marier. »

ADRIENNE, regardant Gabrielle.

Peut-être.

TAMPONET, à part.

C'est trop fort.

Haut.

Mon neveu, je vous prie,
Sortons, que je vous parle.

ADRIENNE, à part.

Il paraît en furie.

JULIEN.

Est-ce pressé, mon oncle ?

TAMPONET.

Oui, oui !

A part.

J'éclaterais !

JULIEN.

Allons.

A Stéphane.

Nous reprendrons cet entretien après.

Tamponet et Julien sortent.

SCÈNE IV

ADRIENNE, STÉPHANE ; dans le fond, GABRIELLE.

ADRIENNE, à Gabrielle.

Il sait qu'il est aimé, n'est-ce pas ?

Gabrielle baisse la tête.

Imprudente !

GABRIELLE.

Mais il part.

ADRIENNE.

Ce n'est pas chose bien évidente.
Les femmes que l'on voit se perdre, la plupart
Ont aussi commencé par croire à ce départ.

GABRIELLE.

Quelle comparaison !

ADRIENNE.

Veux-tu, quoi qu'il t'en coûte,
Te sauver ?

GABRIELLE.

Je le veux.

ADRIENNE.

Attends... On nous écoute.

Regardant par la fenêtre.

Ah ! Dieu ! ta fille au bord de ce vilain tonneau.

GABRIELLE.

Je cours...

STÉPHANE.

Restez.

Il sort vivement.

SCÈNE V

ADRIENNE, GABRIELLE.

ADRIENNE.

Il a donné dans le panneau.

GABRIELLE.

C'était une ruse ?

ADRIENNE.

Oui. — Ruse bien innocente. —
Il faut à cet hymen que Stéphane consente.

GABRIELLE.

Adrienne !

ADRIENNE.

Il le faut, te dis-je, et sans sursis ;
Car autrement ta perte est certaine. Choisis.

GABRIELLE.

Me crois-tu donc si peu d'honnêteté qu'il faille

Entre la honte et moi mettre cette muraille ?
Va, va, j'ai de la force, et j'ai su le prouver.

ADRIENNE.

Je dois te parler ferme afin de te sauver.
Qu'as-tu fait pour compter ainsi sur ton courage ?
Qu'as-tu fait pour te croire au-dessus de l'orage ?
Ton amour n'a pas su se taire seulement !
Tu crois bien beau l'effort d'exiler ton amant ?
Mais je te le disais tout à l'heure, ces femmes
Que le monde poursuit justement de ses blâmes,
Ces femmes-là, ma chère, ont toutes au début
Honoré leur devoir de ce mince tribut.
Veux-tu leur ressembler ? Soit. Estime-toi forte
Et laisse le danger s'établir à ta porte.

GABRIELLE.

Si Stéphane pourtant s'en allait pour toujours ?

ADRIENNE.

Les départs les plus sûrs sont sujets aux retours.
Mais ne revînt-il pas, ce serait sa ruine,
Et tu ne le veux pas ruiner, j'imagine !

GABRIELLE.

Et moi qui n'ai pas eu cette pensée ! Oh ! oui,
C'est lui qu'il faut sauver et non pas moi ; c'est lui !
Tu devais commencer par ce mot, Adrienne.
Mais, son consentement, crois-tu que je l'obtienne ?
Ce triste mariage, hélas ! est son salut,
C'est vrai ; mais il faudrait aussi qu'il le voulût.

ADRIENNE.

Il le voudra, s'il croit à ton indifférence.

GABRIELLE.

Quoi ! feindre de ne plus l'aimer ? Quelle souffrance !

ADRIENNE.

Préfères-tu qu'il parte et s'enterre là-bas,
Ou qu'il reste à Paris et te perde ?

GABRIELLE.

Oh ! non pas...
Je ferai ce qu'il faut.

ADRIENNE.

Le voici ; je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE VI

GABRIELLE, STÉPHANE.

GABRIELLE, à elle-même.

L'épreuve approche ; allons, mon cœur, pas de faiblesse.

STÉPHANE.

Je n'ai pas rencontré votre fille.

GABRIELLE.

Merci.
Nous avons à causer ; asseyez-vous ici.

STÉPHANE.

C'est donc très sérieux ?

GABRIELLE.

Très sérieux.

STÉPHANE.

J'écoute.

GABRIELLE.

Il faut vous marier.

STÉPHANE, bondissant.

Me marier !

GABRIELLE.

Sans doute.
Mais si le premier mot qu'on dit vous fait sauter,
Nous n'en finirons pas. — Tâchez de m'écouter.
Le parti qu'on vous offre est chose peu commune,
Tout s'y trouve à la fois : figure, esprit, fortune ;
Et qu'on soit à l'argent indifférent ou non,
Il faut bien avouer qu'il est bon compagnon.

STÉPHANE.

Est-ce vous qui parlez ? est-ce vous, Gabrielle ?

GABRIELLE, à part.

Hélas !

Haut.

Oui, je parais très superficielle ;
Mais, le cas échéant, je suis de bon conseil.

STÉPHANE.

C'est un rêve, sans doute ?

GABRIELLE.

Hé non ! c'est un réveil.
Il s'est bien échangé, je crois, quelques paroles
Entre nous ; mais, au fond, ce sont choses frivoles,
Et je ne voudrais pas, pour ce qui s'est passé,
Qu'à perdre un bon parti vous vous crussiez forcé.

STÉPHANE.

Est-ce une épreuve ?

GABRIELLE.

Hé non ! je vous mets à votre aise,
Voilà tout. — Mais, pour Dieu ! ne brisez pas ma chaise.

STÉPHANE.

Ainsi par vous déjà tout est mis en oubli ?

GABRIELLE.

Le roman promettait de devenir joli,
C'est vrai ; mais, quand soudain la réalité passe,
Ces petits romans-là doivent lui faire place.

STÉPHANE.

Je suis émerveillé de tout ce que j'entends,
Madame ! je n'étais pour vous qu'un passe-temps ?

Ôtant la rose de sa boutonnière.

Adieu donc, pauvre fleur, va, que le vent t'emporte
Avec le souvenir de ma tendresse morte.
Je fais de mon amour comme de ce bouquet.

Il jette la rose.

GABRIELLE, à part.

Adrienne ! — Il est temps ! la force me manquait.

SCÈNE VII

GABRIELLE, ADRIENNE, STÉPHANE.

STÉPHANE, à Adrienne.

Venez, venez, Madame, apprendre une nouvelle
Qui vous étonnera peut-être.

ADRIENNE.

Quelle est-elle ?

STÉPHANE.

C'est que, tout bien pesé, tout bien examiné,
A prendre femme enfin je suis déterminé.

GABRIELLE, à part.

Déjà !

ADRIENNE.

Vraiment ?

STÉPHANE.

J'étais épris d'une coquette
Qui regarde l'amour comme un jeu de raquette.

ADRIENNE, bas, à Gabrielle.

Oh ! c'est bien.

STÉPHANE.

Je voulais lui conserver ma foi,
Pourtant, par un scrupule aussi naïf que moi ;
Mais madame m'a fait comprendre ma sottise,
Et, grâce à ses conseils prudents, je me ravise.

ADRIENNE.

Oui, oui, mariez-vous ; hors de là, rien de bon.

STÉPHANE.

D'autant que la personne est charmante, dit-on.

ADRIENNE.

Oui, charmante, en effet.

STÉPHANE.

Est-elle brune ou blonde ?

ADRIENNE.

Elle est blonde.

STÉPHANE.

Je suis le plus heureux du monde.
Quel âge a-t-elle ?

ADRIENNE.

Elle a seize ans.

STÉPHANE.

De mieux en mieux !
Son esprit ne doit pas être encor vicieux,
Et je trouverai là ce sûr et doux commerce
Où le cœur fatigué se repose et se berce.

GABRIELLE, à part.

O mon Dieu !

ADRIENNE, bas, à Gabrielle.

Du courage !

STÉPHANE.

A-t-elle des talents,
Comme disent messieurs les notaires galants ?

ADRIENNE.

Les futures en ont dans tous les mariages.

STÉPHANE.

C'est vrai : mais croyez-vous qu'elle aime les voyages ?

ADRIENNE.

Ma foi, je n'en sais rien.

STÉPHANE.

S'aimer et voyager !
On est bien plus ensemble en pays étranger,

Loin de cette amicale et sotte multitude
Qui vous vole, en passant, un peu de solitude.

ADRIENNE.

Oui. — Voulez-vous dehors poursuivre ce propos ?

STÉPHANE.

Volontiers.

Il la suit vers la porte, puis se retourne et indique Gabrielle.

Et madame ?

ADRIENNE.

Il lui faut du repos.

STÉPHANE, revenant à Gabrielle.

Qu'avez-vous ?

ADRIENNE, de la porte.

Venez donc.

STÉPHANE, bas, à Gabrielle.

Je fais ce qu'on m'ordonne.

GABRIELLE, bas, et vivement.

Ne vous mariez pas... et que Dieu me pardonne !

Sur un signe de Gabrielle, il rejoint Adrienne et sort avec elle.

ACTE QUATRIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN, TAMPONET.

TAMPONET.

Une femme pour qui j'ai tout fait ! c'est infâme !

JULIEN.

Vous êtes archifou, mon cher oncle.

TAMPONET.

Une femme
Pour qui, depuis vingt ans, je suis aux petits soins !
Voilà ma récompense.

JULIEN.

Encore un coup...

TAMPONET.

Du moins
Si j'étais un mari négligent, infidèle,
Ou cassé... Mais je suis pétulant auprès d'elle

Comme au premier quartier de la lune de miel,
Ma parole d'honneur ! — Que lui faut-il, ô ciel !

JULIEN.

Permettez-moi...

TAMPONET.

Tromper un époux exemplaire
Et qui se jetterait dans le feu pour lui plaire !
Un mot vous apprendra jusqu'où vont mes égards :
Je fais depuis quinze ans semblant d'aimer les arts.

JULIEN.

Vous ne les aimez pas ?

TAMPONET.

Qui ? moi ? je les déteste !
Ils me sont en horreur à l'égal de la peste !
La musique surtout me donne sur les nerfs ;
La peinture m'assomme et j'exècre les vers...
Eh bien, pour m'ajuster aux goûts de mon ingrate,
Je feins de me pâmer pendant une sonate ;
J'achète des tableaux avec mon pauvre argent ;
Je les fais encadrer ; et, tout en enrageant,
J'apprends par cœur, malgré ma mauvaise mémoire,
Un tas de vers, sans rien comprendre à ce grimoire.
Après avoir tant fait, n'est-ce pas du guignon
D'être... ce que je suis ?

JULIEN.

Mais non ! mille fois non !
Vous ne l'êtes pas !

TAMPONET, offensé.

Quoi ! quand j'en conviens moi-même ?

JULIEN.

Vous vous trompez.

TAMPONET.

Morbleu !

JULIEN.

Fi donc ! c'est un blasphème.

TAMPONET.

Je me vante à ce compte ?

JULIEN.

Eh ! oui, vous avez tort.

TAMPONET.

Ne pas en être cru là-dessus, c'est trop fort !

JULIEN.

Cher oncle, laissez-moi vous dire...

TAMPONET.

Suis-je un braque,
Dont le cerveau fêlé sans motif se détraque ?
J'ai cent preuves pour une, et, si je sors des gonds...
— En un mot, voulez-vous être un de mes seconds ?

JULIEN.

Puisque vous tenez tant à votre nouveau titre,
Laissez-moi m'expliquer un peu sur ce chapitre.
Moi, si j'étais trompé, je ne me battrais pas ;
J'éconduirais l'amant en douceur et tout bas,
Estimant que traîner notre honneur sur la claie
N'est pas le vrai moyen d'en refermer la plaie,

Et qu'un sage silence est le seul appareil
Qu'on y doive poser en accident pareil.
Ainsi, quand vous seriez ce que vous voulez être...

TAMPONET.

Quand je serais ?... Tournez les yeux vers la fenêtre,
Les voyez-vous tous deux ? Parbleu ! j'en suis charmé !

JULIEN.

Ils causent.

TAMPONET.

Mais voyez de quel air animé !
Vous appelez cela causer ? De pareils gestes
Tiennent-ils compagnie à des discours modestes ?
Voyez !... Elle saisit l'infâme par le bras...
Malheureuse ! tu crois que je ne te vois pas !
— Ils s'arrêtent... Il met la main sur sa poitrine...
Ce qu'il peut répliquer ainsi, je le devine !
Tenez, il tend le bras comme pour un serment...
Va, drôle ! gesticule avant l'enterrement !
Tu verras si je suis un mari débonnaire...
— Est-ce clair maintenant ? suis-je un visionnaire ?

JULIEN.

C'est étrange, en effet.

TAMPONET.

Ah ! ah ! vous commencez
A trouver mes soupçons un peu moins insensés ?
C'est heureux !... Je me bats, la chose est résolue.
Serez-vous mon témoin ?

JULIEN.

Vous avez la berlue
Et vous me la donnez.

TAMPONET.

Serez-vous mon témoin ?

JULIEN.

Éclaircissons les faits avant d'aller plus loin.
Ils viennent par ici : pour résoudre nos doutes,
Derrière la cloison mettons-nous aux écoutes.

TAMPONET.

Mais, lorsque vous serez certain de mes affronts,
Vous serez mon témoin ?

JULIEN.

Nous verrons, nous verrons.
Mais je veux parier cent contre un que ce piège
Vous montrera ma tante aussi blanche que neige.

TAMPONET.

Vous me faites rire.

JULIEN.

Oui ?... Cachons-nous là dedans,
Et vous rirez bientôt mieux que du bout des dents.

TAMPONET.

Ce moyen me répugne.

JULIEN.

Il est vieux ; mais qu'importe !
S'il n'était qu'un jaloux sur terre et qu'une porte,
La porte servirait d'embuscade au jaloux,
C'est moi qui vous le dis : c'est pourquoi cachons-nous.
Et tâchons d'écouter cet entretien si tendre,

Puisqu'il n'est rien de tel qu'écouter pour entendre.
Les voici... vite, entrez.

TAMPONET, sur la porte.

Vous serez mon témoin ?

JULIEN.

Oui, car vous n'en aurez sûrement pas besoin.

Ils entrent dans la pièce à droite.

SCÈNE II

ADRIENNE, STÉPHANE.

Ils viennent du fond.

ADRIENNE.

Ainsi votre ferveur au grand air se dissipe,
Et vous restez garçon maintenant par principe ?

STÉPHANE.

Oui. Tout décidément vive le célibat !
C'est un goût dépravé que ma raison combat,
Mais en vain. Contre lui pourquoi m'obstinerais-je ?
Tenez, vous avez vu sur l'eau flotter du liège :
On peut bien quelquefois l'enfoncer jusqu'au fond,
Mais il remonte à flot après chaque plongeon.
Cette explication, Madame, suffit-elle ?

ADRIENNE.

Non. Je vous en suppose une plus naturelle :
C'est que vous conservez quelque espoir d'être aimé.

STÉPHANE.

Ah ! de ce côté-là mon cœur est bien fermé,
Je vous jure. Je suis guéri de cette femme,
Et son indifférence est un puissant dictame.

ADRIENNE.

Vous aviez cru lui plaire : elle vous l'avait dit.
Il est vrai maintenant que son cœur s'en dédit ;
Mais la fatuité de l'homme est si têtue
Qu'il lui faut vingt échecs pour se croire battue.

STÉPHANE.

Pour moi, je crois si bien mon désastre accompli,
Madame, que j'en suis tout vengé par l'oubli.

ADRIENNE.

Si vraiment vous avez cette philosophie,
Je vous fais compliment ; car je vous certifie
Que Gabrielle...

STÉPHANE.

Quoi ! vous saviez ?

ADRIENNE.

Je savais,
Et j'avoûrai, de plus, que je vous desservais !
Donc, je vous certifie, et vous pouvez m'en croire,
Qu'il ne reste plus rien de vous qu'en sa mémoire.

STÉPHANE.

Vraiment ! Se souvient-elle encore de mon nom ?
Dans quinze jours d'ici je jurerais que non.
Beau texte pour parler avec quelque amertume
De ce sexe volage au vent comme la plume !
Mais, bah ! j'en fais mon deuil sans phrase et sans effort.

ADRIENNE.

Votre deuil est trop gai : le défunt n'est pas mort.
Tenez, ne perdons pas de temps en bagatelle :
Vous avez parlé bas tantôt à Gabrielle
En la quittant.

STÉPHANE.

Moi ?

ADRIENNE.

Vous. Qu'a-t-elle répondu ?
J'ai tâché d'écouter et n'ai pas entendu,
Mais c'est évidemment la réponse accordée
Qui vous a fait changer si promptement d'idée.

STÉPHANE.

Je ne vous comprends pas, Madame.

ADRIENNE.

En vérité ?
C'est donc que vous manquez de bonne volonté.

STÉPHANE.

À force d'être fin votre esprit se fourvoie.

ADRIENNE.

Allons, je vois qu'il faut vous mettre sur la voie.
Serait-ce point ceci qu'on vous a dit tout bas :
« Je vous aime toujours, ne vous mariez pas » ?
Rappelez-vous.

STÉPHANE.

Croyez ce qu'il vous plaît de croire,
Madame, et finissons cet interrogatoire.

ADRIENNE.

C'est un aveu, cela.

STÉPHANE.

Non pas ! — Je prends congé,
Car votre esprit fait peur au peu d'esprit que j'ai.

Il sort.

SCÈNE III

JULIEN, très pâle ; ADRIENNE, TAMPONET.

TAMPONET, entr'ouvrant la porte.

Il est parti.

ADRIENNE.

Julien !

JULIEN, sortant.

Moi, ma tante, en personne.

ADRIENNE.

Vous avez entendu ?...

TAMPONET.

Tout entendu, mignonne !
J'attends de ta bonté deux cent mille pardons,
Et je me sens en train de chanter des fredons !

ADRIENNE.

C'est assez.

A Julien.

Vous avez entendu que Stéphane
Aime ?...

JULIEN.

Oui.

TAMPONET, à part.

Pauvre garçon ! Et moi qui me pavane !

ADRIENNE.

Mais s'il n'est pas aimé, que vous importe ?

JULIEN.

Il l'est ;
Nous avons entendu l'entretien au complet.

ADRIENNE.

Ce calme est effrayant alors.

JULIEN.

Pourquoi, ma tante ?

TAMPONET.

N'oubliez pas, mon cher, si quelque état vous tente,
Qu'un silence prudent est le seul appareil
Que supporte l'honneur en accident pareil.

JULIEN.

Mais ce n'est pas le cas d'appliquer la sentence,
Cher oncle, et mon honneur n'est pas atteint, je pense.
Ma femme a moins d'amour encor que de vertu :
Je l'estime d'autant qu'elle a bien combattu,
Et la tiens en mon cœur pour une brave femme,
Digne de mon respect et non pas de mon blâme.
Quiconque en parlerait autrement a menti.

TAMPONET.

A la bonne heure !

A part.

Il prend galamment son parti.

JULIEN, avec effort.

Quant à monsieur Stéphane...

TAMPONET.

Oui, parlons-en.

JULIEN.

En somme,
Il a fait là dedans son métier de jeune homme.
Mais j'étais son ami !... Cependant je lui crois,
Malgré sa trahison, le cœur et l'esprit droits.

TAMPONET.

Lui ? c'est, tranchons le mot, une franche canaille.
Il faut le renvoyer.

JULIEN.

Non. Il faut qu'il s'en aille.
Il est très étourdi, mais n'est pas vicieux.
Je lui rendrai ses torts à lui-même odieux,
Et je l'accablerai d'une amitié si vraie
Que de sa trahison il faudra qu'il s'effraie.

TAMPONET.

Ce moyen est chanceux.

JULIEN.

Non, non, il ne l'est pas.
A moins de s'avouer le dernier des pieds plats,
On n'ose pas tromper l'homme qui se confie.

TAMPONET.

Mais enfin, s'il l'osait ?

JULIEN.

Alors je l'en défie,
Car Gabrielle, ouvrant les yeux avec dégoût,
Remettrait dans son cœur mon image debout.

ADRIENNE.

Lorsque la passion est réellement forte,
Il n'est digue ni mur que son courant n'emporte.

JULIEN.

La leur n'est, grâce au ciel, encore qu'un ruisseau
Qui va se diviser à l'entour d'un roseau.
Seulement n'allez pas leur dire, je vous prie,
Que je suis averti de leur étourderie :
Cela gâterait tout.

ADRIENNE.

Je m'en garderais bien.

TAMPONET.

Moi de même.

JULIEN.

Il me faut un moment d'entretien
Avec ma femme, ici. Seriez-vous assez bonne
Pour me l'envoyer ?

ADRIENNE.

Certe !

TAMPONET.

Attends-moi donc, mignonne.

JULIEN.

Mon oncle veut avoir son tête-à-tête aussi...
Mais le sien est plus gai que le mien.

TAMPONET, à part.

Dieu merci !

A sa femme, dans le fond du théâtre.

Étrange insouciance en cette catastrophe !

ADRIENNE.

Bien étrange, en effet.

TAMPONET.

C'est un grand philosophe !

Ils sortent.

SCÈNE IV

JULIEN, seul.

Déborde, maintenant, déborde, ô désespoir !
— Elle ne m'aime plus ! Qui l'aurait pu prévoir ?
Ah ! je sens tout mon cœur sombrer en ce naufrage !
Adieu, bonheur ! adieu, travail ! adieu, courage !...
A quoi bon désormais des efforts superflus ?
Je suis seul dans le monde ; elle ne m'aime plus !

Il s'assied.

Insensé ! voilà donc la tendresse éphémère
Que j'ai pu préférer à la vôtre, ô ma mère !
Quand mon petit bagage a vidé la maison,
Vous pleuriez en silence, et vous aviez raison ;
Car votre fils quittait sa véritable amie,
O mère, dans la tombe à présent endormie !

Hélas ! j'ai plus aimé cette femme que vous ;
Je l'entourais de soins plus tendres et plus doux ;
Pour ne pas voir un pli sur sa lèvre vermeille,
Je desséchais mon sang aux ardeurs de la veille,
Et la trouvant heureuse et fraîche le matin,
J'oubliais ma fatigue aux roses de son teint...
Voilà ma récompense ! O l'ingrate ! l'ingrate !

Il se lève.

Et de quoi te plains-tu ? qu'es-tu donc qui la flatte,
Pauvre gratte-papier, obscur praticien,
Avocat de la veuve et du mur mitoyen ?
Te crois-tu bon à mieux qu'à payer sa dépense,
Manœuvre, et te faut-il une autre récompense
Que l'honneur, déjà grand pour ton obscurité,
De défrayer son luxe et son oisiveté ?
Tu prétends être aimé ? Regarde-toi ! les rides
S'impriment avant l'âge à tes tempes arides.
C'est le travail, dis-tu ! mais qu'importe à ses yeux ?
Tout ce qu'elle en conclut, c'est que tu te fais vieux ;
Elle te sacrifie au premier fat qui passe...
O les femmes ! stupide et méprisable race !
Qu'elle me fait de mal, la cruelle !

Il se rassied.

Eh bien, quoi ?
Est-elle là dedans moins à plaindre que moi ?
N'a-t-elle pas perdu le repos qu'elle m'ôte ?
Elle ne m'aime plus ! mais ce n'est pas sa faute...
C'est peut-être la mienne ! — Elle a bien combattu ;
Que puis-je demander de plus à sa vertu ?
Je dois mettre une main sur ma plaie, et de l'autre
Défendre son honneur... dernier bien qui soit nôtre !
Il faut la raffermir au moins dans son devoir...
En est-il temps encore ?

Gabrielle entre.

Ah ! je vais le savoir.

SCÈNE V

GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE.

Vous voulez me parler ?

JULIEN, très simplement.

Oui. Je pars dans une heure ;
Prépare une chemise, entends-tu ? la meilleure.

Il passe à droite.

Fais brosser mon habit ; il faut te dépêcher.
Ah ! pense à visiter les chambres à coucher ;
Pour les époux, la chambre avec l'alcôve double ;
Pour Stéphane...

GABRIELLE.

Monsieur Stéphane ?...

JULIEN, à part.

Elle se trouble.

GABRIELLE.

C'est impossible.

JULIEN.

En quoi, ma chère, et depuis quand ?
L'appartement d'en haut n'est-il donc plus vacant ?

GABRIELLE.

Mais... un jeune homme ici... la nuit... en votre absence.
C'est contraire, je crois, à toute bienséance.

JULIEN.

Ah ! bah ! pour une nuit ! — Les autres restent bien !

GABRIELLE.

C'est différent.

JULIEN.

Ce sont tes amis ; c'est le mien.

GABRIELLE.

Mon Dieu ! n'insistez pas.

JULIEN.

Comme te voilà prude !
Je ne t'ai jamais vue à personne aussi rude.

GABRIELLE.

Soit ; mais je ne veux pas qu'il passe ici la nuit.

JULIEN, à part.

Je respire ! Il est temps, puisqu'elle a peur de lui.
Haut.
Eh bien, fais retenir une chambre à l'auberge ;
Qu'importe la façon, pourvu que je l'héberge !

Stéphane entre ; il s'arrête sur la porte en voyant Julien.

SCÈNE VI

STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE.

JULIEN.

Venez, mon cher. — Je pars pour Paris ; mais demain
Nous nous retrouverons ici le verre en main.

STÉPHANE.

Quoi ?...

JULIEN.

Si vous n'avez rien pourtant qui vous empêche
De passer au village une nuit un peu fraîche.

STÉPHANE.

Au contraire.

JULIEN, à Gabrielle qui se dirige vers la droite.

Où vas-tu ?

GABRIELLE.

Votre habit...

JULIEN.

Ah ! c'est vrai.
Va, dans une minute ou deux je te suivrai.

Gabrielle sort.

SCÈNE VII

STÉPHANE, JULIEN.

JULIEN.

Nos lits vacants sont pris par mon oncle et ma tante,
Mais nous avons tout près une auberge excellente.

STÉPHANE.

C'est parfait.

JULIEN.

Pardonnez à l'exiguïté
D'une maison peu propre à l'hospitalité :

Si l'amitié pouvait élargir la muraille,
Vous auriez une chambre ici de belle taille.

STÉPHANE, avec embarras.

Je ne mérite pas vos bontés.

JULIEN.

Mes bontés ?...
D'abord, ce n'en sont pas ; puis vous les méritez.
Vous m'avez plu, mon cher, à la première vue,
Et jamais mon instinct n'a commis de bévue.
« Voilà, me suis-je dit, un ami qui me vient,
Un homme franc, loyal, un cœur qui me convient. »
Me trompais-je ?

STÉPHANE.

Non, certe.

JULIEN.

Aussi, ma confidence
Se sent vers vous portée avec pleine assurance,
Et vous êtes le seul devant qui j'oserais
Ouvrir la profondeur de mes chagrins secrets.

STÉPHANE.

Dès chagrins ?

JULIEN.

Ma gaîté n'est, hélas ! qu'un mensonge,
Et je porte une plaie en dedans qui me ronge.
C'est... L'aveu, cher Stéphane, est des plus délicats :
A tout autre que vous je ne le ferais pas,
Car les gens sont enclins à s'amuser sous cape
Des tourments d'un époux à qui sa femme échappe.

STÉPHANE, troublé.

Vous croyez que madame... ?

JULIEN.

Oui, je ne sais pourquoi,
Son cœur de jour en jour se retire de moi.

STÉPHANE.

Soupçonnez-vous qu'un autre ?...

JULIEN.

Un autre ? — Gabrielle
Ne trompera jamais ma confiance en elle.
Mais n'est-ce point assez de perdre son amour ?

STÉPHANE.

Vous l'aimez donc... beaucoup ?

JULIEN.

Autant qu'au premier jour ;
Plus même. — Elle n'est plus seulement mon délice,
Elle est le fondement de tout mon édifice.
Son amour me manquant, tout me manque à la fois.
Jugez donc ce que vaut ma gaîté quand je vois
Sa froideur sous mes yeux incessamment accrue !
— Je suis le laboureur assis sur sa charrue,
Qui d'un air hébété fredonne une chanson,
En regardant le feu dévorer sa moisson.

STÉPHANE.

Vous vous exagérez sans doute...

A part.

Que lui dire ?

JULIEN.

Je n'exagère rien, non ; son cœur se retire.
Si je savais pourquoi, je pourrais y pourvoir...
Et par vous, mon ami, j'espère le savoir.

STÉPHANE.

Par moi, Monsieur !

JULIEN.

Ma femme a pour vous de l'estime.
Essayez de gagner sa confidence intime.
Elle est fière, et, si j'ai des torts, comme je croi,
Elle s'en ouvrira plutôt à vous qu'à moi.

STÉPHANE.

Vous me donnez, Monsieur, un délicat office.

JULIEN.

Au nom de l'amitié rendez-moi ce service.
En un mot, je remets ma vie en votre main.
Adieu.

A part.

Je puis dormir en paix jusqu'à demain.

Il sort.

SCÈNE VIII

STÉPHANE, seul.

Il traverse lentement la scène, la tête inclinée sur sa poitrine ; il va s'asseoir sur le canapé à gauche, et, après un long silence :

Après tout, j'aime aussi Gabrielle, je l'aime !
Chacun pour soi. L'amour ne connaît que lui-même.
Je ne partirai pas. — Le tromper cependant
Cet homme qui me vient prendre pour confident
Et de son amitié loyalement m'accable,
C'est une lâcheté dont je suis incapable !

Tout à l'heure déjà mon honneur a frémi
Quand débonnairement il me traitait d'ami ;
Ce serait tous les jours nouvelle platitude,
Qui dégénérerait bientôt en habitude,
Car ce que je n'ai pu tout à l'heure éviter,
Le subir par deux fois ce serait l'accepter !
— Laissons aux intrigants les basses perfidies.
La honte n'entre point dans les choses hardies,
Et l'enlèvement seul en cette extrémité
Peut sauver notre amour et notre dignité ;
Il faut que Gabrielle à cela se résigne.

Il va pour sortir, quand Tamponet entre.

SCÈNE IX

TAMPONET, STÉPHANE.

TAMPONET, à part.

Attachons-nous à lui selon notre consigne.

STÉPHANE, à part.

Encor cet imbécile !

TAMPONET.

Hé ! hé ! mauvais sujet,
Nous avions entamé, ce me semble, un piquet.

STÉPHANE.

Excusez-moi, Monsieur, de ne pas le poursuivre.

TAMPONET.

A votre aise.

A part.

Il n'a pas le moindre savoir-vivre.

STÉPHANE.

Julien est-il parti ?

TAMPONET.

Je le quitte à l'instant ;
Mais il m'a délégué tous ses droits en partant,
Et notamment celui de récréer son hôte.
Si vous vous ennuyez, ce sera de ma faute.

STÉPHANE.

Je le crois ; mais je suis si maussade aujourd'hui
Que vous vous laisseriez gagner à mon ennui.

TAMPONET.

Allons donc !

STÉPHANE.

Non, vraiment. Faussez-moi compagnie.

TAMPONET.

Pour qui me prenez-vous ?

STÉPHANE.

Point de cérémonie,
De grâce ; laissez-moi.

TAMPONET.

Je ne vous quitte pas.

STÉPHANE.

C'est donc moi qui vous quitte alors.

Il sort.

TAMPONET, courant après lui.

Je suis vos pas.

ACTE CINQUIÈME

Même décoration.

Dans l'entr'acte deux domestiques apportent des lampes et le café, qu'ils posent sur la table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIELLE, devant la table, TAMPONET, STÉPHANE, ADRIENNE.

TAMPONET.

Ma foi, j'ai bien dîné. — Ce n'est pas que j'y tienne
Mais si frugal qu'on soit...

ADRIENNE, sur le canapé.

Il faut qu'on se soutienne.

TAMPONET.

Je me suis soutenu. C'est une vérité
Qui n'incrimine en rien ma sensibilité.
Un mauvais estomac ne fait pas un poète,
Quoi qu'en pense monsieur.

STÉPHANE.

Moi ?

A part.

Ce vieillard m'hébète !

GABRIELLE.

Du café, mon cher oncle ?

TAMPONET.

Et tout ce qui s'ensuit,
Car je prétends ne pas fermer l'œil de la nuit.
A notre jeune ami je tiendrai compagnie.

STÉPHANE.

A moi ? Parbleu ! c'est trop... trop de cérémonie ;
Je dors la nuit.

TAMPONET.

Allons ! Est-ce qu'on peut dormir
Dans un lit d'auberge ?

STÉPHANE.

Oui, certe.

A part.

Il me fait frémir.

TAMPONET.

Nous nous promènerions ensemble au clair de lune.

STÉPHANE.

Merci !

TAMPONET.

Vous refusez ? Allons, soit ; sans rancune.

GABRIELLE, à Stéphane.

Une tasse, Monsieur ?

Stéphane s'incline et s'approche de Gabrielle.

ADRIENNE, bas, à Tamponet.

Emmenez-le.

TAMPONET, bas.

Très bien.

STÉPHANE, bas, à Gabrielle.

Gabrielle, il me faut un moment d'entretien.
Tâchez de renvoyer votre oncle et votre tante.

GABRIELLE, bas.

Je ne peux pas.

TAMPONET, à la fenêtre.

Voyez quelle lune éclatante,
Mon cher ! Si peu qu'on ait de poésie au cœur,
Cet astre attendrissant le remplit de langueur.

STÉPHANE.

Comment résistez-vous à l'admirer, barbare ?

TAMPONET.

Qui dit que j'y résiste ? Allumons un cigare
Et sortons. Rien n'est doux, lorsque l'on sait aimer,
Comme de regarder la lune et de fumer.

STÉPHANE.

Quant à moi, j'aime mieux rester avec ces dames.

ADRIENNE.

Oh ! nous vous permettons de nous quitter. Les femmes
Ont toujours quelque chose à se dire en secret.

STÉPHANE.

Puisque je suis de trop, je sors, mais à regret.

TAMPONET.

Venez, nous causerons.

STÉPHANE, à part.

Allons, il faut le suivre !
Ne trouverai-je rien qui de lui me délivre ?
Tous les moyens sont bons contre un tel importun.

TAMPONET, prenant le bras de Stéphane.

La nature a le soir un enivrant parfum !

Ils sortent.

SCÈNE II

GABRIELLE, ADRIENNE.

GABRIELLE.

Quel secret as-tu donc ?

ADRIENNE.

Quel secret ? Je t'admire !
C'est toi qui dois avoir quelque chose à me dire.

GABRIELLE.

Et quoi donc ?

ADRIENNE.

Presque rien : par exemple, le mot
Que tu glissais tout bas à Stéphane tantôt.

GABRIELLE.

Je ne sais.

ADRIENNE.

Ai-je donc perdu ta confiance,
Ou bien n'oses-tu plus m'ouvrir ta conscience ?
J'en ai bien peur.

GABRIELLE.

Jamais je ne t'ai rien caché.

ADRIENNE.

Quand Stéphane tantôt de toi s'est rapproché,
Vous avez échangé quelques mots à voix basse.

GABRIELLE.

Ah ! oui, je m'en souviens... j'ai dit que j'étais lasse.

ADRIENNE.

Pas autre chose ?

GABRIELLE.

Non.

ADRIENNE.

Voudrais-tu l'attester
Par serment ?

GABRIELLE.

Quel motif as-tu pour en douter ?

ADRIENNE.

Stéphane tout à coup a changé de langage
Et s'est déclaré net contre le mariage,
Pourquoi ?

GABRIELLE.

Mais... je ne sais... Tiens, je mens lâchement !
Tout mon cœur se soulève en cet abaissement !
J'appartiens à Stéphane.

ADRIENNE.

Oh !

GABRIELLE.

Du moins de parole.

ADRIENNE.

S'il est temps encor...

GABRIELLE.

Non, pas un mot, je suis folle,
J'ai la fièvre. Tais-toi ; le sort en est jeté :
Je suis perdue enfin, voilà la vérité.

ADRIENNE.

Si tu souffres avant la faute consommée,
Pauvre enfant, que sera-ce après ?

GABRIELLE.

Je suis aimée !

ADRIENNE.

Tu crois l'être du moins. Elle le crut aussi,
Celle dont ce matin je te parlais ici.
Elle se consolait avec cette pensée
Des hontes dont sans cesse elle était oppressée ;
Car, vois-tu, le mensonge est un âpre tyran
Qui ne relâche plus ceux qu'une fois il prend,

Et le ciel juste a fait de ses ignominies
Le secret châtiment des fautes impunies !

GABRIELLE.

Je le sais déjà.

ADRIENNE.

Non ; car si tu le savais,
Tu n'irais pas plus loin dans ce chemin mauvais.
C'est un mensonge aisé celui dont l'assurance
Défend contre le monde une chère espérance :
Mais qu'il est douloureux et demande d'efforts
Celui qui n'a plus rien à cacher qu'un remords !
Va, tu le connaîtras un jour le dur supplice
De tromper ton mari, maudissant ton complice ;
Et ce sera le jour où tu t'apercevras
Que de sa passion le malheureux est las.

GABRIELLE.

L'amant de ton amie était un misérable,
Voilà tout.

ADRIENNE.

Non ; c'était un jeune homme honorable,
Et ses premiers serments furent de bonne foi ;
Mais il ne m'aimait plus.

GABRIELLE.

C'était toi ? — C'était toi !

ADRIENNE.

Hélas !

GABRIELLE.

Ne rougis pas, ô ma chère Adrienne !
C'est un lien de plus ; ma faute aime la tienne !

J'aurai donc une amie à qui me confier,
Qui saura me comprendre et me justifier !

ADRIENNE.

Je ne chercherai pas de vaine échappatoire ;
Puisqu'un mot m'a trahie, écoute mon histoire,
Et puissent mes douleurs au moins te protéger !

GABRIELLE.

Je ne veux les savoir que pour les partager.

ADRIENNE.

C'est l'histoire toujours vieille et toujours nouvelle !
Je fus heureuse un an... puisque cela s'appelle
Du bonheur. — Il m'aimait ; il le croyait, du moins,
Et ses serments prenaient les anges à témoins.
Puis l'habitude vint. Sa tendresse assouvie
Ne suffit bientôt plus à l'ardeur de sa vie...
Quand une passion vient à se consulter,
Tout s'accorde aussitôt à la précipiter ;
Tout déplaît à l'amant refroidi ; tout l'irrite,
Surtout ce dont jadis il nous fit un mérite.
S'il cherche à quereller, notre douceur paraît
Comme une résistance à son désir secret ;
Notre adresse, autrefois pleine de poésie,
A parer aux soupçons, devient hypocrisie ;
Il finit, entends-tu, par plaindre notre époux,
Et prendre, au fond du cœur, son parti contre nous,
Tant ce mari trompé lui paraît honnête homme
Depuis qu'il n'a plus rien à lui voler, en somme.

GABRIELLE.

Mais c'est une infamie !

ADRIENNE.

Hélas ! non. C'est le cours
Des choses de la vie et le train des amours.
Mais ce que j'ai souffert, je ne saurais le dire.

GABRIELLE.

Je le comprends assez.

ADRIENNE.

Un seul mot peut suffire.
Je l'aimais, et parfois je désirais sa mort.

GABRIELLE.

Et tu n'as pas rompu ?

ADRIENNE.

Ce fut mon plus grand tort.
Mais un reste d'espoir m'en ôtait le courage ;
Et lui de son côté subissait l'esclavage
Par un dernier égard semblable au repentir,
N'osant m'abandonner et désirant partir.
La liaison ainsi, pendant toute une année,
Dans les déchirements s'est encore traînée,
Et Dieu sait jusqu'à quand tous deux aurions souffert
Si mon mari n'avait un jour tout découvert.
Le croiras-tu ? j'étais si brisée et si lasse,
Que ce dernier malheur me parut une grâce.

GABRIELLE.

Pauvre âme, ton récit m'a donné le frisson.

ADRIENNE.

Que mon exemple, alors, te serve de leçon ;

Car le même malheur sur ton avenir plane.

GABRIELLE.

Ah ! ne compare pas ton amant à Stéphane !
Stéphane est simple et bon : il m'aime noblement
Et m'a déjà prouvé son entier dévoûment.
Va, je réponds de lui sans être bien savante,
Et ton récit pour moi n'a pas d'autre épouvante
Que celle du mensonge où j'allais m'enchaîner
Et dont il est à temps venu me détourner.
Merci, tu m'as sauvée.

ADRIENNE.

O Dieu clément !

SCÈNE III

GABRIELLE, ADRIENNE, STÉPHANE.

STÉPHANE, à Adrienne.

Madame,
Dans sa chambre monsieur Tamponet vous réclame ;
A se changer du haut en bas il est réduit,
Et vous avez, dit-il, la clef du sac de nuit.

ADRIENNE.

Qu'est-il arrivé donc ?

STÉPHANE.

Une sotte aventure,
Madame ; il me faisait admirer la nature

Et récitait des vers charmants, quand tout à coup
Je le vois s'enfoncer en terre jusqu'au cou.
Jugez de mon effroi ! j'éclaircis le mystère ;
C'était un grand tonneau béant à fleur de terre,
Et qui pour le moment était plein jusqu'aux bords.
J'en tirai votre époux, tremblant de tout son corps,
Et, pendant que je parle, il grelotte en chemise
Dans sa chambre, attendant la clef de la valise.

ADRIENNE.

Tenez, portez-la-lui.

STÉPHANE.

Moi ?

ADRIENNE.

Vous, oui, s'il vous plaît.

STÉPHANE.

En toute occasion, je suis votre valet ;
Mais monsieur Tamponet vous demande en personne.
Il craint d'être malade... et, de fait, il frissonne.
Je ne lui serais pas, je crois, d'un grand secours.

ADRIENNE, à part.

Je ne les laisserai pas longtemps seuls.

Haut.

J'y cours.

Elle sort.

SCÈNE IV

GABRIELLE, STÉPHANE.

STÉPHANE.

Enfin nous voilà seuls, et ce n'est pas sans peine !
Je me sentais monter des mouvements de haine
Contre ces importuns.

GABRIELLE, à elle-même.

Oui, c'est le seul parti.

A Stéphane.

Pour la première fois de mes jours j'ai menti,
Stéphane. J'ai menti tout à l'heure à ma tante ;
A mon mari demain il faudra que je mente,
Et, s'il n'éclate pas, notre amour criminel
Condamnera ma vie au mensonge éternel.
Mais ma fierté ne peut s'arranger d'un tel hôte,
Et je ne joindrai pas la bassesse à la faute.
Aussi bien je vous dois et dois à mon époux
De n'être plus à lui lorsque je suis à vous.

STÉPHANE.

Étrange sympathie ! étrange et que j'admire !
Ce que vous dites là, je venais vous le dire.
Notre amour dégradé ramperait sous ce toit,
Et nous voulons tous deux qu'il marche fier et droit.
Nous fuirons, n'est-ce pas ?

GABRIELLE.

Oui. Quand ?

STÉPHANE.

Cette nuit même.

On ne diffère pas une mesure extrême.

GABRIELLE.

La réprobation du monde nous attend,
Songez-y.

STÉPHANE.

Qu'elle vienne, et je serai content !
Que ce monde irascible, et devant qui tout tremble,
Par son courroux nous lie à tout jamais ensemble ;
Je bénirai l'arrêt qui nous met hors la loi,
Et ne vous laisse plus d'autre soutien que moi ;
Car si jamais deux cœurs furent faits l'un pour l'autre,
N'est-ce donc pas le mien, Gabrielle, et le vôtre ?

GABRIELLE.

Hélas !

STÉPHANE.

Vous soupirez, chère femme, et vos yeux
Se baissent pour cacher des pleurs silencieux.
M'enviez-vous déjà cette joie ineffable,
Dites ?

GABRIELLE.

Qu'une rupture est chose lamentable,
Et comme le passé va nous enveloppant
D'imperceptibles nœuds qu'on ne sent qu'en rompant !
Tandis que vous parliez, — pardonnez ma faiblesse,
Stéphane, — il m'a semblé voir toute ma jeunesse
Se lever en pleurant et me tendre les bras
Comme pour me crier : « Ne m'abandonne pas ! »

STÉPHANE.

Séchez, séchez vos yeux ! Quelle est cette démence ?
Votre jeunesse ? eh bien ! voici qu'elle commence !

Son véritable essor date de notre amour,
Et rien ne doit compter pour nous jusqu'à ce jour.
Commençons, ou plutôt recommençons la vie !
Nous chercherons un coin abrité de l'envie,
Où nous puissions en paix, loin de ce monde altier,
Nous être l'un à l'autre un monde tout entier !
Je sais, si vous voulez, un village en Bretagne,
Sur le bord de la mer, au pied d'une montagne ;
Nid d'amour vers lequel les bruits de l'univers
S'éteignent, par celui de l'Océan couverts !

GABRIELLE.

Eh bien, préparez tout pour partir dans une heure :
Cette maison me navre ; il semble qu'elle pleure !
— Silence, on vient.

SCÈNE V

STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE, avec effroi.

Julien !

JULIEN, très calme ; il a des dossiers sous le bras.

Oui, c'est moi, mes amis.
Je vous reviens plus tôt que je n'avais promis ;
Mais mieux que la frayeur, les heureuses nouvelles
Aux pieds du voyageur peuvent mettre des ailes.

STÉPHANE.

Quoi donc ?

JULIEN.

Je vous rapporte un sujet de gala :
Monsieur le secrétaire intime, touchez là.

STÉPHANE.

Que veut dire ?...

JULIEN.

Parbleu, mon cher, cela veut dire
Que l'amitié n'est pas toujours un mot pour rire.

STÉPHANE.

Tant de chaleur me touche, et j'en reste confus ;
Mais vous aviez sans doute oublié mon refus.

JULIEN.

Lorsque j'aime les gens, j'ajuste mes services
A leurs vrais intérêts et non à leurs caprices.
Donnez mon zèle au diable autant qu'il vous plaira,
Traitez-le d'indiscret, d'absurde et cætera,
Je ne m'émeus pas plus de votre rebuffade
Qu'un bon chirurgien des cris de son malade.

STÉPHANE.

Je suis reconnaissant à ce zèle parfait,
Mais je ne puis, Monsieur, en accepter l'effet
Tant que mon père...

JULIEN.

Encor cette plaisanterie ?
Soyez donc une fois sérieux, je vous prie,
Et faites-moi l'honneur de ne pas me traiter
En précepteur bourru que l'on craint d'irriter.

STÉPHANE.

Mais si j'ai des raisons... impossibles à dire ?

JULIEN.

Dès qu'il en est ainsi, pardon, je me retire...

Il va poser ses papiers sur la table.

Non pourtant sans trouver assez blessant pour moi
Que, dans mon amitié, vous ayez si peu foi.

STÉPHANE.

Si mon secret était à moi seul, je vous jure...

JULIEN.

Oh ! oh ! voilà qui sent l'amoureuse aventure.
— Je m'en doutais.

STÉPHANE.

Alors, pourquoi m'interroger ?

JULIEN.

Contre vous-même, ingrat, je veux vous protéger.

STÉPHANE.

Épargnez-vous, Monsieur, des remontrances vaines :
L'amour qui me dévore a coulé dans mes veines.

JULIEN.

Bien ! je ne prétends pas l'en tirer ; mais en quoi
Ce grand amour est-il contraire à votre emploi ?
Tout votre temps est donc pris par votre maîtresse ?

STÉPHANE.

Elle est pure, Monsieur : je n'ai que sa tendresse.

JULIEN.

D'où vient donc ?...

STÉPHANE, avec embarras.

Elle veut que je parte, et je pars.

JULIEN.

Bah ! ces voyages-là sont sujets aux retards.

STÉPHANE.

Je pars demain.

JULIEN.

D'honneur ?

STÉPHANE.

D'honneur.

GABRIELLE, à part.

Quelle torture !

JULIEN.

Vous êtes, cher Stéphane, une noble nature,
Et celle qui vous pousse à pareille action
A, quelle qu'elle soit, mon admiration.

GABRIELLE, bas, à Stéphane.

Dites la vérité, sa louange me tue.

STÉPHANE.

Votre éloge se trompe et je le restitue :
Je ne pars pas seul.

JULIEN, à part.

Dieu ! — Tais-toi, cœur frémissant !
Il sera toujours temps de répandre du sang.

GABRIELLE.

Vous méprisez beaucoup cette femme ?

JULIEN, passant au milieu.

Au contraire.
Quand d'un amour funeste il n'a pu se distraire,

C'est un cœur bien placé qui seul peut consentir
A se perdre à jamais plutôt que de mentir.
D'ailleurs, à mon avis, l'adultère est un crime
Grotesquement ignoble à moins d'être sublime,
Comme un fleuve fangeux qui se change en égout,
Si dans sa véhémence il n'entraîne pas tout.

STÉPHANE.

Ainsi, vous approuvez... cette femme ?

JULIEN.

Oui, sans doute.
Puisqu'elle ne peut plus tenir la bonne route.
— A-t-elle des enfants ?

STÉPHANE, hésitant.

Elle en a.

JULIEN.

Je la plains...
Et je les plains aussi, ces pauvres orphelins.

STÉPHANE.

Ne les peut-elle pas emmener ?

JULIEN.

Et le père ! ! !
— Ah bah ! quelque crétin que rien ne désespère...
Car il serait aimé s'il aimait ses enfants !
Aussi n'est-ce pas lui que je plains et défends ;
C'est vous, mon pauvre ami, c'est cette pauvre femme,
Qui d'un monde inflexible osez braver le blâme,
Sans soupçonner encor l'un ni l'autre, je crois,
Dans quel bois épineux vous taillez votre croix,
Et quelle solitude immense, infranchissable,
Il va se faire autour de votre amour coupable.

STÉPHANE.

Est-ce une solitude où l'on est deux ?

JULIEN.

C'est pis,
C'est un cachot où sont liés deux ennemis ;
Car on sait trop comment ces unions boiteuses
Se changent à la longue en des chaînes honteuses,
Où les deux enchaînés, l'un à l'autre cruels,
Se reprochent tout bas leurs regrets mutuels !

STÉPHANE.

Je suis sûr de ne rien regretter.

JULIEN.

Vous peut-être ;
Mais elle ! — Croyez-vous qu'à travers sa fenêtre
Elle verra passer d'un œil bien aguerri
La moindre paysanne au bras de son mari ?
Où que vous conduisiez son exil adultère,
Vous la verrez baisser les regards et se taire,
Lorsque les bonnes gens, se tenant par la main,
Sans ôter leur chapeau passeront leur chemin.
Pauvre femme ! ses yeux errant dans l'étendue,
Comme pour y chercher la paix qu'elle a perdue,
Tâchent de découvrir par delà l'horizon
La place bienheureuse où fume sa maison,
La maison où jadis elle entra pure et vierge...
Tandis que, derrière elle, une chambre d'auberge
Garde pour compagnon à ses mornes douleurs
Un étranger pensif dont la vie est ailleurs !

STÉPHANE.

Non ! dites un amant dont le sourire efface
Ce que ses yeux en pleurs demandent à l'espace.

JULIEN.

Croyez-vous donc...

A Gabrielle.

Crois-tu qu'il soit heureux, l'amant ?
Non ; dans son amour même il trouve un châtiment :
Plus il honorera sa maîtresse en épouse,
Plus le tourmentera sa mémoire jalouse ;
Car elle aura beau faire, elle ne fera pas
Qu'un autre ne l'ait point tenue entre ses bras !
Elle peut bien donner son honneur et sa vie,
Sa beauté, tout... hormis sa pureté ravie,
Hormis la foi jurée et le lit nuptial,
Et l'oubli d'un mari qui devient un rival.
Ce souvenir la souille ou du moins la profane...

Mouvement de Gabrielle.

Si tu doutes, crois-en la pâleur de Stéphane.

STÉPHANE.

Je saurai secouer ce triste souvenir.
Qu'importe le passé lorsque j'ai l'avenir ?

JULIEN.

Il n'est pas de bonheur hors des routes communes :
Qui vit à travers champs ne trouve qu'infortunes.
Oubliez l'avenir tout comme le passé ;
L'avenir est perdu pour vous, pauvre insensé !

STÉPHANE.

Tant mieux donc ! L'avenir dont le monde nous flatte
A la tranquillité d'une eau dormante et plate.
Mieux vaut la pleine mer avec ses ouragans,
Ses superbes fureurs, ses flots extravagants
Qui vous font retomber du ciel jusqu'aux abîmes
Pour vous lancer du gouffre à des hauteurs sublimes !

Les bonheurs négatifs sont faits pour les poltrons :
Nous serons malheureux... mais du moins nous vivrons.

JULIEN.

Voilà certe une belle et vive poésie.
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,
Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli :
C'est le contentement du devoir accompli,
C'est le travail aride et la nuit studieuse,
Tandis que la maison s'endort silencieuse,
Et que, pour rafraîchir son labeur échauffant,
On a tout près de soi le sommeil d'un enfant.
Laissons aux cerveaux creux ou bien aux égoïstes
Ces désordres au fond si vides et si tristes,
Ces amours sans lien et dont l'impiété
A l'égal d'un malheur craint la fécondité.
Mais, nous autres, soyons des pères — c'est-à-dire,
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle !
Voilà la dignité de la vie et son but !
Tout le reste n'est rien que prélude et début ;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui, dans tout notre cœur, s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.
Ah ! mon ami, voilà la seule route à suivre,
La seule volupté dont rien ne désenivre !
Vous l'avez sous la main et vous la rebutez
Pour courir les hasards et les calamités !
Réfléchissez encore.

STÉPHANE.

Il est trop tard.

JULIEN.

Non, certe,
Il n'est jamais trop tard pour refuser sa perte.
Mais les femmes ont plus d'éloquence que nous :

A Gabrielle.

Achève, s'il se peut, de sauver ces deux fous.
Moi, je vous quitte. Il faut que je me débarrasse
En lieu sûr et sous clef de cette paperasse.

Il passe à la table et y prend ses dossiers.

A part.

J'ai fait pour la sauver un effort surhumain ;
Je laisse, Dieu puissant, le reste en votre main.

Il sort à droite.

SCÈNE VI

STÉPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE, après un silence et sans lever les yeux.

Adieu, Monsieur, adieu pour toujours.

STÉPHANE, de même.

Oui, Madame.

Il sort lentement, la tête basse.

SCÈNE VII

GABRIELLE, seule.

O Dieu ! quelle lumière il se fait dans mon âme !

Au bord de quel abîme, aveugle, je courais !
Sans Julien, malheureuse ! à présent j'y serais...
Mais quelle autorité dans son langage ! et comme
L'autre n'est qu'un enfant à côté de cet homme !

SCÈNE VIII

JULIEN, GABRIELLE.

JULIEN.

Stéphane ?...

GABRIELLE.

Il est parti pour ne rentrer jamais.
Il est parti, Monsieur, parce que je l'aimais.
Cette femme, c'est moi. — Que mon sort s'accomplisse :
Je ne murmure pas contre votre justice.

Elle tombe à genoux.

JULIEN.

Relève-toi, ma fille. Ai-je vraiment le droit
D'être un juge orgueilleux et dur à ton endroit ?
Dans ton égarement d'un jour, je me demande
Lequel de nous, pauvre âme, eut la part la plus grande,
Lequel doit s'accuser, toi qui m'as oublié,
Ou bien sur mon trésor moi qui n'ai pas veillé ;
Moi qui, dans mon travail absorbé sans relâche,
M'imaginant ainsi remplir toute ma tâche,
Sans m'en apercevoir ai perdu jour par jour
Les soins et le respect, ces gardiens de l'amour,
Et qui suis devenu, dans ma lutte obstinée,
Un autre homme que l'homme à qui tu t'es donnée.

Tu le vois, mon enfant, dans ce pas hasardeux
Tous deux avons failli ; pardonnons-nous tous deux.

GABRIELLE.

Oh ! vous êtes clément comme un Dieu !

JULIEN.

Comme un père.
Mais je regagnerai ton amour, je l'espère...

GABRIELLE.

Me rendrez-vous le vôtre ?

Il l'attire dans ses bras.

SCÈNE IX

TAMPONET, en robe de chambre ; JULIEN, GABRIELLE, ADRIENNE.

TAMPONET, enrhumé et prononçant les *m* en *b*.

O le charmant tableau !

JULIEN.

Quelle voix !

TAMPONET.

Oui, je suis enrhumé du cerveau.
C'est votre jeune ami qui, d'humeur folichonne,
S'est délivré de moi tantôt dans une tonne...
Mais je m'en vengerai par un mot fort piquant
Et ne parlerai plus de lui qu'en m'en moquant.

ADRIENNE, à Gabrielle.

Que te semble à présent de mon petit système ?

GABRIELLE, tendant la main à Julien.

O père de famille ! ô poète ! je t'aime !

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE

ABOUT, EDMOND.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.

ACHARD, AMÉDÉE.
Récits d'un Soldat.

ACKER, PAUL.
Le Désir de vivre.

ADAM, PAUL.
Stéphanie.

AICARD, JEAN.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour.

ANGELL, NORMAN.
La Grande Illusion.

AVENEL, LE Vte G. D'.
Les Français de mon temps.

BALZAC, HONORÉ DE.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le Curé de Tours, etc.
Les Chouans.

BARDOUX, A.
La Comtesse Pauline de Beaumont.

BAZIN, RENÉ.
De toute son Âme.
Le Guide de l'Empereur.

BENTLEY, E. C.
L'Affaire Manderson.

BERTRAND, LOUIS.
L'Invasion.

BORDEAUX, HENRY.
La Croisée des Chemins.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.

BOURGET, PAUL.
Le Disciple.

BOYLESVE, RENÉ.
L'Enfant à la Balustrade.

BRADA.
Retour du Flot.

BRUNETIÈRE, FERDINAND
Honoré de Balzac.

CAMPAN, MADAME.
Mémoires sur la Vie de Marie-Antoinette.

CARO, MADAME E.
Amour de Jeune Fille.

CHATEAUBRIAND.
Mémoires d'Outre-tombe.

CHERBULIEZ, VICTOR.
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.

CHILDERS, ERSKINE.
L'Énigme des Sables.

CLARETIE, JULES.
Noris.
Le Petit Jacques.

CONSCIENCE, HENRI.
Le Gentilhomme pauvre.

COULEVAIN, PIERRE DE.
Ève Victorieuse.

DAUDET, ALPHONSE.
Contes du Lundi.
Lettres de mon Moulin.
Numa Roumestan.

DICKENS, CHARLES.
Aventures de Monsieur Pickwick (3 vol.).

DUMAS, ALEXANDRE.
La Tulipe noire.
Les Trois Mousquetaires (2 vol.).
Vingt Ans après (2 vol.).
Le Vicomte de Bragelonne (5 vol.).

DUMAS FILS, ALEX.
La Dame aux Camélias.

FEUILLET, OCTAVE.
Un Mariage dans le Monde.

FLAUBERT, GUSTAVE.
Trois Contes.

FRANCE, ANATOLE.
Jocaste et Le Chat maigre.
Pierre Nozière.

St FRANÇOIS DE SALES.
Introduction à la Vie dévote

FRAPIÉ, LÉON.
L'Écolière.

FROMENTIN, EUGÈNE.
Dominique.

GAUTIER, THÉOPHILE.
Un Trio de Romans.

GYP.
Bijou.

HANOTAUX, GABRIEL.
La France en 1614.

JEAN DE LA BRÈTE.
Mon Oncle et mon Curé.

KARR, ALPHONSE.
Voyage autour de mon Jardin.

KIPLING, RUDYARD.
Simples Contes des Collines.

LABICHE, EUGÈNE.
Le Voyage de M. Perrichon, etc.
La Cagnotte, etc.

LA BRUYÈRE, JEAN DE.
Caractères.

LAMARTINE.
Geneviève.

LANG, ANDREW.
La Pucelle de France.

LE BRAZ, ANATOLE.
Pâques d'Islande.

LEMAÎTRE, JULES.
Les Rois.

LE ROY, EUGÈNE.
Jacquou le Croquant.

LÉVY, ARTHUR.
Napoléon Intime.

LOTI, PIERRE.
Jérusalem.

LYTTON, BULWER.
Les Derniers Jours de Pompéi

MAETERLINCK, MAURICE.
Morceaux choisis.

MASON, A. E. W.
L'Eau vive.

MÉRIMÉE, PROSPER.
Chronique du Règne de Charles IX.

MERRIMAN, H. SETON.
La Simiacine.
Les Vautours.

MICHELET, JULES.
La Convention.

MIGNET.
La Révolution Française. (2 vol.)

NOLHAC, PIERRE DE.
Marie-Antoinette Dauphine.

NOLLY, ÉMILE.
Hiên le Maboul.

ORCZY, LA BARONNE.
Le Mouron Rouge.

PÉLADAN.
Les Amants de Pise.

POE, EDGAR ALLAN (trad. BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.

RENAN, ERNEST.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.
Vie de Jésus.

ROD, ÉDOUARD.
L'Ombre s'étend sur la Montagne.

SAINT-PIERRE, B. DE.
Paul et Virginie.

SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.

SAND, GEORGE.
Jeanne.
Mauprat.

SANDEAU, JULES.
Mademoiselle de La Seiglière

SARCEY, FRANCISQUE.
Le Siège de Paris.

SCHULTZ, JEANNE.
Jean de Kerdren.
La Main de Ste.-Modestine.

SCOTT, SIR WALTER.
Ivanhoe.

SÉGUR, Cte PH. DE.
Du Rhin à Fontainebleau.
La Campagne de Russie.

SÉGUR, LE MARQUIS DE.
Julie de Lespinasse.

SIENKIEWICZ, HENRYK.
Quo Vadis ?

SOUVESTRE, ÉMILE.
Un Philosophe sous les toits.

STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.

THEURIET, ANDRÉ.
La Chanoinesse.

TILLIER, CLAUDE.
Mon Oncle Benjamin.

TINAYRE, MARCELLE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.

TINSEAU, LÉON DE.
Un Nid dans les Ruines.

TOLSTOÏ, LÉON.
Anna Karénine (2 vol.).
Hadji Mourad.
Le Faux Coupon.
Le Père Serge.

TOURGUÉNEFF, IVAN.
Fumée.
Une Nichée de Gentilshommes.

VANDAL, LE COMTE A.
L'Avènement de Bonaparte (2 vol.).

VIGNY, ALFRED DE.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Militaires.
Poésies.
Stello.
Chatterton, etc.
Journal d'un Poète.

VOGÜÉ, LE Vte E.-M. DE.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

WENDELL, BARRETT.
La France d'Aujourd'hui.

YVER, COLETTE.
Comment s'en vont les Reines.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.

Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

Robarts Library
DUE DATE:
Aug. 7, 1992

Fines 50¢
per day

For telephone renewals
call